



SPONSORED BY
FOREIGN SERVICE
EDUCATIONAL FOUNDATION

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA GUERRE

DES TURCS

CONTRE LES RUSSES,

DEPUIS L'ANNÉE 1769 JUSQU'A L'ANNÉE 1774.

Se trouve aussi

CHEZ
- N. PICHARD, libraire, quai de Conti, n° 5, près le Pont-Neuf;
- TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, rue de Bourbon, n° 17.
- PONTHIEU, libraire, Galeries de bois, au Palais-Royal, n° 259;

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA GUERRE DES TURCS CONTRE LES RUSSES,

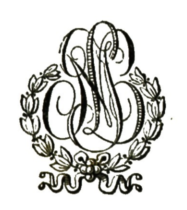
DEPUIS L'ANNÉE 1769 JUSQ'UA L'ANNÉE 1774,

TIRÉ DES ANNALES

DE L'HISTORIEN TURC VASSIF-ÉFENDI,

PAR P. A. CAUSSIN DE PERCEVAL,

PROFESSEUR D'ARABE VULGAIRE A L'ÉCOLE ROYALE ET SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.



A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 8, PRÈS LE PONT DES ARTS.

MDCCCXXII.

PRÉFACE.

L'on n'ignore point les résultats et les faits principaux de la guerre que les Turcs ont soutenue contre les Russes depuis l'année 1769 jusqu'à l'année 1774; mais les détails en sont peu connus, surtout en ce qui concerne les dispositions, les mouvemens, l'attaque et la défense des Musulmans, le caractère et les actions de leurs généraux. Le précis que je donne de cette guerre, tiré d'un écrivain turc, offrira peu de ces considérations profondes, de ces grandes vues que l'on trouve dans quelques uns de nos historiens; les auteurs musulmans, sobres de ré-

fléxions, ayant d'ailleurs peu d'idées des ressorts compliqués de la politique européenne, se bornent ordinairement à exposer avec une scrupuleuse exactitude les événemens qui se sont passés parmi eux, et en cela même leurs annales présentent un intérêt particulier, parce que l'on ne peut puiser dans toute autre source que des notions très-incertaines sur le peuple mahométan, peu communicatif par caractère et par préjugé.

Ces annales, quoiqu'écrites le plus souvent d'un style pompeux et emphatique, n'en portent pas moins l'empreinte de la véracité. Depuis un temps immémorial, les Empereurs ottomans ont entretenu à leur cour des hommes instruits chargés, sous le titre de *vèkayê-nuvis* (historio-

graphes), de composer des mémoires de leur règne; c'est sur ces Mémoires que des personnages distingués dans l'Etat, tels que des mouftis, des reïs-éfendis, des nichandjis, ont rédigé l'histoire de la monarchie. Leurs ouvrages ont été imprimés à Constantinople par ordre des Sultans.

Vassif-Efendi est le dernier des auteurs qui ont travaillé aux annales de l'Empire. L'on ne connoît de sa vie que les particularités qu'il a rapportées lui-même. Sous Moustafa III, l'estime qu'avoit pour lui le grand-visir Mouhsin-Zadé, avoit commencé sa fortune; mais il perdit tout avec son protecteur, et pendant le règne d'Abdulhamid il traîna une existence malheureuse. « Les coups de l'envie et » de la méchanceté, dit-il, m'a-

» voient précipité dans l'abîme de
» la misère et de l'opprobre ; les
» connoissances que je m'étois appli-
» qué à acquérir depuis mon jeune
» âge, restoient cachées *dans la niche*
» *de l'oubli*. »

Le Sultan Sélim III distingua son mérite, et lui donna la place de nichandji et d'historiographe ; il le charga en outre de continuer les Annales Ottomanes, dont l'historien Izzi avoit poussé la rédaction jusqu'aux dernières années du règne du Sultan Mahmoud Ier. « La faveur que
» Sa Hautesse me fit de porter sur moi
» ses regards, dit Vassif-Efendi,
» donna alors à ma plume de la fé-
» condité et de l'éloquence, et rendit
» les pages de mon ouvrage aussi
» agréables et aussi suaves que les
» feuilles de la rose nouvelle. »

Vassif écrivit en effet l'histoire de la fin du règne de Mahmoud, depuis l'année de l'hégire 1166 (de J. C. 1752), le règne d'Osman II, celui de Moustafa III, d'Abdulhamid, et les commencemens du règne de Sélim III, jusqu'à l'an de l'hégire 1217 (de J. C. 1802); mais le volume imprimé sous son nom ne contient que jusqu'à la première année du règne d'Abdulhamid. Ce volume est divisé en deux parties, dont il a rédigé la première d'après les Mémoires de divers historiographes ses prédécesseurs, Hakim, Tchechmi-Zadé, Moussa-Zadé, Behdjèti-Hassan-Efendi; elle finit avec l'année de l'hégire 1182 (de J. C. 1768), au moment où la guerre est près d'éclater entre la Porte et la Russie. La seconde partie est la narration de cette guerre. L'historio-

graphe de l'Empire, pendant les six dernières années du règne de Moustafa III, étoit Envèri-Efendi : Vassif annonce qu'il a fait peu d'usage de ses Mémoires, parce qu'il les a trouvés remplis de détails inutiles ou peu exacts ; il a composé son récit d'après ses propres observations, et elles doivent inspirer d'autant plus de confiance, qu'il avoit été lui-même témoin oculaire des événemens de la guerre et même acteur dans plusieurs circonstances. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Sa Hautesse en m'ordonnant de » refondre les Mémoires d'Envèri-» Efendi, comme j'avois refondu » ceux des historiographes précé-» dens, m'a recommandé d'en éla-» guer les erreurs et de rétablir la » vérité des faits. J'étois d'autant plus

» propre à remplir cette intention,
» que j'avois accompagné l'armée
» depuis le commencement de 1184
» (de J. C. 1770), comme employé
» dans les bureaux, où je m'étois
» même acquis une sorte de réputa-
» tion par un mode de rédaction
» dans lequel on trouvoit de la con-
» venance et de la force. J'ai été ini-
» tié dans la correspondance, dans
» tous les actes du gouvernement,
» dans les entretiens des plénipoten-
» tiaires nommés pour traiter de la
» paix; j'ai même assisté au second
» congrès comme secrétaire des con-
» férences. En outre c'est moi-même
» qui ai écrit presque tous les rap-
» ports secrets adressés au Sultan
» par le grand-visir. Ainsi, j'avois
» une connoissance plus exacte, plus
» intime et plus complète qu'Envèri-

» Efendi, des faits qu'il a consignés
» dans ses Mémoires.

» J'ai donc entrepris la tâche dif-
» ficile d'écrire cette histoire, de
» peindre les principaux person-
» nages, de retracer chaque chose
» comme elle s'est passée, d'indi-
» quer tous les détails et pour ainsi
» dire toutes *les vertèbres de ce grand*
» *corps d'événemens.* »

Les personnes qui cultivent les langues orientales et qui ont pu lire les auteurs turcs dans le texte original, savent que la manière dont ces auteurs écrivent l'histoire s'oppose à ce que l'on doive entreprendre de *traduire* leurs ouvrages avec fidélité, sous peine d'offrir au lecteur un livre bizarre et ridicule; aussi suis-je loin de vouloir donner à mon travail le nom de *traduction*. Les Annales Otto-

manes sont divisées par petits articles, dans lesquels les faits sont racontés sans aucune liaison; servile observateur de l'ordre chronologique, l'historien interrompt souvent un récit commencé et qui devroit avoir une certaine étendue, pour se transporter dans une autre partie de ce vaste Empire où se passe à cette époque un autre événement; il entame cette seconde narration, pour revenir ensuite à la première, et errer ainsi, selon les dates, des bords du Danube en Crimée, de Crimée en Egypte, etc., laissant quelquefois plusieurs récits suspendus. Il rapporte, avec une minutie fastidieuse, la plupart des mutations qui ont lieu dans les dignités de la cour, l'administration civile, les gouvernemens des provinces, et l'on peut juger combien

ces détails occupent de place dans l'ouvrage, en considérant que tous les emplois des fonctionnaires publics et les commandemens des pachas ne leur sont accordés que pour une année. Enfin le style de ces Annales est surchargé de ce luxe de mots, de ces tropes extraordinaires, de ces métaphores enchaînées les unes aux autres qui forment de courtes allégories, et qui plaisent tant aux Orientaux, mais qui, exactement rendues en français, seroient un perpétuel amphigouri qui fatigueroit l'attention du lecteur. J'ai donc cru devoir simplifier le style ; je n'ai *traduit* que les passages qui m'ont paru pouvoir se prêter au génie de notre langue ; j'ai conservé un très-petit nombre d'expressions figurées et emphatiques dans la vue de donner une

légère idée de l'élocution de l'écrivain turc; j'ai retranché les détails que j'ai trouvés superflus, et je me suis permis toutes les transpositions qui m'ont paru nécessaires pour mettre de la suite et de la clarté dans la narration.

Une grande quantité de dénominations turques des emplois civils et militaires du gouvernement ottoman, devoit naturellement se rencontrer dans le précis de cette guerre. Les personnes qui ignorent la véritable signification de ces titres pourroient trouver d'amples renseignemens sur cette matière dans le tableau général de l'Empire ottoman, par M. d'Ohson; j'ai pensé néanmoins qu'elles me sauroient gré de joindre en note quelques éclaircissemens sur les attributions de chaque fonc-

tionnaire public, et sur certains usages musulmans, afin de leur éviter la peine de consulter d'autres ouvrages.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DES TURCS

CONTRE LES RUSSES,

DEPUIS L'ANNÉE 1769 JUSQU'A L'ANNÉE 1774.

DEPUIS environ un siècle, la Russie prenoit des accroissemens considérables : elle avoit essayé ses forces avec différens peuples, et la possession de plusieurs provinces avoit été le fruit de ses victoires. Cette augmentation de puissance commençoit à donner des inquiétudes à la Porte; mais les conquêtes que les Russes avoient faites dans le Nord ne suffisoient pas à leur ambition, parce que ces nouvelles contrées étoient presque stériles. Ils conçurent le dessein d'étendre leur domination sur des pays plus favorisés de la nature, dont les productions pussent leur

fournir les moyens d'établir de grandes relations de commerce avec les autres nations; ils tournèrent leurs vues sur la Pologne, dont le sol fertile, arrosé d'une infinité de rivières, abondant en grains et en pâturages, leur présentoit tous les avantages réunis.

Dans ces circonstances, le Roi de Pologne (1) mourut, et la République fut bientôt en proie aux divisions intestines. Les Russes eurent soin de les fomenter : ils séduisirent même une partie des Polonais qui formèrent une confédération en leur faveur; ils eurent l'art de se faire appeler par eux, et s'insinuèrent ainsi dans la Pologne même. La Porte chercha à prémunir la République contre leurs trompeuses apparences d'amitié : elle l'avertit de leurs projets d'agrandissement, et l'engagea à se défier de ces alliés dangereux. Ces conseils furent méprisés. Le parti qui s'étoit jeté entre les bras des Russes, appuyé de leur secours et de la présence de

---

(1) Frédéric Auguste III, Roi de Pologne, électeur de Saxe, mourut à Dresde, le 5 octobre 1763.

leurs troupes, élut un Roi (1) dont le choix avoit été concerté avec l'Impératrice (Catherine II).

Le reste de la nation refusoit de reconnoître ce nouveau souverain. L'Impératrice, pour soutenir le Roi qu'elle avoit créé, et pour s'acquérir en Pologne une prépondérance qui assurât l'exécution de ses desseins ultérieurs, fit entrer sur le territoire polonais une armée nombreuse, abondamment pourvue de munitions de guerre, et commandée par le doyen de ses généraux, le prince Galitzin (2).

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

Les gouverneurs des villes frontières de l'Empire musulman du côté de la Pologne, ayant donné ces nouvelles à la sublime Porte, on jugea nécessaire de prendre des mesures de précaution, et de renforcer la garnison des places. En conséquence on fit passer à

(1) Stanislas-Auguste Poniatowski, qui fut couronné à Varsovie, le 4 décembre 1764.

(2) Alexandre Galitzin, fils du feld-maréchal prince Michel, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire sous Pierre-le-Grand, en servant contre les Suédois et les Turcs.

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

Khoutin (1) un corps de six mille hommes, composé d'artilleurs, de janissaires et autres soldats. On envoya un pareil nombre de troupes à Bender et à Ouzi (2).

Il s'établit en outre entre la Porte et la Russie une correspondance officielle au sujet de ces événemens. On présuma que les explications pourroient amener une guerre, et des ordres furent répandus dans toutes les provinces musulmanes pour faire d'avance d'immenses provisions de bouche, construire des ponts, ouvrir des passages.

Cependant les Polonais, qui haïssoient les Russes, et ne vouloient point leur obéir, éprouvoient de leur part des vexations de toute espèce. Ils imploroient en secret l'assistance des Musulmans. Un des principaux seigneurs de la Pologne, Potoski, rassembla quelques troupes pour tenter de secouer le joug des étrangers (3), et pressa la Porte de

(1) Place forte sur le Dniester, appelée Chotczin sur la carte de d'Anville.

(2) Ou Okzakow, dans la Dziké-Polie, à l'embouchure du Dniéper.

(3) Plusieurs confédérations s'étoient formées contre

joindre ses efforts aux siens pour arrêter les progrès de la Russie, qui ne manqueroit pas de chercher à empiéter sur les possessions ottomanes, lorsqu'elle seroit devenue maîtresse de tout le pays limitrophe. Il faisoit entendre que, pour prix des secours qui lui seroient accordés, il abandonneroit au Grand-Seigneur toute la Podolie (1).

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182

D'un autre côté la France, par des motifs

---

les Russes; la plus considérable fut celle de Bar, qui élut pour maréchal le comte Potoski. Elle subsista jusqu'après le démembrement de la Pologne, à l'occasion duquel elle publia un manifeste qui finissoit ainsi : « Comme la sérénissime Porte-Ottomane a bien » voulu reconnoître en nous ses fidèles alliés, qu'elle » continue de soutenir les droits et l'intégrité de la » Pologne par ses armes victorieuses, et que c'est de » ses efforts généreux que nous attendons le salut de » la République, nous déposons l'acte présent de nos » protestations entre ses mains, en la priant très-instamment de le recevoir et de le conserver comme » une preuve de notre reconnoissance. »

(1) Les Turcs avoient déjà possédé la Podolie. Après une guerre dans laquelle ils avoient été victorieux, et qui fut terminée en 1676, ils avoient obligé les Polonais à leur céder cette province; mais ils furent forcés de la leur restituer en 1699.

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

d'intérêt, et pour exclure les Russes du commerce de la Turquie, excitoit sous main la Porte à leur faire la guerre. Enfin la réponse aux notes par lesquelles le Divan avoit témoigné son mécontentement de voir la Russie s'ingérer dans les affaires de Pologne, loin d'être satisfaisante, n'avoit fait que fortifier les alarmes qu'inspiroit la présence d'une armée considérable aussi près de la Moldavie.

Le Sultan Moustafa III (1) inclinoit vers une prompte déclaration de guerre. Quelques courtisans contribuèrent, par des discours imprudens, à lui suggérer ces sentimens. Ils lui représentèrent combien il seroit avantageux pour lui de réunir à son Empire une province aussi riche que la Podolie ; ils lui firent croire qu'il seroit facile de contraindre

---

(1) Il étoit fils du Sultan Ahmed III, qui fut forcé d'abdiquer l'Empire, l'an de l'hégire 1143 (1730 de J. C.), en faveur de son neveu Mahmoud. Celui-ci régna jusqu'au mois de sèfèr 1168 (novembre 1754). Osman, fils de Moustafa II, lui succéda, et mourut dans le mois de sèfèr 1171 (octobre 1757). Moustafa III monta alors sur le trône. Les premières années de son règne furent heureuses.

les Russes à évacuer la Pologne : « A peine » les troupes envoyées contre eux, lui dirent- » ils, seront-elles parvenues au bord du » Danube, ou seulement à Andrinople, » qu'ils se retireront sans oser les attendre, » et rentreront dans leur pays. »

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

Mais le grand-visir Mouhsin-Zadé-Mohammed-Pacha envisageoit les choses sous un point de vue plus juste. Il hasarda de faire au Sultan quelques remontrances, et l'engagea à ne point se presser de commencer une campagne dont l'issue étoit très-incertaine. « Nous n'avons pas d'armée sur pied, lui » dit-il ; nos frontières ne sont pas en état » de défense. Le plus sage est de prolonger » nos relations pacifiques avec les Russes » jusqu'au moment où nous aurons fait des » apprêts formidables, et où nous pourrons » les combattre avec succès. Tant que nous » n'aurons point des forces imposantes sur » le Danube, nous avons tout à craindre » pour la Moldavie. Les intentions hostiles » de la Russie, et ses projets de conquête sur » notre territoire, sont, il est vrai, connus » de toute l'Europe ; mais, pour ne point

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

» paroître la première à violer les trai-
» tés, et pour rejeter sur les Musulmans
» l'odieux de cette rupture, elle se prêtera
» elle-même au retard qui nous est né-
» cessaire pour organiser convenablement
» notre armée. »

Cet avis, loin d'être accueilli, fut cause de la destitution du visir. Il fut exilé et sa place donnée à Hamzé-Pacha.

Aussitôt que ce nouveau visir fut installé dans ses fonctions, on tint un grand conseil en présence même du Sultan, pour prendre une détermination solennelle sur la guerre avec les Russes. Tous les ministres, les principaux des gens de loi, les chefs des janissaires, des spahis et des autres corps militaires, furent appelés à cette assemblée. Le résultat de la délibération fut une décision pour la guerre, donnée à l'unanimité, sanctionnée par les oulémas, et motivée sur les considérations suivantes :

« La sublime Porte a toujours mis un soin
» scrupuleux à l'observance des traités qui
» existent entre elle et la Russie. Cependant
» la Russie, loin de se conformer à ces trai-

» tés (1), envoie des troupes nombreuses » et une artillerie considérable en Pologne, » sous des prétextes spécieux ; elle viole la li- » berté des élections, et ses soldats massacrent » ceux qui ne se soumettent point au gou- » vernement arbitraire qu'elle veut leur im- » poser. Cette conduite de la Russie décèle » manifestement le dessein d'établir sa domi- » nation en Pologne, et de former ensuite » des entreprises contre les Musulmans. » Plusieurs fois la sublime Porte l'a engagée à » retirer ses troupes de la Pologne ; ces justes » réclamations n'ont point été écoutées ; des » Polonais, pour mettre en sûreté leur hon- » neur et leur vie, étoient venus chercher » un asile sur le territoire musulman ; les

An de J. C. 1768.
de l'hég. 1182

(1) La Porte et la Russie, après plusieurs petites guerres, suivies de trêves souvent rompues, avoient enfin conclu, en 1720, un traité de paix perpétuelle, par lequel il fut convenu qu'il y auroit constamment un ministre russe auprès de la Porte-Ottomane ; que la Russie seroit affranchie du don de 40,000 ducats qu'elle faisoit annuellement au khan des Tartares ; que les deux cours maintiendroient les constitutions de la République de Pologne, etc.

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

» troupes russes les ont poursuivis jusque
» dans l'intérieur des provinces turques : elles
» ont porté l'alarme dans les places fortes,
» et répandu le trouble et l'effroi parmi les
» sujets ottomans. Non contentes de ces
» excès, elles ont attaqué le village nommé
» Balta, qui dépend du khan de Crimée;
» elles l'ont pillé, brûlé, et ont fait périr
» une partie des habitans. De semblables
» contraventions aux traités sont une véri-
» table rupture de la paix; la guerre contre
» la Russie est juste et légitime; elle est né-
» cessaire pour protéger les provinces mu-
» sulmanes contre les ravages exercés par
» les soldats russes. »

Il fut arrêté de plus que l'on feroit une dernière instance auprès de l'ambassadeur plénipotentiaire de Russie, qui se trouvoit alors à Constantinople, et qu'on lui signifieroit la résolution où l'on étoit de faire la guerre, si les Russes ne consentoient à évacuer la Pologne, s'ils ne promettoient de ne plus se mêler des affaires des Polonais, de ne plus influencer leurs élections, et enfin d'observer fidèlement à l'avenir les traités de paix avec

la sublime Porte. On devoit exiger en outre que le Danemarck, la Prusse, l'Angleterre et la Suède, puissances amies de la Russie, fussent garantes de cette promesse. An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

Le grand-visir fit donc venir en sa présence (1) l'ambassadeur russe Obrescoff; il lui communiqua cette détermination, et lui demanda une explication franche des intentions de sa cour. L'ambassadeur dit que ses pouvoirs ne s'étendoient point jusqu'à donner une réponse positive sur cet objet; qu'il lui failloit un délai de deux mois pour écrire à son gouvernement et recevoir des instructions; qu'au reste la Porte pouvoit choisir la guerre ou la paix, comme il lui conviendroit.

Peu de temps auparavant, l'ambassadeur, dans une note officielle, avoit assuré le Divan que le nombre des troupes russes envoyées en Pologne n'excédoit pas sept mille hommes. Il fut obligé cette fois de convenir que ce nombre s'étoit accru jusqu'à vingt-sept mille,

---

(1) 1er octobre 1768.

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182. et qu'ils avoient détruit par le fer et le feu le village de Balta. Ces aveux confirmèrent le visir dans la persuasion que la réponse de l'ambassadeur n'avoit été qu'un subterfuge afin d'endormir la vigilance de la Porte. Pour la sûreté des Musulmans qui se trouvoient en Russie, il jugea devoir garder en otage l'ambassadeur, jusqu'à ce que les sujets turcs fussent rentrés dans l'Empire ; il ordonna donc qu'on le conduisît au château des Sept-Tours, avec dix personnes qui composoient sa suite (1).

Cette conférence du grand-visir et de l'ambassadeur russe fut suivie d'une seconde assemblée aussi solennelle que la première, à laquelle le Grand-Seigneur assista encore. L'on y décida qu'au commencement du printemps l'on déploieroit l'étendard du Prophète (2), et que le grand-visir accompagné

(1) La Porte publia alors un manifeste qui n'est point rapporté par Vassif-Efendi. Il se trouve dans l'*Histoire de la Campagne de* 1769, donnée par M. de Kéralio.

(2) Cet étendard d'étoffe de soie verte est nommé *sandjak-chérif* ou *livaï-chérif;* on prétend qu'il a été

des timariotes, des zaïms (1) et de tous les corps militaires, partiroit de Constantinople, pour aller chercher l'ennemi. On récita ensuite la prière, appelée *el fatihat* (2), An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

---

donné par Mahomet lui-même à ses troupes. Il est conservé dans le Trésor d'où on ne le tire que pour aller à la guerre. Il est tellement révéré parmi les Musulmans que, malgré les différens échecs dont sa réputation a été ternie, il est encore l'unique objet de leur confiance et le point sacré de leur ralliement. Quarante émirs sont préposés à sa garde, et leur chef est chargé de le porter dans les marches solennelles. On conserve encore dans le Trésor une autre relique de Mahomet, c'est un morceau de sa robe que l'on nomme *khirkaï-chérifé;* on le trempe tous les ans dans une eau que l'on distribue ensuite par fioles aux grands de l'Empire.

(1) Les timariotes et les zaïms sont une espèce de chevaliers qui possèdent des fiefs, nommés *timar* s'ils rapportent moins de 20,000 aspres, et *ziamèt* s'ils rapportent davantage. Ils doivent servir en temps de guerre, et entretenir à leurs dépens un certain nombre de cavaliers. Sous le règne du Sultan Murad I[er] qui institua cet ordre, tous ceux qui en faisoient partie étoient compris sous le nom d'*erbab timar*, c'est-à-dire timariotes ou possesseurs de *timar*. Mais le Sultan Soliman les divisa en deux classes, et créa la distinction des *timars* et des *ziamèts*.

(2) C'est le premier chapitre du Coran.

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182.

pour l'heureux succès de la campagne. Le khan de Crimée Maksoud-Guéraï avoit montré de la foiblesse dans sa conduite ; on supposoit d'ailleurs qu'il ne se prêteroit pas volontiers à la guerre de Russie. Ces motifs le firent déposer, et la souveraineté de la Crimée fut donnée à un prince tartare qui avoit une haute réputation de bravoure. Il se nommoit Kirim-Guéraï (1). Du village de Berghous, où il résidoit, on le fit venir à Constantinople, pour rendre hommage au Grand-Seigneur. Le visir concerta avec lui quelques dispositions relatives à la guerre. Il fut ensuite renvoyé comblé d'honneurs et de présens.

---

(1) Kirim-Guéraï s'étoit déjà fait déclarer khan, sans la participation du Grand-Seigneur en 1759. Il fut déposé et exilé en 1761. Mais, comme la Porte connoissoit ses grands talens, elle le rétablit dans la dignité de khan au mois d'août 1768, lorsqu'elle voulut faire la guerre à la Russie. Tout justifioit en lui le choix du Grand-Seigneur. Il joignoit à la bravoure une instruction peu commune parmi les princes tartares. Il avoit des idées justes des intérêts politiques des Etats d'Europe, de leurs forces, de leur commerce et de leur manière de faire la guerre. On vante également son caractère humain et communicatif.

Hamzé-Pacha ne fut pas long-temps revêtu de la dignité de grand-visir. On s'aperçut bientôt qu'il étoit inhabile aux affaires et incapable d'en supporter le poids dans des circonstances aussi graves. Il fut nommé gouverneur de Candie, et le sceau impérial retiré de sa main, fut confié à celle de Mohammed-Emin-Pacha, homme vraiment digne du poste éminent auquel il étoit élevé.

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182

Quelque temps après ce changement, vers le milieu du mois de rèdjèb (1), le capitan-pacha (ou grand-amiral) fit connoître à la Porte que les approches de l'hiver rendoient dangereuse une plus longue station de la flotte musulmane (2) dans les parages de

(1) Milieu de novembre 1768.

(2) Tous les ans une escadre, commandée par le grand-amiral, part de Constantinople pour la mer Blanche (c'est ainsi que les Turcs nomment l'Archipel et la Méditerranée), et elle revient lorsque l'hiver approche. Cette expédition périodique fut établie par Bajazet II pour protéger les mers et les côtes de l'Empire contre les armateurs étrangers et un essaim de pirates qui les infestoient. Aujourd'hui l'armement annuel n'a d'autre objet que de lever le tribut dans les îles de l'Archipel, et de mettre le capitan-pacha à

An de J. C. 1768. de l'hég. 1182. l'Archipel. Une permission lui fut expédiée pour son retour. Il rentra dans le port de Constantinople, et les vaisseaux mouillèrent devant l'Arsenal (1).

Cependant les préparatifs militaires avançoient. Six mois de solde avoient été payés aux gens de guerre. La cérémonie d'usage pour l'inauguration du général en chef de An de J. C. 1769. l'armée, eut lieu dans le courant du mois de chewal (2). Les oulémas, les cheikhs (3), tous les grands fonctionnaires de l'Empire se rendirent chez le visir Mohammed-Emin,

---

même d'exercer sa haute juridiction sur les possessions maritimes de l'Empire. (*Tableau général de l'Empire ottoman*, par d'Ohson.)

(1) Cet arsenal, appelé en turc *Tersana*, est un établissement vaste et spacieux, bâti par les ordres de Sélim Ier. Il renferme cinq chantiers pour la construction des vaisseaux; il est situé vers le milieu du port de Constantinople, sur la rive septentrionale.

(2) Février 1769.

(3) Les cheikhs sont des supérieurs de couvens de derviches. Ils font l'office de prédicateurs dans les mosquées impériales. Leur chef est le cheikh de Sainte-Sophie; il est subordonné comme eux à la juridiction suprême du moufti.

et plantèrent dans la cour de son hôtel le tough (1), marque distinctive du commandement. On égorgea ensuite des victimes, et on fit aux pauvres des distributions d'argent. Les différens corps d'ouvriers et d'artisans de tout genre, qui suivent ordinairement les armées musulmanes, furent organisés et envoyés à la plaine de Davoud-Pacha (2) qui étoit le lieu indiqué pour le rassemblement des troupes. Ils y dressèrent des tentes pour l'armée; et, deux jours après, les janissaires, ayant à leur tête leur agha,

An de J. C. 1769. de l'hég. 1182.

(1) Le *tough* est une enseigne militaire formée de queues de cheval; les visirs en ont trois et le Grand-Seigneur six. Dans le temps où le Sultan marchoit lui-même à la tête de ses armées, on fixoit dans la première cour du sérail, devant la salle d'armes, en présence des grands fonctionnaires de l'Etat, deux de ces six *toughs* qui appartiennent exclusivement à la dignité suprême. Depuis Sélim II, les Sultans n'ont point commandé en personne leurs armées, et l'esprit militaire s'est affoibli dans la nation.

(2) Cette plaine, située près des murs de Constantinople, est toujours la première station des troupes, lorsque la guerre se fait en Europe. Si c'est en Asie que l'on va chercher l'ennemi, l'on trace le premier campement près de Scutari.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1182. passèrent en revue devant le Grand-Seigneur, et allèrent les premiers camper sous les tentes préparées dans la plaine. Le lendemain, les topdjis (1), les djébédjis (2) et les autres compagnies vinrent en pompe se réunir à eux.

Le 18 du même mois, tous les visirs, les caziaskers (3) et les ridjals (4) furent invités à accompagner au palais impérial le grand-visir et le cheikh-ul-islam (5). Ces deux per-

---

(1) Artilleurs.

(2) Le corps des djébédjis est destiné à la garde et au transport des armes.

(3) Il y a deux caziaskers, qui sont l'un et l'autre des magistrats du premier ordre : l'un se nomme *sadr-roum*, ou caziasker de Romélie, il occupe le premier de tous les tribunaux de l'Empire ; l'autre se nomme *sadr-anadolou*, ou caziasker d'Anatolie, son tribunal est considéré comme le second de l'Empire. Ce fut Murad Ier qui institua cette magistrature en 1362 ; elle étoit réunie dans la personne d'un seul homme, sous le règne de ce prince. En 1480, Mahomet la divisa, et cette innovation fut l'ouvrage de son grand-visir qui étoit jaloux de la puissance du caziasker Manissa-Tchélébissy.

(4) On appelle ainsi les grands de la Porte.

(5) Le cheik-ul-islam, ou moufti de la capitale, est le chef suprême de la loi musulmane, ou plutôt il est

sonnages furent introduits devant le Grand-Seigneur, qui les fit revêtir l'un et l'autre de riches pelisses. Il donna en outre à Mohammed-Emin, comme au généralissime des armées, un sabre, un arc, un carquois et deux aigrettes enrichies de pierreries. Enfin il tira l'étendard sacré de la boîte où on le conserve précieusement, et le remit de ses propres mains au visir. Celui-ci prit aussitôt congé; et, monté sur un cheval magnifiquement harnaché que le Sultan lui avoit fait amener en présent, escorté des principaux officiers de l'Empire et des ministres de la religion, qui entouroient le drapeau révéré et adressoient au Ciel leurs vœux pour la victoire, il traversa Constantinople (1), sortit

An de J. C. 1769. de l'hég. 1182.

le représentant du Sultan, pour le spirituel, comme le grand-visir pour le temporel; car les Sultans, considérés comme successeurs des Califes, joignent le sacerdoce à l'Empire.

(1) Cette marche solennelle, qui se renouvelle chaque fois qu'une armée musulmane entre en campagne, est presque toujours accompagnée de désordres causés par la licence du soldat et le fanatisme des derviches et des émirs, pour venger l'étendard de Mahomet, qu'ils croient profané par les

An de J. C. 1769. de l'hég. 1182. par la porte nommée Top-Capoussou (1), et se rendit au camp formé dans la plaine de Davoud-Pacha.

Une semaine après son arrivée, les janissaires et autres milices commencèrent à défiler successivement, et enfin, au jour fixé pour le départ du visir, le Sultan honora le camp de sa présence. Le général en chef prit ses derniers ordres, et se mit en marche avec le reste de l'armée.

Déjà le khan des Tartares, Kirim-Guéraï, s'étoit signalé par une entreprise hardie. Il avoit fait une incursion sur le territoire

---

regards des chrétiens. M. d'Ohson fut témoin oculaire d'une scène qui eut lieu le jour même où le grand-visir Mohammed-Emin, dont il est ici question, sortit de Constantinople, pour marcher contre la Russie. Des chrétiens y furent insultés et frappés, ainsi que plusieurs Musulmans qui voulurent les défendre. (*Tableau général de l'Empire ottoman*, tom. III, p. 422.)

(1) C'est-à-dire, *Porte du canon;* elle se nommoit autrefois porte Saint-Romain. C'est là que le dernier des Paléologues périt glorieusement les armes à la main. Ce fut par cette porte que les Turcs entrèrent dans Constantinople. (Gibbon, R. H., vol. VII, in-8°.)

russe (1), porté partout l'effroi et le carnage; il revenoit en Crimée, ramenant avec lui un grand nombre de prisonniers, lorsqu'il fut enlevé par une mort subite. Le choix de son successeur fut indiqué par les chefs des Tartares eux-mêmes, qui proposèrent à la Porte Devlet-Guéraï. Il fut aussitôt investi du commandement. An de J. C. 1769. de l'hég. 1182.

Le grand-visir, un mois environ après son départ de Constantinople, campa dans la plaine d'Andrinople, qui n'est pas éloignée de la capitale de plus de cinquante lieues. Quelques chrétiens s'étoient introduits parmi les troupes, comme médecins. On les soupçonna d'être des espions; on les accusa même de donner aux soldats des drogues vénéneuses. Saisis et questionnés, ils avouèrent qu'ils avoient été envoyés par les Russes, et eurent sur-le-champ la tête tranchée.

La nouvelle du mouvement de la grande armée musulmane étoit parvenue aux frontières. La garnison de Khoutin, enhardie par l'approche des secours, voulut sortir de

---

(1) Dans la nouvelle Servie.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1182.

la place et faire une irruption du côté de Ruzvandja. Le commandant de la forteresse, Hussein-Pacha, tenta de comprimer l'ardeur des soldats ; il leur représenta que, sans avoir reçu des ordres, il ne pouvoit leur permettre de franchir les limites, et qu'ils devoient se borner à défendre le poste qui leur étoit confié. Cette opposition les irrita. Sachant que les Russes étoient encore à trente lieues du Dniester, et enflammés par le désir du pillage, ils se révoltèrent et massacrèrent leur commandant.

Les Russes furent bientôt informés de la sédition qui venoit d'éclater parmi les troupes de Khoutin. Ils espérèrent pouvoir profiter du désordre qui régnoit dans la place, depuis que le chef n'existoit plus. Ils s'avancèrent donc en diligence, et firent passer le Dniester à un corps d'armée qui vint attaquer les faubourgs de la ville (1). Les soldats musulmans s'y défendirent pendant trois jours; mais enfin il leur devint impossible de s'y

---

(1) C'étoit le prince Galitzin lui-même qui étoit à la tête de ce corps d'armée. Il attaqua Khoutin, le 20 avril. (*Mém. de Kéralio*, tom. I, pag. 76.)

maintenir plus long-temps. Les uns prirent la fuite, et s'enfoncèrent dans la Moldavie, les autres s'enfermèrent dans le château. Pour ôter aux ennemis les moyens de se fortifier et de se retrancher dans les faubourgs, ils y mirent le feu, et se préparèrent à soutenir le siége. An de J. C. 1769. de l'hég. 1182.

La résistance qu'ils opposèrent à tous les efforts des assaillans fut si vigoureuse, que ceux-ci, désespérant de les forcer, alloient rentrer en Pologne (1), lorsqu'un général musulman, nommé Abaza-Mohammed-Pacha, qui avoit reçu l'ordre de marcher au secours de Khoutin, arriva avec un corps de troupes assez considérable. Il chargea aussitôt les Russes et leur tua beaucoup de monde; mais il perdit lui-même tous ses bagages et un grand nombre de ses soldats. Néanmoins l'ennemi fut obligé de repasser le Dniester (2). Abaza-Pacha envoya un exprès au

(1) Le 24 avril. (*Mém. de Kéralio*, tom. I, pag. 81.)

(2) Le prince Dolgoroukow, officier russe distingué par son mérite et sa bravoure, mourut dans cette retraite des blessures qu'il avoit reçues à l'attaque du faubourg de Khoutin.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1182. grand-visir, pour l'instruire de l'issue de ce combat; et le généralissime, qui étoit alors campé dans la plaine de Babadaghi (1), fit tirer le canon en réjouissance de cet événement. Sans songer à punir la garnison qui s'étoit mutinée, il se hâta de nommer un autre commandant. Son choix tomba sur Hassan-Pacha, qui avoit donné en plusieurs occasions des preuves de talens militaires.

An de l'hég. 1183. Des courriers furent expédiés en même temps à Constantinople, pour y annoncer que l'ennemi avoit été repoussé. Cette nouvelle y produisit une grande sensation, et le Sultan Moustapha la fit répandre dans toutes les provinces de son Empire, avec des ordres portant que les imams (2) chargés de faire

(1) *Montagne de Baba.* Il sera parlé souvent, dans le cours de cet ouvrage, de la ville qui porte ce nom. Vassif-Efendi en donne une notice topographique, dont on trouvera l'extrait à la fin de cet ouvrage.

(2) Ministres de la religion, qui récitent la prière à haute voix et président l'assemblée réunie dans la mosquée. Tous les imams ne peuvent point faire le prône: cette fonction est réservée à ceux qui ont le titre de *khatib* (prédicateur), ou d'*imam-el-djumat* (imam de la prière du vendredi).

le prône dans les mosquées (1), en prononçant les vœux d'usage pour Sa Hautesse, ajouteroient à son nom le titre de *ghazi*, c'est-à-dire, vainqueur des infidèles. An de J.-C. 1769. de l'hég. 1183.

De Babadaghi, le grand-visir transporta son camp à la plaine d'Isaktchi. Il y demeura vingt jours, occupé de préparatifs et de mesures nécessaires pour la campagne. Il tint ensuite un grand conseil, dont l'objet étoit de décider sur quel point l'armée dirigeroit sa marche. « Je n'ai point l'expérience » de la guerre, dit-il aux officiers qui compo» soient l'assemblée ; c'est donc à vous de » déterminer quelles sont les opérations » militaires qu'il convient d'entreprendre, » et qui présenteront le plus de chances » favorables aux armes musulmanes. Parlez,

---

(1) Ce prône, appelé *khoutbé*, se fait solennellement dans toutes les grandes mosquées, avant la prière publique des vendredis, et à la suite de celles des deux fêtes du Baïram. Un usage qui remonte aux temps les plus anciens de la monarchie mahométane, oblige l'imam qui le récite, à y insérer le nom du souverain. Le droit de faire battre monnaie et d'être nommé dans la *khoutbé*, sont les principaux titres caractéristiques de l'autorité suprême chez les Musulmans.

An de J.-C. 1769. de l'hég. 1183.

» éclairez-moi de vos avis. » Personne ne répondit à cette interpellation. Comme l'on ignoroit les desseins et les mouvemens des ennemis, tous les membres du conseil restèrent muets, et se regardèrent les uns les autres. Enfin le chef de l'administration des comptes, Osman-Efendi, prit la parole et chercha à démontrer que les Russes, ayant échoué devant Khoutin, tourneroient probablement leurs attaques contre Bender. Il appuya sa conjecture de raisonnemens si prolixes et de détails si fastidieux, que le grand-visir finit par lui imposer silence et lui ordonner de laisser parler les autres. Chacun proposa alors un parti différent. Quelques uns assuroient que les places de Bender et d'Ouzi étoient assez fortes par elles-mêmes, et vouloient que l'armée se portât vers Khoutin. D'autres disoient que ce n'étoit qu'après avoir passé le Danube et s'être rapproché du théâtre de la guerre, qu'on pourroit bien juger de la direction qu'il seroit convenable de tenir. Ce dernier avis prévalut. Le 26 du mois de mouharrem (1), l'armée passa le

(1) 21 mai.

Danube et dressa ses tentes auprès du village de Kartal. An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Elle ne fit en cet endroit qu'une courte station, et quelques jours après elle arriva à Khantépessy (1). Là le grand-visir reçut la visite du comte polonais Potoski. Cet illustre seigneur, obligé de quitter sa patrie qu'il n'avoit pu délivrer de la domination russe, avoit d'abord cherché un refuge auprès du khan de Crimée. Il s'étoit depuis retiré à Bender. Instruit de l'approche de l'armée musulmane, il partit de cette ville et se rendit au camp, le 11 du mois de sèfèr (2). Il y fut reçu avec honneur. Une tente magnifique lui fut préparée. Il eut ensuite avec le grand-visir une conférence dans laquelle il lui exprima la joie qu'éprouvoient les Polonais, amis de la liberté, de voir le commandement des forces ottomanes confié à un général aussi distingué. « Ils espéroient, ajouta-t-il, que la Porte rendroit à la Pologne les anciens priviléges de sa constitution, et qu'elle

(1) Khantépessy, veut dire *colline du khan*. M. de Kéralio appelle cet endroit Riabaïa-Moghila.

(2) 5 juin.

An de J.C. 1769. de l'hég. 1183.

sauroit tirer vengeance du mépris que les Russes faisoient de sa puissance. »

Le visir répondit que la Porte n'abandonneroit jamais les Polonais, et qu'elle les protégeroit de tous ses efforts. « J'ai sous mes » ordres, dit-il, des armées innombrables. » En quelque circonstance, en quelque lieu » que je rencontre les ennemis, je les écra- » serai, je les exterminerai. Gendre du Sul- » tan dont je suis chéri comme un fils, je » me rendrai digne, par mon activité et mon » zèle à le servir, du rang élevé où sa faveur » m'a placé. » Il finit par engager le comte Potoski à rassembler autour de lui les Polonais qui ne s'étoient point livrés à la Russie, et à aller avec eux se joindre à la division musulmane stationnée près de Khoutin, et commandée par le sèraskèr (1) Abaza-Mohammed-Pacha.

Cependant le Divan avoit eu depuis quelque temps l'avis que les Russes et les Polo-

(1) Le sens littéral de ce mot est *chef d'armée*. On ne donne le titre de sèraskèr qu'à un grand officier, tel qu'un pacha que l'on charge d'une expédition, ou de la garde d'une province.

nais, leurs partisans, avoient conclu ensemble un traité secret d'alliance défensive et offensive uniquement contre les Musulmans. L'ambassadeur de Russie Obrescoff, que l'on tenoit prisonnier aux Sept-Tours, intérogé sur ce fait, n'avoit osé le nier. En outre, l'on acquit la certitude que les deux tiers des troupes qui avoient attaqué les faubourgs de Khoutin et assiégé la forteresse, étoient des soldats polonais.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Au moment où la Porte prodiguoit ses trésors et le sang de ses sujets pour maintenir la constitution de la Pologne, l'union formée par des Polonais avec les ennemis de l'islamisme fut jugée une ingratitude révoltante. Des fetvas (1) furent donnés par les chefs de la loi, pour décider que la guerre contre les Polonais dévoués à la Russie, étoit

---

(1) Un *fetvas* est une décision du moufti, ou de ses représentans, sur des questions légales qu'on leur soumet. Le gouvernement n'entreprend presque jamais rien d'important sans consulter la loi et faire sanctionner ses dispositions par l'approbation du corps des oulémas. Elles deviennent alors infiniment plus respectables aux yeux de la nation musulmane.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. légitime. Ces pièces furent envoyées au grand-visir, et lues par le juge du camp dans le conseil. On y appela le comte Potoski et plusieurs autres seigneurs qui étoient encore avec l'armée, ainsi que les interprètes des puissances européennes amies de la Porte, qui avoient accompagné le grand-visir, et on leur donna connoissance de l'intention où l'on étoit de diriger des forces contre la Pologne même. Le visir invita Potoski à servir de guide aux troupes qui seroient destinées à cette expédition et à leur procurer des vivres. Le comte promit de combattre les traîtres qui avoient prêté leurs mains à l'asservissement de son pays, et s'engagea à approvisionner soixante mille hommes (1).

---

(1) Potoski avoit rassemblé un corps de troupes qui resta réuni à l'armée turque pendant long-temps; il en partageoit le commandement avec Krasinski. Sur la fin de l'automne de 1771, ils n'avoient plus auprès d'eux que sept à huit cents hommes aguerris avec lesquels ils retournèrent en Pologne par Verdin et Mezdia. Potoski, après avoir vu l'impuissance de ses efforts pour sauver sa patrie, alla chercher une retraite à Dresde avec plusieurs seigneurs polonais, défenseurs comme lui de la liberté.

Le général Abaza-Mohammed-Pacha fut chargé de l'expédition que l'on méditoit dans la Podolie, et des manifestes furent répandus dans toutes les cours de la chrétienté, pour expliquer les motifs qui avoient obligé la Porte à cette nouvelle guerre. An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

La division d'Abaza-Pacha fut considérablement renforcée; et, la partie des frontières où étoit Khoutin paroissant suffisamment garnie de troupes, la grande armée marcha vers Bender, et s'arrêta à peu de distance de cette place, dans la plaine de Yassytépé (1).

Là les horreurs de la disette se firent sentir parmi les soldats. Peu de temps après avoir passé le Danube, ils avoient déjà élevé de violentes plaintes contre le prince grec Ligor, hospodar de Moldavie (2), soupçonné de

---

(1) C'est-à-dire, *colline aplatie.*

(2) La Moldavie étoit autrefois gouvernée par des souverains indépendans. En 1529, Bogdan, qui régnoit dans cette province, la mit sous la protection de Soliman Ier, auquel il s'engagea à payer une redevance annuelle. C'est du nom de ce prince que les Turcs ont appelé la Moldavie *Bogdan.* Les boïards moldaves

An de J.C. 1769. de l'hég. 1183. trahison pour n'avoir exécuté qu'à demi les ordres qu'il avoit reçus de préparer des subsistances. Saisi, envoyé à Constantinople et convaincu d'intelligence avec les Russes, il avoit payé de sa tête sa perfidie.

L'avidité du defterdar (1) de Bender mit l'armée dans une situation très-critique. Il avoit reçu des sommes immenses pour acheter des provisions ; mais les prix qu'il offrit aux Tartares de Bessarabie qui lui apportoient des grains et des fourrages, furent si bas qu'ils cessèrent de lui en fournir. La cherté des denrées devint excessive à Bender, et la division, campée autour de la place pour la protéger, avoit à peine la quantité de rations nécessaires. Enfin les magasins étoient

---

choisissoient eux-mêmes leur souverain, et conservèrent cette prérogative jusque vers le commencement du seizième siècle. A cette époque, ils cédèrent eux-mêmes aux Turcs le droit d'élection, à condition que le prince élu seroit de sang royal et de la religion grecque. Depuis ce temps, le Grand-Seigneur a donné à la Moldavie des princes qu'il dépose à son gré. Leur élection est devenue une espèce d'enchère, où celui qui paie le plus reçoit le titre d'hospodar.

(1) Intendant des finances.

absolument vides lorsque le grand-visir, avec les corps nombreux de cavalerie et d'infanterie qui l'accompagnoient, se présenta devant la ville. Le jour même de leur arrivée, les soldats n'eurent pas de pain, les chevaux n'eurent point d'orge. Quelques accapareurs avoient des provisions qu'ils vendirent à des prix exorbitans. Cette ressource même fut bientôt épuisée. L'armée qui avoit souffert du manque de vivres depuis Khantépessy, et dont la constance n'avoit été soutenue que par l'espoir de trouver l'abondance à Bender, fut sur le point de se révolter, en se voyant trompée dans son attente.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Le defterdar fut déposé et puni. L'on prit tous les moyens possibles pour remédier au défaut d'approvisionnemens; mais on ne put empêcher les désertions qui eurent lieu bientôt parmi les troupes. Huit ou dix mille hommes, qui ne faisoient point partie des corps réglés, et ne recevoient pas de rations, quittèrent le camp. Une partie d'entre eux prit le chemin d'Ismaïl, pour rentrer dans la Bulgarie; d'autres se dispersèrent sur différentes routes. Le grand-visir envoya en

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. vain des ordres à tous les commandans des villes de Moldavie, pour s'opposer au passage de ces fuyards.

L'armée resta près d'un mois dans les environs de Bender. Pendant tout ce temps, le nouveau defterdar, Ibrahim-Efendi, mit une activité extraordinaire à faire venir des subsistances de Kili, d'Ak-Kerman, et de quelques autres endroits. Sans compter l'orge nécessaire aux chevaux, il falloit chaque jour pour les soldats six mille neuf cents sacs de farine, et quatre mille quintaux de biscuit. On avoit peine souvent à leur en procurer la moitié : malheureusement les soins d'Ibrahim-Efendi pour subvenir aux besoins des troupes, quoique bien dignes d'éloges en eux-mêmes, devinrent funestes à la province. Tous les vivres qui s'y trouvoient finirent par être consommés : une famine se déclara, et fut cause l'année suivante de la facilité avec laquelle les ennemis se rendirent maîtres du pays.

Le grand-visir avoit fait inviter le khan des Tartares à venir conférer verbalement avec lui. Devlet-Guéraï quitta le village de Kavou-

chan (1), où il faisoit sa résidence, et s'empressa de se rendre à Bender. Un repas avoit été préparé pour lui, selon l'usage, à une lieue de distance de la ville. Lorsqu'il fut arrivé au camp, le grand-visir fit quelques pas pour aller à sa rencontre, et convoqua ensuite dans sa tente les principaux officiers de l'armée pour tenir conseil. Les boïards grecs de la Moldavie étoient tous dévoués à la Russie. On décida donc que l'on chargeroit un général musulman de l'administration de cette province, et de la garde de la ville d'Yassy, qui en est la capitale. Le choix tomba sur Moldovandji-Ali-Pacha. Les Russes avoient fait construire depuis peu de temps, dans la nouvelle Servie, les forts d'Ilésavat, d'Orhankarad et de Mirkhorad. Les troupes qu'ils entretenoient dans ces places pou-

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

(1) Le village ou petit bourg de Kavouchan est situé au sud de Bender, à peu de distance de cette ville. Il est nommé Kauszen sur la carte de d'Anville: c'étoit la capitale de la Bessarabie pour les Tartares. Le khan y faisoit sa résidence en temps de guerre contre la Russie ou la Pologne, afin d'être plus à portée de se concerter avec les ministres de la Porte. (Mentelle, *Géog. comp.*)

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. voient faire une irruption sur le territoire musulman en-deçà du fleuve Ak-Sou (1). Il falloit prévenir leurs attaques. On résolut d'envoyer, pour assiéger ces forteresses, une division considérable à laquelle le khan de Crimée se joindroit avec quarante mille Tartares. Ali-Pacha, fils de Gul-Ahmed-Pacha, fut nommé commandant de cette division; 86,000 piastres (2) furent données à Devlet-Guéraï, pour subvenir à ses dépenses, et il se mit en marche avec Ali-Pacha, pour leur commune destination.

---

(1) Le fleuve Bog.

(2) L'auteur des Trois Démembremens de la Pologne estime la piastre turque à 5 livres 8 sous. D'après cette évaluation, 86,000 piastres représenteroient 464,400 l. (*Hist. des Trois Dém. de la Pologne*, t. I, p. 245); mais cet auteur a évidemment confondu la piastre turque avec la piastre d'Espagne. L'altération toujours croissante que subissent les monnaies turques, depuis un grand nombre d'années, fait baisser progressivement leur taux. La piastre du Grand-Seigneur, de 40 paras, ne vaut plus aujourd'hui qu'environ 14 sous de France. Je n'ai pu me procurer des données bien certaines sur la valeur qu'elle avoit à l'époque de cette guerre; mais, d'après divers renseignemens, je crois pouvoir affirmer qu'elle étoit à peu près de 50 sous.

A cette époque, Ouzoun-Abdallah, officier musulman, passa le Dniester, d'après les ordres du visir, et entra sur les terres des ennemis. Il rencontra un détachement de neuf mille Cosaques et Polonais, près des endroits nommés Derbaka et Louja. Il fondit sur eux avec sa troupe, en tua environ neuf cents, dont il rapporta les têtes au camp musulman, en fit prisonniers un pareil nombre, et ravagea les lieux où il les avoit trouvés stationnés. An de J. C 1769. de l'hég. 1183.

Du côté de Khoutin, Abaza-Pacha reçut un échec. Il s'étoit avancé vers Isévandja, dans la Podolie. Quelques corps ennemis qu'il avoit attaqués, prirent la fuite devant lui pour l'attirer vers leur camp. Les Musulmans ne se défièrent point de cette ruse; ils poursuivirent les Russes avec ardeur, et tombèrent bientôt au milieu de leur armée. Ils ne parvinrent qu'avec peine à effectuer leur retraite.

Après quelques jours de repos, Abaza-Pacha se préparoit à faire une seconde tentative avec des troupes plus considérables, lorsqu'il apprit que l'ennemi avoit

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

jeté des ponts sur plusieurs points du Dniester, qu'il avoit traversé ce fleuve, et s'approchoit de Khoutin. En effet, les deux armées furent bientôt en présence, et en vinrent aux mains à deux lieues de la forteresse. Les Russes, ne pouvant soutenir le choc des Musulmans, abandonnèrent le champ de bataille, et s'enfoncèrent dans une forêt où ils se retranchèrent. Abaza-Pacha ne voulut point essayer de les forcer dans cette position, et le combat cessa jusqu'au lendemain matin.

La nuit amena un événement fâcheux: depuis plusieurs jours les troupes musulmanes manquoient de provisions et murmuroient; il y avoit de la mésintelligence parmi les officiers. Ces deux causes réunies provoquèrent une sédition Lorsque le jour parut, la division entière, qui étoit composée de soixante mille hommes environ, refusa de se battre. Les exhortations, les prières, les menaces du sèraskèr et de Hassan-Pacha, commandant du fort, ne firent impression que sur quatre cents soldats qui eurent le courage, malgré leur petit nombre, de char-

ger plusieurs fois les ennemis. Mais cet exemple d'intrépidité ne put piquer d'honneur leurs lâches compagnons, *plus dignes de manier le fuseau et la quenouille, que de porter des armes.* Placés sur les collines environnantes, ils restèrent honteusement spectateurs de cette lutte inégale, et finirent par prendre la fuite. Un grand nombre d'entre eux se dirigea vers Khantépessy ; le reste se répandit dans la Moldavie.

An
de J. C. 1769.
de l'hég. 1183.

Abaza-Pacha, désespéré de cette désertion, et voyant que des quatre cents braves qui avoient combattu, plusieurs avoient perdu la vie, et les autres étoient couverts de blessures, prit le parti de se renfermer dans Khoutin avec ce foible débris de ses troupes, et de joindre ses efforts à ceux de la garnison, pour défendre la place jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Alors les Russes, trouvant le champ de bataille vide, débouchèrent de la forêt, et investirent la ville.

Des prisonniers et des juifs qui fuyoient de Pologne, avoient précédemment instruit le grand-visir que les Russes avoient l'inten-

An de J.C. 1769. de l'hég 1183.

tion de passer le Dniester pour assiéger Khoutin. Sur ces informations, il avoit envoyé à Devlet-Guéraï l'ordre de tourner sa marche vers cette ville, et de laisser, pour défendre le pays qu'il quittoit, le prince Noureddin (1), déjà fameux par une expédition où il avoit battu un nombreux parti de Cosaques. Le visir apprit bientôt aussi les progrès des ennemis, et la dispersion des troupes d'Abaza-Pacha. Il se hâta de faire passer à Khoutin quelques renforts d'hommes et de vivres. Il nomma Moldovandji-Ali-Pacha, qui étoit parvenu à rassembler une partie des fuyards, général en chef des forces destinées à protéger cette place ; il lui fit compter cinq mille pièces d'or, pour être distribuées aux soldats, et lui enjoignit d'agir de concert dans toutes ses opérations avec le khan des Tartares. Il fit en outre présent à Abaza-Pacha de cinq mille piastres, pour le récompenser de sa conduite courageuse.

Après avoir pris ces dispositions, il songea

---

(1) M. de Guignes dit que le nom de Noureddin est un titre de dignité parmi les Tartares, comme celui de Kaligaï. (Vid. *Hist. des Huns*, tom. III, pag. 395.)

à abandonner Bender. La situation de son armée étoit déplorable : les vivres qu'on faisoit venir à grands frais des bords du Danube et d'autres endroits éloignés, n'arrivoient pas toujours à temps ; et les soldats, exaspérés par les privations, étoient sans cesse prêts à se mutiner. Un espion des Russes s'avisa de crier un jour, dans un des faubourgs de Bender : « Nous sommes surpris par l'ennemi ! » Peu s'en fallut que cette fausse alarme ne causât un bouleversement général et un pillage de la ville, tant elle suscita d'agitation dans les esprits. Pour surcroît de malheur, le grand-visir étoit malade, et son état empiroit par le chagrin de voir tous les jours déserter deux ou trois mille hommes, sans que son autorité pût les retenir. Il se détermina à retourner à Khantépessy, où il auroit la facilité de tirer des provisions de bouche des villes d'Isaktchi et d'Ismaïl.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Mais il falloit laisser des troupes pour garder Bender. Le commandement en fut offert à (Gul-Ahmed-Pacha-Zadé) Ali-Pacha, qui avoit d'abord été chargé de l'attaque des for-

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

teresses de la nouvelle Servie, projet abandonné depuis l'affaire de Khoutin. Cet officier, sentant combien la mauvaise volonté des soldats et le défaut total de ressources rendroient sa position difficile à Bender, refusa long-temps d'accepter le titre de sèraskrè. Il ne s'y décida qu'après avoir reçu une somme de 100,000 piastres. Enfin, le 22 de rèbiê-el-evvel (1), le grand-visir se mit en marche, et prit la route de Khantépes sy.

Le jour même de son arrivée y fut marqué par une exécution. Un général, nommé Cahraman-Pacha, avoit dissipé les fonds qui lui avoient été donnés pour l'entretien de ses troupes : il avoit exercé des brigandages et des rapines dans tous les lieux où il étoit passé. Envoyé à Khoutin pour renforcer le corps d'armée du sèraskèr Abaza-Pacha, il avoit été un moteur de sédition, et c'étoit lui qui avoit montré aux soldats le honteux exemple de la fuite. Le grand-visir, qui depuis long-temps cherchoit en vain les moyens de le punir, réussit enfin à l'attirer à Khanté-

(1) Le 15 juillet.

pessy, en le flattant par la promesse du titre de son caïmacam (1) à Khoutin, et par l'envoi d'une pelisse d'investiture. Au moment où Cahraman-Pacha s'approchoit pour lui rendre ses hommages, il le fit saisir et mener derrière sa tente, pour y subir son châtiment. Un des officiers du général coupable voulut le défendre, et tua d'un coup de pistolet un des gens du visir; mais, enveloppé dans le sort de Cahraman-Pacha, il tomba à l'instant avec lui frappé de mille coups de poignard. An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Cet acte de sévérité fut bientôt suivi de la punition du Grec Nikolaki, drogman de la Porte (2), dont la morgue et l'insolence avoient indigné tous les Musulmans. Ses

---

(1) Substitut, lieutenant.

(2) Le drogman de la Porte traduit les notes et pièces adressées au gouvernement par les ministres étrangers, assiste à leurs conférences avec le réis-efendi, et interprète leurs discours dans les audiences que leur donne le Grand-Seigneur ou le grand-visir. Il a beaucoup de part dans la gestion des affaires politiques extérieures. Autrefois l'office d'interprète étoit ordinairement rempli par des renégats; mais depuis un siècle il est devenu le partage des Grecs des familles les

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. mauvais conseils avoient été funestes, en plusieurs occasions, au grand-visir. Conduit à Constantinople, il eut la tête tranchée sous les fenêtres du pavillon, nommé Alaï-Keuchku (1).

Une disgrâce prochaine attendoit le grand-visir lui-même : un orage s'étoit formé contre lui à Constantinople, où des envieux l'avoient desservi auprès du Sultan. Ils lui imputoient tous les événemens malheureux de cette campagne, le manque de vivres, la désertion des troupes ; et le Grand-Seigneur, qui s'étoit flatté d'apprendre bientôt la retraite des armées russes, et la délivrance de la Pologne, s'irritoit au récit des invasions réitérées des ennemis sur le territoire musulman, et de leurs attaques contre Khoutin. Mohammed-Emin, qui voyoit souvent ses ordres méprisés par les différens généraux dont il avoit droit d'attendre de l'obéissance, aigri par les peines de toute espèce qui accabloient son

---

plus distinguées de Constantinople, qui, de ce poste, parviennent à la dignité de hospodar de Valachie ou de Moldavie. (*D'Ohson*, pag. 341, IIe partie.)

(1) Kiosk des cérémonies.

esprit et son corps, presque abandonné de ses officiers que sa mauvaise humeur rebutoit, demandoit lui-même à être déchargé de l'emploi pénible de généralissime. An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Il étoit plongé dans un profond découragement, lorsque le mirakhor (1) Feïzi-Bey arriva de Constantinople à Khantépessy. Il se rendit à la tente d'Ibrahim-Efendi, secrétaire du kiahia-bey (2). Là il rassembla les principaux officiers, et leur annonça que Sa Hautesse avoit déposé Mohammed-Emin, qu'elle lui laissoit toutes ses propriétés et ses richesses, qu'elle lui ordonnoit seulement d'aller habiter, comme simple particulier, le bourg de Dimétouka (3).

Le kiahia-bey et Ibrahim-Efendi sortirent aussitôt pour aller transmettre cette nouvelle au grand-visir. Celui-ci, en les voyant

---

(1) Chef des écuries et des équipages du Sultan.

(2) Le kiahia-bey est le substitut du grand-visir, chargé spécialement des affaires de l'intérieur et du militaire, avec le rang de pacha à trois queues. Le mot *kiahia* est corrompu du persan *ketkhouda*, qui répond au mot *agent*.

(3) Appelé Dimotouc sur la carte de d'Anville, à quelques lieues au sud d'Andrinople.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. entrer, leur demanda avec empressement quelle étoit la mission du mirakhor dont l'arrivée lui étoit déjà connue. Le kiahia n'eut point le courage de lui apprendre l'ordre du Sultan. Ibrahim-Efendi prit la parole et lui dit : « Sa Hautesse a comblé les vœux que le » dérangement de votre santé vous faisoit » former depuis quelque temps; elle désire » que vous alliez séjourner à Dimétouka, » et vous y occuper uniquement du soin de » vous rétablir. »

Mohammed-Emin envoya sur-le-champ prier le mirakhor de passer dans sa tente. Celui-ci vint et lui présenta le khatti-chérif (1) dont il étoit porteur. Le visir lui remit le sceau impérial, et dès le lendemain il partit pour le lieu qui lui étoit indiqué. Parvenu à une lieue de distance d'Andrinople, il vit s'avancer au-devant de lui le bostandji-bachi (2), Ismaïl-Agha, qui l'engagea à venir se

(1) C'est-à-dire *noble écriture;* on nomme ainsi un ordre écrit de la main même du Grand-Seigneur, et qui a force de loi.

(2) Il y a deux bostandjis-bachis: l'un réside à Constantinople, il est le chef du corps des bostandjis ou

reposer dans son palais. Mohammed-Emin, attribuant cette invitation à un sentiment de bienveillance et d'amitié, se rendit avec confiance chez l'agha. Il y trouva un capidji-bachi (1), secrètement envoyé pour l'étrangler. Après quelques minutes d'entretien, on lui fit connoître le sort qu'il devoit subir, et le capidji remplit sa fonction (2). Tous ses biens furent ensuite saisis et confisqués.

An de J.C. 1769. de l'hég. 1183.

---

jardiniers, le grand-maître des eaux et forêts, le capitaine des chasses du Grand-Seigneur, etc. Comme les Empereurs ottomans honorent quelquefois de leur présence la ville d'Andrinople, ancienne capitale de la monarchie turque, il y a un autre bostandji-bachi dans cette ville : son rang est égal à celui du bostandji-bachi de Constantinople, mais sa juridiction est différente, et ses fonctions se bornent aux soins du palais impérial. (*Mœurs et Usages des Turcs;* par M. Guer, tom. I, pag. 128.)

(1) Les capidjis-bachis ou chefs d'huissiers sont au nombre d'environ cent cinquante. On n'admet dans ce corps que des seigneurs de premier rang. Ils font l'office de chambellans dans les jours de cérémonies. Ils sont ordinairement chargés de l'exécution des grands personnages. (*D'Ohson.*)

(2) Le baron de Tott, dans ses Mémoires, dit qu'Emin-Pacha encourut la colère du Sultan pour avoir osé prendre sur lui de désobéir à des ordres

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. La dignité de grand-visir et de généralissime des armées musulmanes passa à Moldovandji-Ali-Pacha, qui avoit marché avec le khan de Crimée au secours de Khoutin. Le mirakhor Feïzi-Bey, chargé de l'instruire de sa nomination, quitta Khantépessy, après avoir laissé l'agha des janissaires pour chef provisoire de l'armée, et se dirigea vers Khoutin où Moldovandji-Ali-Pacha et Devlet-Guéraï venoient d'arriver. Ils avoient délivré la forteresse. Jetons un coup d'œil en arrière sur les événemens du siége.

---

qu'il avoit reçus, et que sa tête fut exposée devant la porte du sérail, avec cette incription : *Pour ne pas avoir suivi le plan de campagne envoyé directement par Sa Hautesse.*

A la suite du récit de la mort d'Emin-Pacha, Vassif-Effendi place une notice biographique sur ce visir ; en voici le résumé : Mahommed-Emin, né en l'année de l'hégrie 1136 (1723-1724), étoit fils de Hadji-Youssuf-Agha, qui avoit été ambassadeur dans l'Inde ; il avoit lui-même fait ce voyage avec son père ; il s'étoit élevé par son mérite à de hautes dignités ; il avoit occupé, entre autres charges importantes, celle de réis-efendi. Il avoit une écriture superbe, beaucoup d'instruction, des mœurs pures et de la capacité. Il étoit poëte et a composé de bons vers ; il excelloit surtout dans la rédaction des lettres et des mémoires.

La garnison étoit composée d'environ dix mille hommes. Le jour où le sèraskèr Abaza-Pacha, après la fuite de ses troupes, s'étoit vu obligé de se réfugier précipitamment dans la forteresse, il avoit laissé sur les lieux où son armée avoit campé quarante pièces de canon, un grand nombre de tentes et une quantité considérable de munitions. Par un hasard singulier, les Russes n'osèrent pénétrer dans ce camp abandonné; ils supposèrent une ruse de guerre, craignirent de tomber dans quelque piége, et se contentèrent d'ouvrir une tranchée et d'établir des batteries à une demi-lieue de distance de Khoutin. Le lendemain, les assiégés, s'apercevant de l'erreur des ennemis, résolurent d'en profiter. Trois mille hommes firent une sortie et réussirent à transporter dans la place tout ce qui étoit resté dans le camp.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Les Russes reconnurent alors leur faute, et s'avancèrent plus près du fort. Ils dressèrent leurs batteries à un demi-quart de lieue des remparts. L'attaque et la défense furent également vives. Le commandant de la garnison, le brave Hassan-Pacha, excitoit

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

ses soldats par son exemple, et faisoit beaucoup de mal aux Russes. Le onzième jour du siège, après avoir long-temps dirigé en personne le feu des Musulmans, il quitta les remparts pour aller prendre dans sa maison un instant de repos. Il avoit chez lui un dépôt de poudre et d'armes. Un boulet, lancé par une des batteries ennemies, tomba sur sa maison et mit le feu à la poudre. Dans l'explosion qui en résulta, Hassan-Pacha reçut une grave blessure dont il mourut trois jours après.

Cependant l'armée commandée par Moldovandji-Ali-Pacha et le khan des Tartares s'approchoit à grandes journées. L'avant-garde musulmane rencontra les avant-postes russes à Kanli-Keupru (1). Elle les débusqua de leurs retranchemens et s'y établit. Elle continua sa marche, en chassant devant elle les corps de Cosaques et de hussards qui étoient en observation sur les derrières de l'armée russe. La nouvelle de l'arrivée des troupes musulmanes répandit l'alarme dans

---

(1) C'est-à-dire le puits ensanglanté.

le camp des assiégeans. Pour ne point s'exposer à être attaqués de deux côtés à la fois, ils abandonnèrent la tranchée, levèrent le siége, et se renfermèrent dans une enceinte fortifiée qu'ils avoient construite derrière l'endroit nommé Kirèdj-Khané (1). An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Les Musulmans, parvenus enfin devant Khoutin, trouvèrent les Russes retranchés dans cette espèce de fort, et se mirent en devoir de les y assiéger. De nombreux corps de cavalerie se répandirent dans les alentours, pour ôter tout moyen de secours aux ennemis, et les soldats de la garnison de Khoutin, devenus assiégeans à leur tour, se réunirent aux troupes nouvellement venues pour travailler à la tranchée et servir les batteries.

La vue de ces dispositions détermina les Russes à la retraite. La nuit du 10 de rèbiê-el-akhir (2), ils firent tous leurs préparatifs de départ. Ils sortirent de leur enceinte et entreprirent de repasser le Dniester sur un

(1) Fabrique de chaux.

(2) Le 2 août.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. pont qu'ils avoient établi à Okopi. A la pointe du jour, les généraux musulmans s'aperçurent de leur mouvement, les attaquèrent, et ne cessèrent de les inquiéter et de les harceler vivement, jusqu'à ce qu'ils eussent traversé le fleuve et coupé le pont derrière eux. Cinquante quintaux de poudre, laissés par les Russes dans les mines, tombèrent au pouvoir des Musulmans.

Ce fut peu de jours après cette affaire que Moldovandji-Ali-Pacha reçut le sceau impérial des mains du mirakhor, et fut honoré du double titre de grand-visir et de généralissime.

Le courage des Musulmans étoit excité par le succès. Chaque jour quelques uns de leurs détachemens franchissoient à gué le Dniester et engageoient des combats avec des corps de cavalerie ennemie. Ils revenoient ensuite rejoindre l'armée, et des récompenses étoient distribuées à ceux qui ramenoient des prisonniers, ou rapportoient des têtes coupées. Le visir, pour profiter de l'ardeur des troupes, fit venir de Khantépessy des bois de construction, et jeta un pont sur le fleuve, près

de la forteresse. Il fit ensuite passer à l'autre bord une partie de son armée, qui forma des retranchemens sur une petite colline à peu de distance du pont. An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Les Russes imaginèrent alors de remplir de poudre et de matières inflammables une grande caisse aux quatre coins de laquelle ils placèrent des pistolets chargés et armés. Ces pistolets étoient disposés de manière que le moindre choc, donné à l'un des coins, devoit les faire partir et occasionner l'explosion des matières contenues dans la caisse. Ils la mirent à l'eau pendant une nuit, à trois milles au-dessus de Khoutin, dans l'espoir qu'elle viendroit heurter la charpente du pont et qu'elle le feroit sauter. Elle fut en effet portée par le courant contre le pilotis, mais elle s'arrêta en travers contre un pieu, sans que les coins eussent frappé nulle part. Elle fut trouvée le lendemain matin par des soldats musulmans. Ils la retirèrent de l'eau et la portèrent au grand-visir, qui leur témoigna sa satisfaction en les comblant de ses largesses.

Cette première tentative n'ayant point eu

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. de succès, les Russes en firent bientôt une seconde. Ils envoyèrent de nuit une division assaillir les soldats retranchés sur la colline, tandis qu'un autre corps se dirigeoit vers le pont pour le détruire. Cette surprise nocturne jeta le trouble et le désordre parmi les Musulmans; sans chercher à défendre leur position, ils prirent la fuite et coururent vers le pont. Ils y trouvèrent encore les ennemis. Obligés alors à combattre, ils tombèrent sur eux avec fureur, les forcèrent à se retirer, et leur déroute première devint ainsi la cause de leur victoire (1).

Des troupes fraîches venoient d'arriver au camp de Khoutin. Le grand-visir, avec ces renforts, résolut d'aller chercher l'ennemi. Le 8 de djémazi-ul-oula (2), il passa le Dniester et présenta la bataille aux Russes devant

---

(1) M. de Kéralio, dans l'histoire qu'il a donnée de cette campagne de 1769, dit que les Russes se rendirent maîtres du pont, malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie ennemie; qu'ils essayèrent plusieurs fois d'y mettre le feu, mais que le pont trop mouillé ne s'enflamma point, et que l'on tenta inutilement de le rompre.

(2) Le 28 août.

le village de Mataradji, où étoit leur quartier-général. Ils s'étoient placés dans une forêt où il étoit impossible de les attaquer (1). L'armée musulmane se divisa alors en différens détachemens qui se portèrent sur des points séparés, de manière à les cerner. On les pressa vivement; mais le feu de leurs batteries fit tellement souffrir la cavalerie, l'infanterie qui pouvoit seule pénétrer dans la forêt, étoit si peu nombreuse, qu'on perdit l'espoir de les vaincre. Les Musulmans battirent en retraite, et allèrent reprendre leur première position devant Khoutin, sur les deux bords du Dniester.

An de J.C. 1769. de l'hég. 1183.

Le grand-visir méditoit une nouvelle expédition dans la Podolie, lorsque les eaux du fleuve, grossies par des pluies considérables, menacèrent d'emporter le pont. Tous les moyens qu'on mit en usage pour le consolider, furent inutiles; la violence du courant le rompit enfin par le milieu. Cet événement qui arriva le 16 de djémazi-ul-oula (2),

(1) Cette forêt étoit le bois de Ratchev.

(2) Le 5 septembre.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

fut pour les Musulmans une source de malheurs. Les soldats campés sur la rive de Khoutin voyoient à l'autre bord leurs frères exposés au danger imminent d'une attaque contre laquelle il devenoit impossible de les défendre. Bientôt les Russes fondirent sur les corps qui se trouvoient ainsi séparés du reste de l'armée. Les Musulmans combattirent en désespérés, et ne perdirent pas une seule de leurs positions jusqu'au lendemain matin. Quelques uns d'entre eux parvinrent à traverser le Dniester sur de foibles esquifs qu'on s'étoit empressé de leur envoyer ; le plus grand nombre fut englouti dans les eaux.

Les Tartares, qui sont en général d'excellens nageurs, avoient leur bivouac du côté de Khoutin. Plusieurs s'élancèrent dans le fleuve, atteignirent à la nage le rivage opposé, et transportèrent sur leurs épaules ceux des soldats qui avoient de l'argent à leur offrir. Ils abandonnèrent à leur triste sort ceux qui ne possédoient rien. Le khan, au lieu d'exciter ses gens à sauver indistinctement tous leurs frères, ferma les yeux sur leur lâche avidité.

Le troisième jour, après avoir soutenu encore un combat de plusieurs heures, six cents cavaliers qui restoient sur la rive gauche, prirent la fuite et se dirigèrent sur Kandja, dans l'espérance de parvenir jusqu'à Bender. Ils rencontrèrent plusieurs partis de cavalerie ennemie contre lesquels ils se défendirent vaillamment. Ils trouvèrent enfin un endroit guéable où ils réussirent à passer le Dniester, et arrivèrent au camp de Khoutin, au nombre de quatre cents.

An de J.C. 1769. de l'hég. 1183.

L'armée se trouva considérablement affoiblie par ce désastre. La discorde régnoit parmi les généraux ; l'on n'avoit plus de vivres que pour peu de jours ; les soldats, fatigués d'une campagne de plus de six mois et effrayés des approches de l'hiver, tombèrent dans le découragement et la consternation. Les désertions recommencèrent. La garnison de Khoutin s'étoit dispersée ; le grand-visir fit publier qu'il accorderoit une paye extraordinaire à ceux qui voudroient garder la forteresse ; mais personne ne se présenta ; on ne voulut point s'enfermer dans une place qui avoit déjà été assiégée

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

deux fois, dont les remparts étoient presque détruits, et où l'on seroit bientôt exposé à manquer de provisions. Les ordres furent aussi inutiles que l'appât des récompenses. Enfin l'armée en masse se débanda et prit la fuite. Le visir fut obligé lui-même de suivre le torrent ; il décampa dans la nuit du 20 de djémazi-ul-oula (1), et prit la route de Khan-tépessy.

Les Russes, sans avoir besoin de valeur, entrèrent dans Khoutin, aussitôt qu'ils purent effectuer le passage du Dniester (2). Trois cents pièces de canon et d'abondantes munitions de guerre laissées dans la forteresse, devinrent en même temps leur conquête.

On dit que plusieurs généraux avoient conseillé à Moldovandji-Ali-Pacha, lorsqu'il venoit de délivrer Khoutin, de se contenter de cet avantage, de faire réparer les fortifications de la place, de la mettre en bon état de défense, et d'aller dès lors prendre ses

---

(1) Le 9 septembre.

(2) Ils ne trouvèrent dans la ville que vingt personnes, tant hommes que femmes. (*Histoire de M. de Kéralio*, tom. I, pag. 184.)

quartiers d'hiver derrière le Danube, afin de ne point épuiser les forces et lasser la patience du soldat. Le visir avoit senti toute la justesse de cet avis ; mais il se voyoit à la tête de près de soixante-dix mille hommes ; il crut que cesser de combattre et rétrograder avec une armée si considérable, seroit une démarche honteuse, et qui pourroit attirer sur lui des soupçons de pusillanimité. Il tenta donc de porter la guerre dans le pays ennemi. Les malheurs qui résultèrent de cette entreprise ne doivent point lui être imputés ; c'étoit une punition que le destin réservoit aux troupes musulmanes pour les excès et les brigandages qu'elles avoient commis dans toutes les provinces qu'elles avoient traversées.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Sur la route, le grand-visir fit quelques dispositions. Il laissa pour gouverneur à Yassy Abaza-Mohammed-Pacha, et confia à mille hommes la garde des passages de Sourika et de Moïlova. En arrivant à Khan-tépessy, il y trouva le silihtar (1) Emin-

(1) Silihtar, ou *porte-glaive*, est un des grands offi-

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. Agha, qui apportoit des présens à tous les généraux, en témoignage de la satisfaction que Sa Hautesse avoit éprouvée en apprenant la délivrance de Khoutin, la défaite des Russes et l'entrée des Musulmans en Podolie. Ces présens consistoient en pelisses de martre-zibeline, en sabres enrichis de pierreries et en argent.

On tint un grand conseil dans lequel il fut arrêté que l'on porteroit le camp derrière le Danube, et que l'on s'empresseroit de faire passer la grosse artillerie à Isaktchi, avant que l'hiver rendît le trajet du fleuve impraticable. On fit aussitôt les préparatifs du départ. Le visir désigna des troupes pour garder les magasins qu'on laisseroit à Khantépessy; il en commanda d'autres pour aller à Yassy renforcer le corps d'Abaza-Pacha; il expédia aussi à ce général, ainsi qu'au nouveau prince de Moldavie, l'ordre de punir avec la dernière rigueur les rayas (1) qui

---

ciers du sérail. On appelle aussi *silihtar-Agha* le chef du corps de cavalerie nommé corps des *silihtar.*

(1) Ce mot régulièrement devroit s'écrire *réaya*; il désigne les sujets tributaires non musulmans.

montreroient des sentimens favorables aux Russes. Enfin le visir congédia le khan de Crimée, et l'engagea par les promesses les plus brillantes à veiller avec zèle à la sûreté des provinces où il iroit séjourner pendant l'hiver.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Le 1er de djémazi-ul-akhirè (1), Devlet-Guérai se mit en marche avec ses Tartares, et se dirigea vers Bender. Le visir quitta également Khantépessy : il fut retenu quelques jours sur les bords du Danube, par la difficulté que la crue des eaux opposoit au transport des canons. Enfin l'armée, après avoir souffert cruellement du froid et de la faim, arriva à Isaktchi, dans un désordre impossible à décrire.

Bientôt les Russes, qui entretenoient des intelligences avec les rayas de la Moldavie, furent instruits par eux du mouvement rétrograde de l'armée musulmane. Enhardis par cette nouvelle et sûrs des dispositions où étoient pour eux les habitans de Yassy, ils s'avancèrent vers cette ville. A leur

(1) Le 20 septembre.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

approche les Moldaves qui composoient la division d'Abaza-Pacha, s'enfuirent ou passèrent à l'ennemi. Les troupes de renfort, envoyées au secours de la place, ne s'étoient point hâtées d'obéir aux ordres du visir; elles étoient restées sur les bords du Pruth, sous prétexte des rigueurs de la saison. Le général se trouva seul : forcé d'abandonner la ville, il prit aussi la fuite, emmena avec lui le prince de Moldavie, et se rendit à Toumar-Ova. Les Russes s'emparèrent ainsi de Yassy, sans coup férir (1). Dès que leurs soldats eurent occupé la ville, ils firent travailler les habitans à creuser des fossés et à construire des retranchemens : ensuite ils allèrent surprendre les barques qui étoient amarrées sur le Pruth, à peu de distance de Yassy, et qui étoient destinées à apporter

(1) Le général baron d'Elmt fut reçu dans Yassy le 26 septembre par les principaux de la ville avec des honneurs singuliers et toutes les démonstrations d'une joie sincère. Il se rendit à la cathédrale où l'évêque et le clergé l'attendoient aux portes; le peuple remplissoit l'église et chantoit des prières pour la prospérité des armes de l'Impératrice Catherine. (*Histoire de M. de Kéralio*, tom. I, pag. 190.)

des vivres. Ils s'en saisirent aisément, malgré la résistance des bateliers dont la plupart périt en se défendant. An de J.C. 1769. de l'hég. 1183.

Le grand-visir, afin d'arrêter les progrès alarmans des Russes qu'il craignoit de voir marcher incessamment sur Galatz et sur Ibraïl, nomma Demdar-Mohammed-Pacha sèraskèr de Moldavie, et lui enjoignit de partir aussitôt avec sa division pour aller couvrir les environs de Galatz. Il lui recommanda d'agir de concert avec le gouverneur d'Ibraïl, Abdi-Pacha, et il ordonna en outre à plusieurs généraux qui se trouvoient épars sur différens points de la Moldavie avec des corps de troupes, de venir se joindre au sèraskèr pour l'aider à repousser l'ennemi. Ces mesures lui parurent suffisantes, et il tourna ses soins d'un autre côté.

Jusqu'alors il avoit été d'usage en temps de guerre que les grands-visirs allassent passer l'hiver à Constantinople avec une partie de l'armée, et qu'ils revinssent au printemps suivant reprendre le cours des opérations militaires. Les généraux s'étoient flattés de l'espoir qu'il en seroit de même cette année;

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. mais les circonstances étoient si graves, l'ennemi maître d'une place forte réputée pour une des clefs de l'Empire ottoman et en possession de la plus grande partie de la Moldavie, montroit une attitude si menaçante, que le grand-visir jugea nécessaire de prendre les quartiers d'hiver dans quelque endroit de la rive droite du Danube, assez rapproché d'Ibraïl pour être à portée de secourir cette place, ainsi que Galatz, Matchin (1) et Silistri. Il écrivit à Constantinople pour exposer au Sultan ces considérations, et lui demander des ordres à ce sujet. La réponse fut que Sa Hautesse laissoit à la prudence du visir et du conseil le choix des quartiers d'hiver.

Les généraux furent donc assemblés: leurs avis se partagèrent; quelques uns vouloient retourner à Constantinople; d'autres vouloient aller à Silistri. Ceux qui étoient animés des meilleurs sentimens et du véritable

---

(1) Appelée Maczin sur la carte de d'Anville; place fortifiée, située sur la rive droite du Danube, presqu'en face d'Ibraïl.

amour du bien public, proposèrent Babadaghi. Ils firent voir tous les avantages de cette position qui seroit un point central, à proximité de toutes les places en danger. Néanmoins la majorité décida que les quartiers d'hiver seroient pris à Silistri, et le dixième jour de rèdjèb (1) fut fixé pour le départ.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

L'officier supérieur (2) chargé de préparer les logemens pour les généraux, et de désigner les campemens des troupes, se mit en route un jour auparavant, suivant l'usage ordinaire. Une grande partie des soldats le suivit. Le lendemain matin le reste de l'armée défila : déjà elle commençoit à s'éloigner d'Isaktchi, lorsqu'une canonnade terrible se fait tout à coup entendre sur la rive gauche du Danube. Le visir étonné fait suspendre la marche ; il envoie aux informations : c'étoient les Russes qui attaquoient Galatz ; Demdar-Mohammed-Pacha faisoit de vains efforts pour leur résister.

---

(1) 29 septembre.

(2) On nomme cet officier konakdji-pacha.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. De tous les généraux qui avoient reçu ordre de réunir leurs forces aux siennes, aucun n'avoit obéi, et le sèraskèr n'avoit pas avec lui six cents hommes. De traîtres Moldaves avoient donné avis de cette circonstance aux Russes qui s'étoient empressés d'en profiter, et étoient venus surprendre la ville. Demdar-Pacha sortit de Galatz avec sa petite troupe pour se mesurer avec l'ennemi dans la plaine. A peine le combat étoit engagé, que les rayas qui étoient dans la place, se soulevèrent en faveur des Russes, et massacrèrent le khaznédar (1) et d'autres officiers musulmans. Les soldatsdu sèraskèr avoient été forcés de céder au nombre et de fuir dans la campagne. Demdar-Pacha voulut se réfugier dans la ville : il trouva les habitans révoltés et armés, et se vit sur le point d'être fait prisonnier par eux. Il parvint néanmoins à leur échapper, gagna le Pruth, et se jeta dans une barque qui le conduisit à Isaktchi.

Tandis que les Russes prenoient Galatz,

---

(1) Trésorier.

le grand-visir envoyoit inutilement des ordonnances pour faire revenir les troupes qui étoient parties la veille. Elles étoient déjà près de Babadaghi, et refusèrent absolument de retourner sur leurs pas. Il n'étoit pas possible de faire sur-le-champ des levées d'hommes dans Isaktchi et les environs. Les soldats qui restoient auprès du visir étoient en trop petit nombre, et surtout avoient trop peu de bonne volonté pour repousser les Russes en cas d'attaque. On continua donc la marche, et le visir rejoignit à Babadaghi l'autre partie de son armée. Il fit en cet endroit une station de quelques jours qu'il employa à faire parvenir des secours d'hommes, d'argent et de munitions aux villes que l'ennemi menaçoit. Il songeoit ensuite à se rendre à Silistri où l'on devoit prendre les quartiers d'hiver; mais les officiers et les soldats que le froid et les mauvais temps avoient empêchés de camper dans la plaine et obligés de chercher un abri dans le village, s'y trouvoient déjà établis. Ils s'y étoient procuré toutes leurs commodités, et le repos qu'ils commençoient à y goûter leur fit pré-

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. férer ce séjour à tout autre. On renonça donc au projet d'aller à Silistri.

La prise de Galatz avoit ouvert aux Russes l'entrée de la Valachie : ils pénétrèrent dans cette province et s'avancèrent jusqu'à Bukarest (1) dont ils s'emparèrent. Ligor (2), hospodar de Valachie, devint leur prisonnier et bientôt leur zélé partisan.

La lâcheté d'un général musulman, nommé Féizallah-Pacha, qui avoit été à portée de secourir Galatz, et ne l'avoit point fait, malgré les injonctions formelles et réitérées

---

(1) Le prince Galitzin avoit envoyé dans la Valachie le lieutenant-colonel Karasine à la tête d'un gros de Cosaques. Cet officier, qui connoissoit parfaitement le pays, dirigea sa marche à travers les montagnes afin de la dérober aux Turcs. Le succès répondit à son espérance. Il surprit les troupes laissées à Bukarest, capitale de cette principauté, les chassa de la ville, fit prisonniers le hospodar, son frère, son fils, tous les officiers de sa cour, et les fit conduire à Yassy, d'où ils furent transférés à Saint-Pétersbourg. (*Histoire de M. de Kéralio*, tom. I, pag. 196.)

(2) M. de Kéralio appelle ce prince Grégoire Hiko. Le nom de Ligor ou mieux Ghlighor répond en effet à celui de Grégoire; mais son nom de famille étoit Ghika.

du grand-visir, avoit été la principale cause de la perte de cette ville, et de toutes les autres pertes qui en avoient été la suite. Il fut puni par la destitution et l'exil. An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

L'armée avoit laissé à Toumar - Ova quelques magasins fournis de munitions de guerre et de bouche. Les Russes, instruits que ces magasins avoient été abandonnés par les soldats auxquels la garde en étoit confiée, envoyèrent de Galatz un fort détachement pour en prendre possession, et transporter dans leur camp toutes les provisions qui y étoient en dépôt. Les intemperies de la saison pluvieuse avoient tellement glacé le courage des Musulmans, et tel étoit l'état d'abattement et de crainte où les avoit réduits la volonté céleste, que le grand-visir désespéra de trouver dans son armée quelques braves qui voulussent s'opposer au dessein des ennemis. Dans cette conjoncture critique, Ali-Agha, intendant des vivres à Isaktchi, parvint à force d'argent à rassembler une cinquantaine d'hommes intrépides comme lui. Il passe le Danube à leur tête, marche vers Toumar-Ova, rencontre le

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

détachement ennemi et l'attaque. Les Russes étonnés de l'audace d'une si foible troupe, croient qu'elle est l'avant-garde d'une forte division qui va bientôt fondre sur eux : ils ne songent qu'à sauver leur vie et prennent la fuite. Au moment où Ali-Agha vient de remporter cette victoire glorieuse, il est joint par un corps assez considérable commandé par Moustafa-Bey que le grand-visir avoit fait partir d'Ismaïl pour lui porter du secours. Ces deux chefs réunis se mettent à la poursuite des fuyards, et arrivent sur leurs traces jusqu'à Galatz. Il ne se trouvoit en cet instant dans la ville qu'un petit nombre de soldats russes ; le gros de leur armée étoit occupé à combattre, près d'un village voisin, des troupes musulmanes qui étoient venues les attaquer sous la conduite d'Abdi-Pacha, gouverneur d'Ibraïl. Ali-Agha et Moustafa-Bey, profitant de cette occasion, entrent dans Galatz le sabre à la main, chassent ou massacrent les Russes, et se rendent maîtres de la ville.

Le bruit de cet heureux coup de main parvenu bientôt aux oreilles des Musulmans qui

se battoient près du village, enflamma leur ardeur et porta l'effroi dans le cœur de leurs ennemis qui, après avoir laissé beaucoup de morts sur le champ de bataille, prirent enfin le parti de la retraite. Le village auprès duquel l'affaire avoit eu lieu, avoit été fortifié par les Russes, et les batteries qu'ils y avoient placées avoient fait beaucoup de mal aux troupes musulmanes. Afin d'empêcher qu'ils ne pussent se retrancher encore une fois dans cette position, s'ils reparoissoient aux environs de Galatz, on mit le feu au village, et on le rasa entièrement. Les Russes reculèrent jusqu'à Fokchan.

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183.

Depuis plus de quatre mois que Moldovandji-Ali-Pacha étoit grand-visir, c'étoit presque le seul succès qu'eussent obtenu les armes musulmanes. Khoutin, Yassy et la Moldavie entière tombées au pouvoir des ennemis ; Bukarest et une grande partie de la Valachie devenues leur conquête ; des villages pillés et détruits par eux jusque sur les bords du Danube, désastres dont l'unique cause étoit l'indiscipline des troupes et la désobéissance des officiers, avoient néan-

An de J. C. 1769. de l'hég. 1183. moins fait perdre au généralissime toute sa considération et son crédit. Le mépris que les chefs et les soldats faisoient de son autorité, annuloit l'effet des mesures qu'il auroit voulu prendre pour réparer tant de revers. Le Sultan reconnut la nécessité de lui donner un successeur; il le déposa donc et éleva à sa place Khalil-Pacha (1).

An de J. C. 1770. Cette nomination fut suivie de grands changemens dans les gouvernemens des provinces musulmanes d'Europe et d'Asie, et de nouveaux préparatifs de guerre. Les pachas de Trébizonde, d'Erzroum et de Kars furent chargés de faire marcher des hommes en Géorgie (2) et du côté de la Crimée où

---

(1) Sa déposition eut lieu le 13 de chaban (1er décembre 1769). En quittant le poste de grand-visir, il fut nommé gouverneur des Dardanelles. Vassif-Efendi fait l'éloge de sa bravoure, de sa libéralité et de son activité. Le baron de Tott eut occasion de le connoître aux Dardanelles, lorsqu'il y fut envoyé pour mettre les châteaux en état de défense. Il le dépeint comme un homme inepte et sans aucune espèce de moyens.

(2) Il est étonnant que Vassif-Efendi, dans le cours de son ouvrage, ne dise pas un mot des événemens de la guerre que les Turcs soutenoient contre les Russes entre la mer Caspienne et la mer Noire. La Russie

l'on envoya un sèraskèr. D'autres pachas d'Anatolie reçurent ordre d'amener au printemps des renforts au camp impérial. On songea aussi à mettre la Morée en état de défense; on fit faire aux forteresses de cette presqu'île les réparations nécessaires. L'on fit passer de l'argent à Mouhsin-Zadé-Mohammed-Pacha, autrefois grand-visir, alors gouverneur de Napoli de Romanie, et on lui enjoignit de faire des levées de troupes dans toutes les villes de son département.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183.

La plus importante de toutes les mutations qui furent faites parmi les gouverneurs et généraux musulmans, fut celle du khan

---

avoit fait marcher des corps de Cosaques et de Calmouks contre les peuples qui habitent depuis l'embouchure du Don et celle du Volga jusqu'au mont Caucase, et depuis les côtes orientales de la mer d'Azof jusqu'à la mer Noire. Les petits princes qui régnoient dans la Cartalinie, la Mingrélie, le Guriel et l'Imerette, réunis par les négociations de la Russie et animés par l'espoir du butin, prirent les armes contre les Ottomans. Ils pouvoient former une armée de 40,000 hommes. Le comte de Tatleben, à la tête d'un renfort de troupes régulières, alla de Pétersbourg à Tiflis pour diriger leurs opérations et pénétrer dans les provinces limitrophes de la Géorgie.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183.

de Crimée. Depuis que Devlet-Guéraï étoit en possession de cette éminente dignité, il avoit importuné la Porte par des demandes indiscrètes, dont aucune cependant ne lui avoit été refusée. Il avoit reçu en présent la valeur de six mille bourses (1), tant en argent comptant qu'en sabres et en pelisses d'honneur, en carquois et aigrettes enrichies de diamans. Malgré de si grandes récompenses, il n'avoit jamais rendu les services qu'on devoit attendre de lui. A l'époque où le pont du Dniester avoit été rompu par les eaux, il avoit regardé avec indifférence le trépas de plusieurs milliers de Musulmans qu'il auroit pu faire sauver par ses troupes. Lorsque le grand-visir avoit été obligé de décamper, on avoit fait sentir à Devlet-Guéraï qu'il devoit rester dans les environs de Khoutin, afin d'inquiéter les ennemis avec sa cavalerie, dans le cas où ils passeroient le fleuve. Loin d'écouter cet avis, il étoit parti sans nécessité pour

(1) La bourse est de 500 piastres; ainsi 6000 bourses font 3,000,000 de piastres, représentant une somme de 7,500,000 fr. de notre monnaie, en évaluant la piastre à 50 sous.

Khantépessy ; il avoit laissé des détachemens de Cosaques et de hussards piller et ravager la Moldavie et la Valachie, au lieu de les repousser et de les poursuivre avec ses Tartares. Le Sultan, informé de sa lâche conduite, l'exila à Chypre, et déféra le titre de khan de Crimée à Kaplan-Guéraï, fils de Sélim-Guéraï-Khan. Ce prince vint au camp de Babadaghi pour recevoir du grand-visir son investiture et les marques de distinction que Sa Hautesse lui envoyoit. Il se rendit ensuite au village de Kavouchan, où avoit résidé son prédécesseur (1).

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183.

Cependant les Russes avoient rassemblé des forces à Fokchan et à Bukarest. Leur dessein étoit facile à pénétrer; les gouverneurs d'Ismaïl, d'Ibraïl, de Yerkouki (2), de Koulé (3), forteresses situées sur le Danube, ne cessoient de demander des secours au

---

(1) Il quitta Babadaghi le 5 de zil-kâdé (8 février 1770.)

(2) Giurgevo, presqu'en face de Roustchouk.

(3) Cette place, marquée sur la carte de M. de l'Isle et désignée sous ce même nom, est située vis-à-vis Niképoli. Elle paroît être la même que Furnoul.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183. grand-visir, en lui montrant le péril dont ces places étoient menacées. Mais l'insubordination des troupes campées à Babadaghi éloignoit toute possibilité de les tirer de leurs quartiers d'hiver, pour les faire marcher à l'ennemi. Le visir fut forcé de faire lever des hommes dans les environs ; on les distribua sur différens points de la rive droite du Danube. Comme ces nouveaux soldats n'étoient retenus sous les drapeaux que par l'espoir du pillage, et qu'on prévoyoit qu'ils se débanderoient aussitôt qu'ils auroient fait quelque butin, on les empêchoit de traverser le fleuve, et l'on tâchoit de les faire rester à leur poste sur la défensive. Mais bientôt ils se plaignirent hautement de ce qu'on leur tenoit ainsi les mains liées. Ils firent même éclater des cris séditieux; et, pour prévenir une émeute, il fallut les employer à une expédition.

Abdi-Pacha qui avoit été promu au grade de sèraskèr de Moldavie, après la reprise de Galatz, partit d'Ibraïl et se dirigea sur Fokchan avec une partie de ces nouvelles levées, tandis que l'autre, sous la conduite de Suléiman-Agha, un des principaux offi-

viers de Roustchouk, se mit en marche vers Bukarest. An de J.C. 1770. de l'hég. 1183.

Parvenu à peu de distance de Fokchan, Abdi-Pacha harangua ses soldats : il leur recommanda de ne chercher à faire des prisonniers et à rapporter des têtes, que quand la déroute des ennemis seroit décidée ; de ne songer au butin qu'après avoir assuré la victoire. Il leur représenta la gloire et les mérites qu'ils acquerroient en combattant avec l'intention pure de servir la religion du prophète, et n'oublia aucun des motifs qui pouvoient enflammer leur courage. Ensuite il les mena au combat. Les Russes s'étoient rangés en bataille hors de la ville, et avoient placé des canons dans tous les endroits où le terrain le permettoit. Abdi-Pacha n'avoit point voulu s'embarrasser d'artillerie. Malgré ses exhortations, ses troupes se jetèrent dans la ville que les lignes ennemies ne pouvoient couvrir, et commencèrent à piller. Le petit de nombre de braves qui se présenta pour combattre, fut écrasé par le feu des batteries. Bientôt les Russes tombèrent sur les pillards et les obligèrent à prendre

An de J.C. 1770. de l'hég. 1183. la fuite. Ils se sauvèrent en désordre vers Ibraïl, entraînant avec eux leur général. Arrivés dans cette place, ils croyoient n'avoir rien à redouter, et se livroient à une sécurité profonde, lorsque tout à coup l'ennemi parut. Le sèraskèr Abdi-Pacha réunit cinq ou six mille hommes qu'il disposa devant les faubourgs ; mais, par un effet de la volonté céleste, la terreur s'empara des Musulmans à la première décharge de l'artillerie russe. Méconnoissant la voix de leurs chefs, ils lâchèrent pied et se dispersèrent. Les Russes alors s'avancèrent vers les faubourgs, y mirent le feu, et entreprirent de réduire la forteresse dont la garnison étoit aguerrie et déterminée à une résistance opiniâtre.

Le grand-visir ne tarda pas à être informé du danger que couroit Ibraïl. Tout ce qu'il put faire dans cette circonstance urgente, fut d'engager, par des présens de chevaux et d'argent, environ deux cents hommes à marcher au secours de cette importante place. Ces deux cents hommes ne purent traverser le Danube qui charrioit avec violence d'énormes glaçons. Obligés à rester sur la

rive droite, ils faisoient de loin des vœux impuissans pour les assiégés. Heureusement les canonniers de la forteresse dirigèrent le feu de leurs pièces avec tant d'habileté, qu'ils rasèrent tous les ouvrages que les assiégeans voulurent élever pour se mettre à l'abri, et les contraignirent enfin à se retirer.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183.

Après la levée du siége, une partie de la division russe retourna à Fokchan, l'autre gagna Bukarest. L'expédition que Suléiman, agha de Roustchouk, avoit faite contre cette ville, n'avoit pas été plus heureuse que celle d'Abdi-Pacha contre Fokchan. La même indiscipline des soldats, la même ardeur pour le pillage, avoient été cause d'une défaite semblable. Les Russes, animés par ces succès, se portèrent de Bukarest sur Yerkouki, dans l'espoir de s'en rendre maîtres aisément (1).

Sarem-Ibrahim-Pacha se trouvoit alors à

---

(1) La division qui marcha sur Guirgevo étoit conduite par le baron Stoffeln que le comte Romanzoff avoit détaché de la grande armée pour achever la conquête de la Valachie. Le prince Galitzin étoit retourné à Pétersbourg, et avoit remis en partant le commandement en chef à Romanzoff.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183. Roustchouk avec des forces. Il passa le Danube et campa devant Yerkouki pour en défendre les approches. Le 18 du mois de chewal (1), les détachemens russes arrivèrent successivement, et se formèrent en ligne de bataille. Il n'y eut ce jour-là que des engagemens de cavalerie dans lesquels l'avantage resta aux Musulmans. Mais le lendemain l'affaire devint générale. Les deux partis se disputoient la victoire avec un acharnement égal, lorsqu'un brouillard épais vint envelopper les combattans, et dérober à leurs yeux le ciel et la terre. Dans ces épouvantables ténèbres, la valeur des Musulmans demeura comme paralysée; l'ennemi, profitant de leur surprise, acheva de répandre le trouble dans leurs rangs par le feu terrible d'une batterie de

---

(1) Cette date répond au 22 janvier; elle ne coïncide pas avec celle qui est donnée par M. de Kéralio. Il place cette affaire au 1er février. Il est probable qu'il y a une faute dans le texte turc, et qu'il faudroit lire le 28 au lieu du 18 de chewal. Les dates sont écrites en toutes lettres dans l'ouvrage turc, mais il est facile de supposer une erreur de l'imprimeur qui auroit pris un 2 pour un 1 dans le manuscrit original de l'auteur.

vingt canons servis avec activité. Ibrahim-Pacha n'avoit amené avec lui que cinq pièces qui avoient été démontées ; le temps avoit manqué aux troupes musulmanes pour creuser des fossés devant les faubourgs. Vivement pressées et ne pouvant plus se maintenir dans leur poste, elles cherchèrent leur salut dans la fuite. Trois cents hommes seulement se jetèrent dans le château. Quoique les remparts ne fussent point en bon état, les Russes, n'ayant que de l'artillerie de campagne, ne purent y faire brèche. Après quelques jours de siége, ils sentirent qu'ils se consumoient en efforts inutiles ; ils incendièrent une partie des faubourgs, et reprirent la route de Bukarest (1).

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183.

Depuis que les Russes étoient devenus possesseurs des deux tiers de la Valachie, ils n'avoient rien épargné pour attirer dans leurs intérêts les rayas grecs de cette province. Ils avoient placé dans chaque ville ou village des ministres de leur religion qui

(1) Ils rentrèrent à Bukarest le 11 février. C'est ici que finit l'histoire de M. de Kéralio.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183.

travailloient activement à séduire les sujets de la Porte. Ceux-ci craignirent les mauvais traitemens qu'ils auroient éprouvés s'ils avoient refusé d'obéir, et se conformèrent à cette maxime : *C'est le vainqueur et non le vaincu qu'il faut reconnoître pour maître.* Ils fournissoient donc des vivres aux ennemis, et les secondoient de tout leur pouvoir. C'étoit ainsi que les habitans de Slatina, village situé sur la rivière Olt, étoient entrés dans la cause des Russes et la servoient avec zèle. Un corps assez nombreux avoit été placé dans ce village, et menaçoit Crajova. Cette ville avoit pour préfet (1) un Grec nommé Manolaki, auquel ce poste avoit été confié par le hospodar de Valachie, le prince Ligor, qui avoit trahi le Grand-Seigneur et embrassé le parti de la Russie. Manolaki, indigné de la perfidie de son chef, voulut donner une preuve éclatante de la fidélité et du dévouement qu'il se faisoit gloire de professer envers la sublime

(1) En turc *ban*, mot emprunté à la langue slave dans laquelle il signifie *chef*.

Porte. Il rassembla autour de lui les Albanais épars dans la Valachie; et, secouru par quelques troupes que lui envoya le pacha de Viddin, il attaqua et battit plusieurs détachemens ennemis qui rôdoient aux alentours de Crajova.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183.

La renommée porta le bruit de ses exploits au quartier-général de Babadaghi. Le grand-visir, persuadé que tout homme qui expose ses jours pour le service de l'Etat, mérite d'être récompensé, quelle que soit d'ailleurs sa religion, le fit venir auprès de lui, le revêtit d'une pelisse d'honneur, et l'engagea par de magnifiques promesses à continuer de défendre vaillamment Crajova. Manolaki, de retour dans cette ville, apprend qu'une division russe s'avance pour le surprendre; il en donne sur-le-champ avis au sèraskèr de Viddin. Celui-ci passe le Danube, et vient à marches forcées joindre ses troupes aux soldats albanais commandés par le préfet. Déjà les ennemis ravageoient les environs de Crajova. Les Musulmans fondent sur eux, les mettent en déroute, les poussent jusqu'à

An de J. C. 1770. de l'hég. 1183. la rivière Olt. Ils les contraignent à la repasser, et à regagner précipitamment Bukarest.

Ce fut la dernière affaire marquante de cette année. Du côté de Bender et d'Ouzi, les Russes avoient fait quelques tentatives qui n'avoient point eu de succès, et dont les détails, d'ailleurs peu intéressans, ont été omis pour ne point interrompre la suite des événemens plus importans, dont la Moldavie et la Valachie étoient le théâtre.

La belle saison commençoit. Pour tirer les soldats de leur langueur et leur annoncer l'ouverture d'une campagne nouvelle, le grand-visir fit sortir le tough qui avoit été renfermé pendant l'hiver. On le transporta dans la plaine, pour l'exposer à tous les yeux, et on le planta sur le côté oriental du canal de Babadaghi. La vue de ce signe de guerre réveilla le courage des Musulmans qui s'empressèrent de se rassembler à l'entour. Quelque temps après, le grand-visir lui-même, accompagné de tous les officiers et précédé de l'oriflamme sacrée, sortit en pompe du village, et campa sous la tente le

4 du mois de mouharrem (1) de l'année 1184.

Avant d'entrer dans le récit de cette seconde compagne, reportons un instant nos regards sur les plans du cabinet de Pétersbourg, et sur l'orage qui se formoit vers le Midi contre l'Empire ottoman.

Aux vues de commerce qui, depuis un assez grand nombre d'années (2), avoient engagé le gouvernement russe à faire construire des navires dans les ports de la mer Baltique et sur la Néva, s'étoit jointe une intention hostile contre la sublime Porte. Les Russes avoient pensé qu'en cas de guerre avec les Musulmans, ils pourroient, du fond du golfe de Finlande, faire partir des flottes qui traverseroient l'Océan, entreroient par le détroit de Gibraltar dans la Méditerranée, et viendroient conquérir ou ravager la Morée et les îles de l'Archipel. Ils avoient espéré que la conformité de religion leur feroit de nombreux partisans parmi les Grecs, et qu'avec le secours de

(1) Le 19 avril 1770.

(2) Depuis 1695, sous Pierre-le-Grand.

ces rayas révoltés, ils porteroient des coups mortels à la puissance ottomane (1).

A l'époque de la guerre dont nous traçons l'histoire, la Russie ne se trouvoit avoir dans ses ports que peu de vaisseaux, et manquoit surtout d'officiers de marine expérimentés. Elle acheta des navires aux Vénitiens et aux Anglais, et répandit de l'argent dans plusieurs cours de chrétienté pour obtenir qu'on lui envoyât des officiers. Ses demandes lui furent accordées, et elle eut ainsi à son service d'excellens marins et d'habiles capitaines (2). Quelques autres puis-

---

(1) La Russie, pour préparer en sa faveur une diversion puissante contre les Turcs, excita à la révolte, au commencement de 1768, les Monténégrins, peuple belliqueux et brigand, voisin de la Dalmatie, qui professe la religion grecque, et qui déjà avoit bravé plus d'une fois dans ses montagnes les armées du Grand-Seigneur. Elle leur fournit de l'argent, des munitions, de l'artillerie, leur envoya de bons officiers et les aida des conseils du prince Dolgorouki auquel elle donna ordre de se rendre chez eux. Malgré ces secours, l'insurrection des Monténégrins fut réprimée par les Turcs avant la fin de 1768.

(2) Ce fut l'Angleterre qui fournit en cette occasion des officiers à la Russie. Les plus distingués étoient le

sances chrétiennes instruisirent en secret la Porte de tous ces détails et des projets d'attaque des Russes contre la Morée. Mais le divan n'ajouta point foi à ces avis. La plupart des grands de l'Empire, persuadés qu'il étoit impossible qu'une escadre russe pût venir de Pétersbourg dans la Méditerranée, traitèrent cette idée de vision ridicule. (1)

Tout à coup on reçoit à Constantinople

---

contre-amiral Elphinston auquel fut donné le commandement d'une escadre de huit vaisseaux de ligne, et le commodore Greig.

(1) « A cette époque, aucun vaisseau russe n'avoit » encore paru à Constantinople, et les Turcs suppo- » soient, dit M. de Tott, que les Russes n'avoient » point de vaisseaux. Ils croyoient d'ailleurs qu'il » n'existoit point de communication entre la Baltique » et l'Archipel. Les navires danois et suédois, dont » ils voyoient souvent les pavillons, ne pouvoient les » tirer de cette erreur. » Cette ignorance et cet entêtement sont d'autant plus extraordinaires, que les Turcs avoient dès lors un ouvrage considérable de géographie, imprimé à Constantinople en 1732, avec des cartes qui, bien que grossières, devoient leur donner du moins des notions de notre hémisphère. Cet ouvrage, intitulé *Djihan Numa* (*l'Indicateur du Monde*), est rempli de détails curieux sur les contrées asiatiques. Il a pour auteur Kiatib-Tchelebi.

la nouvelle que des vaisseaux ennemis ont paru à l'entrée du golfe de Lépante ; de tous côtés arrivent des courriers de la part des commandans des places maritimes, pour demander des secours et des munitions.

Aussitôt des ordres sont expédiés à Rhodes, à Bar (1), à Olgoun (2), à Salonique pour enjoindre aux gouverneurs d'envoyer sur les côtes de Morée des vaisseaux et des soldats de débarquement, ou des renforts aux troupes du sèraskèr de Morée, Mouhsin-Zadé. En même temps le capitan-pacha Hessam-Eddin fait équiper à la hâte plus de vingt vaisseaux de guerre dans le port de Constantinople, et se prépare à aller chercher les ennemis dans la Méditerranée.

Cependant une division de dix vaisseaux russes s'étoit dirigée vers le cap Matapan. Battus par la tempête, deux de ces bâtimens avoient péri ; les autres avoient été dispersés par les vents. Ils étoient enfin parvenus à la côte de Mania (3). Les Russes avoient aisé-

(1) Antirari.

(2) Dulcigno.

(3) C'étoit le comte Alexis Orlof qui commandoit

ment réussi à faire déclarer en leur faveur les habitans de ce pays, peuple dont les sentimens sont aussi mobiles que la surface des mers. Ils avoient conclu un pacte avec eux; et, dans le dessein de faire révolter le reste des Grecs de la Morée et de se rendre maîtres de toute la péninsule, ils s'avancèrent vers Misistra (1), formant avec les Maniotes un corps de soixante mille hommes. De sept cents Musulmans environ qui se trouvoient dans cette ville, trois cents furent faits prisonniers, quatre cents furent tués en se défendant, et obtinrent la couronne du martyre. Le détail des atrocités qui furent commises dans Misistra par les Maniotes et les Russes feroit frémir d'horreur. Des enfans nouveau-nés furent précipités du haut des minarets (2). Mille autres barbaries de

---

cette division. Il arriva à Mania dans les derniers jours de février 1770. (*Histoire de Russie*, par Levesque.)

(1) Petite ville située près de l'emplacement de l'ancienne Sparte sur le Vasilipotamos (l'Eurotas).

(2) Tours des mosquées, du haut desquelles les crieurs annoncent aux Musulmans les heures de la prière.

C'est à tort que l'auteur rend ici les Russes complices

ce genre retracèrent le tableau de la férocité des peuples sauvages.

Les Grecs de Misistra, réunis aux Russes et aux Maniotes, se portèrent vers Tripolizza. A leur approche, le sèraskèr Mouhsin-Zadé rassembla à la hâte tous les corps de troupes qui étoient dans les environs, et vint à leur rencontre. L'affaire s'engagea le 13 de zil-hidjè (an de l'hégire 1183) (1), à peu de distance de Tripolizza. Les ennemis ne purent soutenir le choc de la valeur musulmane ; après une demi-heure de combat, ils furent mis en déroute, et laissèrent deux mille morts sur le champ de bataille. Leur artillerie et leurs munitions, tombées au pouvoir des Musulmans, furent le prix de la victoire.

Dans une autre partie de la Morée, de semblables troubles avoient éclaté. A Gastouni les rayas avoient secoué le joug de

---

des barbaries des Maniotes. On sait avec quelle sévérité les généraux russes ont contenu leurs soldats dans tout le cours de cette guerre, mais ils ne pouvoient empêcher un peuple qui brisoit ses fers d'exercer des vengeances atroces.

(1) 31 mars 1770.

l'obéissance et pillé les maisons turques. Bientôt les Grecs de Patras les imitèrent : ceux de Gastouni vinrent se joindre à eux ; ils ravagèrent ensemble le pays, dépouillèrent et massacrèrent tous les Musulmans qu'ils purent saisir. Ceux qui parvinrent à leur échapper se réfugièrent dans la forteresse de Patras. Ils y furent assiégés pendant vingt jours ; et enfin, ne recevant pas de secours, souffrant cruellement du manque d'eau, ils alloient se rendre à discrétion, lorsque Moustafa-Agha, commandant des châteaux qui défendent l'entrée du golfe de Lépante, informé de l'extrémité où ils étoient réduits, se présenta devant la place avec un corps d'Albanais. Dès la première charge, il mit les Grecs en fuite, leur prit leur canon, leur poudre, et leur fit un grand nombre de prisonniers.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Ces deux actions décisives éteignirent le feu de la révolte. L'ordre rétabli dans la Morée et les rayas désormais retenus dans les bornes du devoir, furent des titres qui méritèrent au sèraskèr Mouhsin-Zadé le nom glorieux de dompteur des Moraïtes.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. Cependant le capitan-pacha Hessam-Eddin étoit sorti de Constantinople avec la flotte musulmane. L'instant de son départ avoit été marqué par des pronostics de malheur (1). Après s'être arrêté quelque temps à Galtipoli pour compléter l'armement de ses vaisseaux, il avoit fait voile pour la Morée, laissant derrière lui quelques bâtimens en croisière. Des vents contraires retardèrent sa marche ; enfin il arriva dans les eaux de la Morée. Il rencontra la flotte russe, et l'atta-

---

(1) Les Turcs sont assez généralement superstitieux et croient aux augures, aux prédictions, à l'astrologie judiciaire. Ils ont des almanachs dans lesquels sont indiqués les jours heureux et malheureux. « Il est » d'usage, dit M. d'Ohson, de ne déférer les premières » dignités de l'Etat, surtout celle de grand-visir, de » ne lancer à la mer aucun vaisseau de guerre, de ne » laisser sortir de Constantinople les escadres destinées » à croiser dans l'Archipel, de ne jeter les fondemens » d'aucun édifice public, etc. etc., qu'aux jours et dans » les momens prescrits par les astrologues. » Les seigneurs turcs entretiennent souvent dans leurs maisons de prétendus savans dans l'art de l'astrologie et de la divination. Le Sultan en a plusieurs à sa cour sous le nom de *munedjims* ; leur chef, le *munedjim bachi*, est un des principaux officiers du sérail. Les sciences occultes sont néanmoins formellement proscrites par le Coran.

qua aussitôt. Se trouvant inférieur en forces, il fut obligé de se retirer dans le golfe de Napoli et d'entrer dans la rade de cette ville. Les Russes l'y suivirent; mais un de leurs vaisseaux à trois ponts fut criblé de boulets et coulé bas. Cette perte les détermina à s'éloigner. Ils disparurent, et l'escadre musulmane, quittant la rade de Napoli, cingla vers le cap Malio. Elle y combattit encore la flotte russe avec désavantage, et fut forcée de gagner le port de Chio, où elle fut rejointe par les bâtimens qui étoient restés à croiser dans différens parages. Fort de ces secours, et instruit que les ennemis s'étoient montrés vers la partie occidentale de l'île, le capitan-pacha sortit du port de Chio avec toute sa flotte pour chercher les Russes. Il les trouva dans le canal même qui sépare l'île du continent. Un feu terrible commença des deux côtés. Au plus fort de l'action, le brave Hassan-Bey (1), qui montoit le vaisseau amiral

An de J. C. 1770.
de l'hég. 1184.

(1) L'auteur lui donne le surnom de *Djézaïrli*, c'est-à-dire l'Algérien. On sait néanmoins qu'il ignoroit lui-même le lieu de sa naissance ; mais il avoit servi d'abord le Dey d'Alger, à la cour duquel il s'étoit distingué

An de J.C. 1770. de l'hég. 1184. musulman, aborde le vaisseau amiral russe. Un combat opiniâtre s'engage bientôt. Les ennemis sentent que la résistance est inutile, et que leur bâtiment va être pris; dans leur désespoir ils y mettent le feu (1). Les navires étoient accrochés l'un à l'autre. Les Musulmans ne peuvent parvenir à se détacher des Russes et à se garantir de l'incendie. Les deux vaisseaux s'embrasent et sautent à la fois avec un épouvantable fracas. Le commandant Hassan-Bey eut le bonheur de se sauver.

---

par sa bravoure. Le Dey lui confia le commandement d'une de ses forteresses où il fut fait prisonnier par les Espagnols. Il passa six ans à Madrid, fut envoyé à Naples et échangé dans cette ville. De retour à Constantinople, sa réputation de courage lui procura le commandement d'une galère, ensuite d'une frégate et enfin d'un vaisseau de ligne.

(1) Ce fait, qui arriva le 5 juillet 1770, est raconté d'une manière un peu différente par M. Levesque dans son *Histoire de Russie :* « Les Russes, dit-il, » couvrent de grenades le bâtiment turc et y mettent le » feu; mais, atteints eux-mêmes par l'incendie qu'ils » ont allumé et enveloppés dans le désastre de l'en- » nemi, ils ne peuvent se détacher, et les deux bâti- » mens sautent à la fois. » (*Histoire de Russie*, tom. V, pag. 128.)

Les Musulmans se retirèrent ensuite dans la petite baie de Tchechmé (1). Les Russes y entrèrent après eux, et le combat reprit avec une nouvelle fureur. Le capitan-pacha, en renfermant ainsi ses vaisseaux dans une anse étroite, et les privant de la liberté d'agir, sembloit appeler un malheur sur la flotte. En effet, dans la nuit du 14 (2) de rèbiê-el-evvel, tandis qu'il étoit occupé à repousser l'attaque de quelques vaisseaux ennemis, des barques remplies de bitume et d'autres combustibles sont poussées par les Russes vers les navires musulmans. Bientôt le feu s'allume ; les flammes se communiquent rapidement à ces bâtimens qui se heurtent, se pressent les uns contre les autres, et en

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

---

(1) L'ancienne Cyssus.

(2) Il y a encore ici une faute dans le texte. Il faudroit lire 24 au lieu de 14, et, avec cette correction, cette date répondra parfaitement à celle que tous les historiens s'accordent à fixer pour l'incendie de la flotte musulmane. Cet événement eut lieu la nuit du 6 au 7 juillet qui correspond à la nuit du 24 de rèbiê-el-evvel (c'est-à-dire à la nuit du 23 au 24 ; car on sait que les Turcs comptent les heures d'une journée depuis un coucher du soleil jusqu'à un autre.)

An de J.C. 1770. de l'hég. 1184. quelques heures la flotte entière est consumée (1).

Le capitan-pacha et Hassan-Bey furent blessés ; le Patrouna-Bey (2) et un autre officier supérieur périrent dans les flots. Les matelots et soldats qui échappèrent, se dispersèrent sur les côtes d'Anatolie, et

---

(1) Les officiers anglais eurent presque tout l'honneur de cette affaire. Ce fut le commodore Greig qui engagea le combat avec les vaisseaux turcs, et le lieutenant anglais Dugdale qui conduisit les brûlots. Après l'incendie de la flotte musulmane, l'Angleterre qui ne vouloit point la ruine de l'Empire ottoman, rappela ses officiers.

(2) Commandant du vaisseau appelé *Patrouna*. Cet officier occupe le troisième rang parmi les officiers supérieurs de la marine musulmane. Le capitan-pacha ou grand-amiral est le premier de tous. Après lui vient le capoudana (amiral), le patrouna (vice-amiral) et le réala (contre-amiral). Depuis Mahomet II, trois des plus gros vaisseaux de la flotte ont porté ces mêmes noms qui sont devenus les titres de ceux qui les commandent. Le vaisseau du grand-amiral, que l'on appelle *vaisseau du pacha*, porte trois fanaux à la poupe, un fanal au grand mât et une longue flamme au-dessus du pavillon sur le même mât. Le capoudana arbore la flamme au-dessous du pavillon ; le patrouna la met au mât de misaine, et le réala au mât d'artimon. (D'Ohson ; *Tableau de l'Empire ottoman*, deuxième partie.)

portèrent partout la nouvelle de ce désastre. An de J. C. 1770.
Elle répandit l'alarme à Smyrne. L'on y de l'hég. 1184.
craignit de voir dans peu de temps les ennemis se présenter dans le golfe. Pour leur fermer du moins l'entrée de la rade, le gouverneur acheta cinq gros vaisseaux marchands qu'il fit couler bas devant le château situé à douze milles de la ville, sur le cap nommé Sandjak-Bournou. Ce château fut réparé et fortifié autant qu'il étoit possible. En même temps on écrivit à tous les gouverneurs des places maritimes, et particulièrement au serdar (1) des Dardanelles, pour lui recommander de se tenir sur ses gardes, et de ne laisser sortir du canal aucun bâtiment de guerre, de peur qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. On défendit enfin à tous les navires de commerce de quitter les ports. Ces précautions eurent un effet salutaire. Les Russes furent quelque temps sans tenter aucune attaque, et restèrent en croisière près des îles Spalmadores (2).

(1) Commandant des janissaires d'un district.
(2) Entre l'île de Chio et le continent.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

L'incendie et la destruction de la flotte avoient jeté tous les Musulmans dans une tristesse profonde ; des prières publiques furent faites à Constantinople pour appeler la protection céleste sur la nation mahométane. Le Grand-Seigneur surtout fut vivement affligé de ce terrible échec que l'on imputa généralement à l'imprévoyance du capitan-pacha Hessam-Eddin. Il fut incontinent destitué, et bientôt après il mourut de chagrin dans la ville de Gallipoli, où il avoit reçu ordre de se retirer.

La charge de grand-amiral fut donnée à Djafar-Bey, et celle de capoudana (1), à Djezaïrli-Hassan-Bey. Tous deux s'étoient réfugiés à Smyrne. Ils furent mandés aux Dardanelles, où on leur envoya six vaisseaux qui étoient encore dans le port de Constantinople. Peu de temps après, trente bâtimens furent expédiés de Bar et d'Olgoun pour aller garder les côtes de la Morée.

Les Russes méditoient la conquête de Lemnos. Ils firent une descente dans l'île,

(1) Voyez la note 2 de la page 96.

s'emparèrent de tous les points principaux, pillèrent et ravagèrent les habitations, et entreprirent d'emporter d'assaut la forteresse. La garnison, après avoir soutenu un siége de soixante jours, se vit contrainte de capituler. On entra en pourparler. Déjà les Musulmans s'étoient engagés à remettre la place entre les mains des Russes, et leur avoient même livré des otages, lorsqu'un secours inespéré vint les tirer de cette position critique. Le *crocodile de la mer des batailles*, le brave Hassan - Bey, parti depuis peu des Dardanelles, débarque dans l'île avec de nombreuses troupes. Il marche vers la forteresse, bat les corps ennemis qu'il trouve sur son passage, arrive devant la place, la nuit même qui précédoit le jour où elle devoit être rendue. Au lever de l'aurore, il envoie aux assiégeans un parlementaire pour leur redemander les otages et les défier au combat. Le commandant russe craignit de se faire du tort dans l'esprit des rayas dont il vouloit se ménager l'estime, s'il persistoit à retenir les otages. Ils les renvoya donc, et, ne se trouvant pas assez fort pour se mesu-

An de J. C. 1770. de l hég. 1184.

An de J.C. 1770. de l'hég. 1184.

rer avec les Musulmans, il fit rembarquer ses troupes, après avoir fait dire à Hassan-Bey qu'il effectueroit une seconde descente dans un endroit de l'île nommé Mondroz : il désigna même le jour qu'il choisiroit pour cette tentative.

En effet, au jour indiqué, les Russes abordèrent à Mondroz, et mirent à terre des troupes et de l'artillerie. Hassan-Bey vint aussitôt les attaquer. La victoire ne tarda pas à se décider en faveur des Musulmans. La déroute des ennemis fut si complète, que huit d'entre eux seulement échappèrent au glaive des vainqueurs et parvinrent à regagner leurs vaisseaux. Hassan-Bey demeura maître de toutes les munitions de guerre et de bouche qu'ils avoient débarquées sur le rivage, avec l'idée de s'établir dans l'île et d'y passer la saison prochaine de l'hiver. Ils ne furent point découragés par ce mauvais succès, et bientôt ils reparurent dans une autre partie de l'île. Mais le capoudana les battit encore, et les obligea de renoncer à l'espoir de prendre la forteresse. Ils quittèrent les paràges de

Lemnos, et firent voile vers Paros (1) et Naxie (2). An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Ces actions brillantes méritèrent à Hassan-Bey la dignité de capitan-pacha (3). Tandis

---

(1) Cette île devint l'entrepôt des forces navales de la Russie. Elle offre de tous côtés des abris sûrs aux bâtimens. On mouille sur toute la côte, et plusieurs ports sont susceptibles de recevoir les escadres les plus nombreuses. Les Russes construisirent des casernes dans le village de Naussa. Ils ne pouvoient résister aux chaleurs d'un climat si différent du leur, et mouroient en foule, malgré les soins de leurs chefs pour arrêter une épidémie qui les privoit de leurs meilleurs soldats. Ils avoient avec eux quinze mille Grecs et Albanais. (Choiseul, *Voyage pittoresque.*)

(2) Le voisinage de Paros fut funeste à cette île. Les Russes y firent passer une partie de leurs auxiliaires grecs qui y commirent beaucoup de désordres.

(3) Il est mort, agé de soixante-dix ans, à l'armée des Turcs, dans la guerre suivante contre les Russes. On a soupçonné qu'il avoit été empoisonné par quelque ministre jaloux de la faveur dont il jouissoit. Son intrépidité étoit si connue et ses succès si fréquens, qu'il avoit reçu le surnom de *Ghazi*, c'est-à-dire victorieux. Le sultan Abdulhamid prit en lui tant de confiance, qu'il ne se croyoit plus en sûreté dans sa capitale lorsque ce vieux guerrier en étoit absent. Il institua en 1773 une école de mathématiques à Constantinople. (*Constantinople ancienne et moderne*, tom. I, pag. 78.)

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

qu'on récompensoit ainsi sa bravoure, on prenoit les mesures les plus actives pour garder le détroit des Dardanelles (1); on y envoyoit des hommes et des bâtimens : l'on s'occupoit aussi de réparer la perte de la flotte, et l'on faisoit construire des vaisseaux à Constantinople, à Sinope, à Mételin et à Rhodes.

L'Archipel et la Morée ne présentèrent presque plus d'événemens remarquables jusqu'à la fin de la guerre. Les efforts de la Russie se portoient principalement sur les bords du Danube.

L'armée musulmane, après avoir quitté ses quartiers d'hiver de Babadaghi, alla camper aux environs d'Isaktchi, dans les premiers jours de mouharrem (2). Elle étoit plus forte encore que l'année précédente, et se flattoit de tirer vengeance des revers que la puissance ottomane avoit éprouvés jusqu'alors. En effet, la fortune favorisa les Musulmans dans le commencement de cette

---

(1) Le baron de Tott avoit été chargé d'établir de nouvelles batteries sur le détroit.

(2) Derniers jours d'avril.

campagne. Un corps ennemi qui avoit attaqué le village de Palovandja, près de Crajova en Valachie, fut complètement défait. Peu de temps après, instruits qu'Abaza-Pacha avoit rassemblé à Roustchouk des troupes qu'il devoit conduire sur Bukarest, les Russes n'osèrent attendre l'arrivée de ce général. Ils sortirent de Bukarest, évacuèrent la Valachie, et se dirigèrent vers Yassy pour y rejoindre le gros de leur armée. Mais, au moment où ils traversoient le fleuve Siret qui coule au milieu de la ville de Fokchan (1), le sèraskèr de Moldavie, Abdi-Pacha, qui les attendoit au passage, tomba sur eux, et en fit un grand carnage. An de J.C. 1770. de l'hég. 1184.

La Valachie fut ainsi délivrée. Manolaki, ce préfet grec de Crajova, qui avoit donné à la sublime Porte des marques signalées de son attachement, fut nommé hospodar de cette province. Il établit sa résidence à Bukarest où il étoit entré aussitôt que l'ennemi s'en étoit éloigné.

---

(1) D'après la carte de d'Anville, ce n'est pas le Siret qui passe à Fokchan, mais la petite rivière nommée Putna qui se jette dans le Siret.

An de J.C. 1770. de l'hég. 1184.

De grands préparatifs avoient été faits pour reconquérir la Moldavie, et le khan de Crimée, Kaplan-Guéraï, étoit chargé de l'expédition. Les Tartares, étrangers à l'usage des fusils et de l'artillerie, n'auroient pu former seuls une armée redoutable. Un puissant renfort de soldats turcs avoit été réuni à eux, et le khan à leur tête étoit parti de Kichnow, et s'étoit mis en marche vers Yassy. Arrivé aux bords du Pruth, il en trouva les approches si bien gardées par les Russes, qu'il n'osa en tenter le passage qu'après avoir reçu de nouveaux secours d'infanterie. Le visir lui en fit parvenir de si nombreux que la plaine, couverte de soldats ottomans et tartares, ressembloit à *une mer agitée* (1). Kaplan-Guéraï s'avança alors vers le fleuve, et voulut entreprendre d'y jeter un pont. Les Russes avoient prévu à quel endroit se présenteroit l'armée musulmane, et ils avoient garni d'artillerie la rive droite du Pruth. Ils firent un feu terrible, et, parvenus

---

(1) L'auteur se trouvoit dans cette armée, et fut témoin oculaire de tous les événemens subséquens.

pendant la nuit à franchir le fleuve à gué, ils surprirent le camp des Tartares. Ceux-ci prirent aussitôt la fuite. Leur exemple entraîna le reste des troupes musulmanes qui se retirèrent en désordre jusqu'à Faldji. Là elles se retranchèrent et fortifièrent leur camp. Kaplan-Guéraï se tint en cet endroit sur la défensive pendant un mois. Il écrivoit au grand-visir les lettres les plus pressantes pour lui représenter l'embarras de sa position, et l'engager à venir en personne avec une forte division se joindre à lui pour repousser l'ennemi.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Le grand-visir, obligé de céder à ses instances, se préparoit à passer le Danube avec des troupes légères, lorsque l'agha des janissaires, Mohammed-Pacha, fier de quelques avantages qu'il avoit remportés précédemment sur l'ennemi du côté de Crajova, et se flattant d'en obtenir facilement de nouveaux, pria le visir de ne point quitter le camp d'Isaktchi, d'où il pouvoit, comme d'un point central, diriger les opérations de la guerre, et de le charger lui-même avec le corps qu'il commandoit, du soin de com-

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. battre et de vaincre. Cette proposition fut acceptée avec empressement. Dans les premiers jours de rèbiê-el-evvel (1), Mohammed-Pacha et ses janissaires allèrent camper à Kartal.

Quelque temps auparavant, le sèraskèr de Moldavie, Abdi-Pacha, avec toutes ses troupes, s'étoit dirigé contre Yassy, pour attaquer les Russes sur la droite du Pruth, tandis que le khan des Tartares les occupoit sur la gauche. Le maréchal Romanzoff, commandant en chef de l'armée russe, et qui avoit son quartier-général à Yassy, avoit été obligé de partager ses forces, et il étoit resté en-deçà du Pruth avec la moitié de ses troupes, pour s'opposer à Abdi-Pacha. Mais bientôt le grand-visir, sur les demandes réitérées de Kaplan-Guéraï, envoya au sèraskèr l'ordre positif de traverser le Pruth et d'aller se réunir au khan sur la rive gauche. Abdi-Pacha obéit. Alors le maréchal Romanzoff, délivré de l'inquiétude que lui avoit causée cette diversion, et ne craignant plus d'être

(1) Derniers jours de juin.

pris par derrière, fit construire un pont sur le Pruth, passa ce fleuve, et rejoignit la division de son armée qui tenoit tête au khan des Tartares et aux autres généraux musulmans. An de J.C. 1770. de l'hég. 1184.

Pendant plusieurs jours il n'y eut entre les deux armées que de légères escarmouches. Mais enfin le maréchal Romanzoff, informé que les compagnies des janissaires étoient parties d'Isaktchi et marchoient vers Faldji, voulut, par une entreprise décisive, empêcher la jonction de ce corps avec ceux du khan de Crimée et d'Abdi-Pacha. Dans la nuit du 25 de rèbiê-el-evvel (1), quelques heures avant l'aurore, les Russes s'approchèrent en silence du camp de Kaplan-Guéraï; sans être aperçus des sentinelles avancées qui étoient plongées dans un profond sommeil, ils parvinrent jusqu'aux retranchemens. Eveillés par les décharges de l'artillerie, troublés, épouvantés, les Musulmans ne songent pas même à se défendre. Ils abandonnent leurs tentes, leurs bagages, leurs canons, leurs munitions. En même temps

(1) Le 8 juillet.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

une autre division russe attaquoit Abdi-Pacha, dont les troupes eurent pendant quelque temps un avantage marqué. Ensuite, accablées par le reste de l'armée ennemie, elles cèdent au nombre et lâchent pied. Ottomans et Tartares, tous fuient précipitamment vers le Danube. A une journée du champ de bataille, dans l'endroit nommé Gueul-Bachi (1), ils rencontrent Mohammed-Pacha qui venoit à leur secours. Ils portent dans son camp la terreur qu'ils éprouvent; bientôt les janissaires les suivent, et prennent avec eux la route de Kartal.

La cause de cette déroute aussi étonnante que honteuse fut, selon quelques personnes, la négligence des chefs et la lâcheté des soldats. Ceux qui ne s'attachent qu'aux considérations physiques, ont dit que la discipline des Russes, l'ordre qui régnoit dans leur armée tout entière composée d'hommes aguerris, le soin qu'ils prenoient de ne jamais laisser de vide dans leurs rangs, l'activité et

(1) La tête du lac.

l'habileté avec laquelle leur artillerie étoit servie, décidèrent la victoire en leur faveur. Mais il est bien certain aussi que le peu de zèle des soldats musulmans à mériter les récompenses promises aux guerriers qui combattent pour la foi, les brigandages qu'ils avoient exercés partout, et les excès de tout genre dont ils s'étoient rendus coupables, avoient attiré sur eux le courroux de l'Etre-Suprême qui voulut faire éclater contre eux sa vengeance, et choisit les Infidèles pour en être les instrumens.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

C'est au moins une assertion imprudente que d'accuser les généraux d'une semblable défaite. Le grand-visir ne l'attribua qu'aux décrets de la fatalité. Il écrivit au khan des Tartares, à Abdi-Pacha et aux autres officiers supérieurs qui étoient campés à Kartal, pour les consoler du malheur qui leur étoit arrivé. Il s'empressa même de les dédommager des pertes qu'ils avoient faites, et leur envoya de nouvelles tentes, des provisions et tous les objets nécessaires à leur commodité.

Les eaux du Danube étoient plus hautes

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

cette année qu'elles ne le sont ordinairement, et la rapidité du courant rendoit impossible la construction d'un pont. Cette circonstance faisoit entrevoir au grand-visir de graves inconvéniens à se transporter sur la rive gauche, à cause de la difficulté de faire revenir les troupes à Isaktchi, en cas d'événement fâcheux. Malgré ces réflexions, il se détermina, d'après l'avis de son conseil, à passer à Kartal, afin de ranimer par sa présence le courage des troupes. Il emmena avec lui trente mille hommes qui traversèrent le fleuve sur des barques et des radeaux, le 3 du mois de rèbiê-el-akher (1).

Les Russes vainqueurs avoient continué leur route vers le Danube, et n'étoient plus éloignés que de cinq lieues. Le grand-visir craignit de montrer de la foiblesse s'il les laissoit s'approcher davantage. Il assembla les principaux officiers de l'armée, et leur expliqua le dessein qu'il avoit formé d'aller à la rencontre de l'ennemi. Tous y applaudirent avec transport, et promirent avec

(1) Le 16 juillet.

serment de ne point reculer. Les Tartares qui étoient campés à quelque distance en avant de Kartal, avoient déjà eu plusieurs engagemens avec les hussards et les cavaliers cosaques. Ils avoient fait quelques prisonniers Le khan, en les envoyant au grand-visir, lui écrivit « que les Russes manquoient » de provisions, qu'ils étoient dans une » situation critique ; que l'occasion étoit » favorable pour les attaquer; qu'en perdant du temps on laisseroit échapper » une victoire assurée; qu'enfin il s'engageoit à tourner l'armée ennemie, et à » pénétrer dans son camp, aussitôt qu'elle » seroit aux prises avec les troupes ottomanes. »

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Cette lettre et les aveux que les prisonniers firent dans le même sens, excitèrent l'ardeur des soldats, et confirmèrent le grand-visir dans sa résolution. Il fit d'avance toutes les dispositions nécessaires pour le combat, et indiqua à chacun son poste. Il mit Abaza-Pacha, gouverneur d'Ismaïl, à l'aile droite, Hassan-Pacha à l'aile gauche, et Abdi-Pacha à l'avant-garde. Il donna à chacun de ces

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

généraux dix pièces de canon de gros calibre, et les revêtit de pelisses d'honneur pour enflammer leur zèle. Il se réserva pour lui-même le commandement du centre.

L'armée se mit en marche et s'arrêta vers le soir au-dessus de Gueul-Bachi, dans un endroit élevé d'où elle apercevoit les mouvemens de l'ennemi. Pendant toute la nuit les soldats furent occupés à retrancher leur camp, à l'entourer de palissades et de fossés. Des sentinelles furent placées en avant de distance en distance. De son côté Kaplan-Guéraï s'étoit étendu sur les derrières de l'armée russe; il avoit arrêté un convoi de vivres, et épioit le moment de fondre avec sa cavalerie sur le camp ennemi.

Le maréchal Romanzoff avoit observé combien les troupes musulmanes étoient plus nombreuses que les siennes : il se voyoit menacé de deux côtés à la fois; dans ce péril imminent il tint conseil avec ses officiers, et leur proposa de surprendre cette nuit même le camp musulman, en leur montrant la nécessité où ils étoient de vaincre ou de mourir. Ils se décidèrent à tenter l'entre-

prise. Vers le milieu de la nuit ils s'avancèrent vers les retranchemens. Les sentinelles qui les aperçurent donnèrent aussitôt l'alarme en tirant leurs pistolets et leurs fusils. Les Russes se voyant découverts, et entendant le bruit confus que faisoient les travailleurs dans le camp, jugèrent que les Musulmans étoient préparés à la défense, et se retirèrent. An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Le lendemain à la pointe du jour ils se rangèrent en bataille. Le grand-visir forma aussi ses lignes, et le combat s'engagea. La victoire commençoit à pencher en faveur des Musulmans au centre et à l'aile gauche de leur armée ; mais leur aile droite contre laquelle l'ennemi avoit dirigé presque toute son artillerie, fut ébranlée. Les soldats, malgré les efforts de leurs chefs pour les retenir à leur poste, se débandèrent et mirent le désordre à l'aile gauche et au centre. En même temps les ennemis pénétrèrent dans les retranchemens, et parvinrent à en chasser ceux qui les gardoient. La déroute alors devint générale : en vain le grand-visir tira son sabre et frappa plusieurs de ceux qui

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. commençoient à fuir ; en vain Moustafa-Pacha l'Albanais, qui commandoit l'arrière-garde, coupa les oreilles et le nez à quelques soldats : il fut impossible d'arrêter le torrent.

Ce jour-là même un corps de troupes d'Asie étoit parti le matin de Kartal pour aller rejoindre l'armée. Ce corps étoit composé de gens du diarbèkr, la plupart Curdes, qui faisoient dans leur pays le métier de voleurs. Ils rencontrèrent à deux lieues de distance du champ de bataille les premières bandes des vaincus. Profitant du trouble et de l'effroi où ils voyoient ces fuyards, ils tombèrent sur eux et les dépouillèrent.

Le butin que firent les Russes après leur victoire fut immense. Outre l'artillerie et les munitions de guerre et de bouche dont ils restèrent maîtres, une grande quantité d'or, d'argent et de choses précieuses tomba entre leurs mains. Le visir, en partant d'Isaktchi, avoit fortement recommandé à tous les officiers de l'armée de ne point emporter avec eux de bagage qui pût embarrasser leur marche ; mais ceux-ci, regardant la défaite de l'ennemi comme presque certaine,

avoient pensé qu'ils seroient dans le cas de le poursuivre jusqu'à Khoutin, et que par conséquent leur expédition seroit longue: d'après ce calcul ils avoient cru devoir prendre avec eux un attirail considérable. Ils avoient chargé des chameaux et des mulets d'une infinité d'objets de luxe, de vaisselle, de vases d'or et d'argent, et d'autres effets de prix. Toutes ces riches superfluités devinrent la conquête des vainqueurs.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Dans l'armée russe les officiers n'étaloient point ainsi un faste inutile. Ils portoient sur eux la valeur de tout ce qu'ils avoient, en lettres de change ou billets payables sur leur caisse d'administration. Lorsqu'ils avoient besoin de fonds, ils changeoient un de ces billets contre du numéraire; et si, dans une déroute, ou par quelque événement que ce fût, ces papiers leur étoient enlevés par les Musulmans, ceux-ci n'en pouvoient faire aucun usage. Quant aux simples soldats russes, ils ne connoissoient pas même *la couleur* de l'argent et de l'or. On leur donnoit par jour sept ou huit morceaux de cuivre timbré dont chacun valoit environ la cin-

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. quième ou sixième partie d'un para (1), et que leur passion pour les boissons enivrantes leur faisoit dépenser aussitôt dans les cabarets ambulans qui suivoient leur armée. De cette manière ils ne possédoient jamais rien, et telle étoit l'intention des chefs. Ils vouloient animer le soldat par l'appât du butin, et se faire ainsi de sa pauvreté un gage de victoire (2).

---

(1) Le para est la quarantième partie de la piastre turque.

(2) L'auteur cite à ce sujet le trait suivant :

« Le Sultan Sélim I[er], qui depuis se rendit si fameux par la conquête de l'Egypte, alloit donner bataille à Kansouh-Elghevri (*a*), souverain de ce pays. La veille de l'action, il monta sur un tertre élevé, et, jetant les yeux sur l'armée des tcherkès (*b*), il vit le luxe qui régnoit parmi eux. La plupart avoient des poignards et des sabres enrichis de pierreries, des casques dorés ; leurs chevaux étoient magnifiquement harnachés, et leurs tentes étoient couvertes de riches ornemens. Ce spectacle, bien différent de celui que présentoient ses

(*a*) C'est le même que Mélik-el-Achraf-Abounnasr-Seïfeddin, que nos historiens appellent ordinairement Campson-Gauri. Il se joignit d'intérêt contre les Turcs avec Chah-Ismaël-Sofi, Roi de Perse. Il vint présenter la bataille au Sultan Sélim, près d'Alep, l'an de l'hég. 922, et de J. C. 1516. Il fut vaincu, et périt écrasé sous les pieds des chevaux de sa propre cavalerie.

(*b*) Mamelouks circassiens.

Les troupes musulmanes poursuivies par les vainqueurs arrivèrent à Kartal. Le village n'étoit point fortifié, et la proximité de l'ennemi ne laissoit pas le temps d'élever des retranchemens. Le soldat étoit d'ailleurs dans un état d'alarme et d'épouvante qui le rendoit incapable d'opposer la moindre résistance. Le visir, à la faveur de l'obscurité de la nuit, dérobant son départ aux yeux de l'armée, se jeta dans un bateau, et passa à Isaktchi. Les principaux officiers l'imitèrent. En même temps Abdi-Pacha, Abaza-Pacha et l'agha des janissaires avec trente mille cavaliers, prenoient le chemin d'Ismaïl. Le

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

---

troupes dont les armes étoient de fer grossier et les tentes des étoffes les plus communes, fit naître dans son âme un sentiment pénible. Il fit part de la pensée qui l'attristoit à Kémal-Pacha-Zadé, son confident (*a*). Celui-ci lui dit : « Les précieuses armes et les superbes » vêtemens de nos ennemis exciteront la cupidité de » nos soldats, et seront pour leur courage un puissant » aiguillon ; demain Votre Majesté en aura la preuve. » Ces paroles ranimèrent l'espoir et la confiance du Sultan. On sait quelle fut l'issue de la bataille. »

(*a*) Chemseddin-Ahmed-Kémal-Pacha-Zadé, également célèbre parmi les Musulmans, comme poëte et comme jurisconsulte, a laissé plusieurs ouvrages estimés. Le Sultan Sélim le mena avec lui dans ses expéditions comme historiographe.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

visir fit chercher des barques sur la rive droite du Danube. Toutes celles qu'on put trouver furent envoyées à l'autre bord, et transportèrent à Isaktchi une grande partie de l'infanterie. Le reste se sauva du côté d'Ismaïl; et lorsque les Russes parurent devant Kartal, le village et les environs étoient entièrement évacués. Quelques soldats seulement qui étoient retournés sur la rive gauche pour enlever des bagages abandonnés, furent surpris et faits prisonniers.

Une lettre, contenant le récit détaillé de cette suite de revers, fut adressée par le grand-visir au Sultan. Moustafa n'imputa point ces malheurs à ses généraux. Sans faire à aucun d'eux le moindre reproche, il fit passer au camp de nouvelles munitions et des secours de tous genres. Le soin des blessés ne fut point négligé. On leur distribua onze mille piastres, et cette consolation leur fit oublier leurs douleurs : car l'on a dit avec raison que l'*argent est l'onguent le plus efficace pour guérir tous les maux*.

Kaplan-Guéraï s'étoit retiré avec ses Tartares près d'Ismaïl. Il vint au quartier-géné-

ral d'Isaktchi pour conférer avec le grand-visir sur les moyens de défendre cette place. Les habitans d'Ismaïl avoient déjà envoyé leurs femmes et leurs enfans à Kili et à Ak-Kerman. Le khan engagea le visir à expédier un nombre de bateaux suffisant pour transférer sur la rive droite du Danube les familles tartares de la tribu de Yédissan, afin d'obliger ainsi les cavaliers de cette tribu à ne point se séparer de la cause des Musulmans : car ils étoient originaires d'une contrée moscovite; ils l'avoient quittée pour venir habiter la Bessarabie ; mais ils avoient conservé une sorte d'attachement pour les Russes. La mesure proposée parut dictée par la prudence. Les ordres nécessaires pour son exécution furent donnés aussitôt, et le khan partit pour Ismaïl.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

A son arrivée il trouva les esprits des soldats si agités et si peu disposés à la défense, qu'il sortit plein d'indignation, et regagna son camp, abandonnant à elles-mêmes les troupes ottomanes parmi lesquelles le désordre étoit au comble. Des barques chargées de provisions étoient venues d'Isaktchi.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. Les soldats qui ne songeoient qu'à traverser le Danube pour éviter l'ennemi, voulurent s'emparer de ces barques : ils se livrèrent les uns aux autres un combat dans lequel une partie d'entre eux fut noyée dans le fleuve. Ceux qui se rendirent maîtres des bateaux passèrent à Touldja. Le lendemain de cette affaire le général russe Repnin se présenta devant Ismaïl avec sept ou huit mille hommes. A son approche les cavaliers musulmans décampèrent et allèrent chercher un refuge, les uns à Kili, les autres du côté d'Ak-Kerman. L'infanterie qui étoit dans les murs de la ville, ne fit qu'une courte résistance : elle prit la fuite et se répandit dans la Bessarabie. Après avoir erré long-temps dans cette province, ces soldats vagabonds et sans chefs se portèrent vers Ak-Kerman et Ouzi : là ils se procurèrent des barques qui en ramenèrent une partie au camp d'Isaktchi, et conduisirent les autres dans leur pays.

La prise d'Ismaïl facilita au général Repnin celle de Kili, place bien fortifiée et qui auroit pu être défendue long-temps, si la garnison qui l'occupoit eût été composée de soldats

plus braves. Le visir, pour exciter les chefs à faire leur devoir, les avoit comblés de faveurs et de présens. S'ils eussent tenu seulement pendant vingt jours, les pluies et le froid dont la saison s'avançoit, eussent forcé l'ennemi à s'éloigner. Le 11 de djémazi-ul-oula (1), ils eurent la lâcheté de livrer cette forteresse presque sans combat, après dix jours de blocus.

An de J.-C. 1770. de l'hég. 1184.

Le grand-visir étoit vivement alarmé des progrès des Russes. Il prit quelques mesures pour mettre le fort de Touldja et le Sunè-Boghazi (2) à couvert d'une attaque ; mais ses intentions furent mal remplies par ceux qu'il chargea de l'exécution de ses ordres. D'un autre côté Kaplan-Guéraï voyant que les Russes, maîtres de la rive gauche du Danube depuis le Pruth jusqu'à la mer, interceptoient ses communications avec le quartier-général ottoman, ne se trouva plus en sûreté dans la Bessarabie. Il avoit été d'ail-

(1) Le 22 août.

(2) C'est-à-dire canal de Sunè ; on appelle ainsi une des bouches du Danube.

An de J.-C. 1770. de l'hég. 1184.

leurs abandonné par la tribu de Yédissan; et, pour prévenir le pernicieux effet que cet exemple de défection auroit pu produire sur les autres tribus tartares, il se détermina à retourner en Crimée. Il dirigea sa marche vers Ak-Kerman, et delà vers Ouzi. Six mille Russes étoient campés dans les environs de cette dernière place; Kaplan-Guéraï les combattit, et les obligea de reculer avec perte. Quelques jours après ils reparurent devant Ouzi. Le khan les attaqua de nouveau. Un corps de troupes sorti du fort avec trois pièces de canon avoit renforcé l'armée tartare. Dès le premier choc les Russes plièrent. C'étoit un stratagème pour attirer les Musulmans dans une embuscade. En effet Kaplan-Guéraï, se croyant victorieux, fit poursuivre l'ennemi par ses troupes qui, bientôt enveloppées et pressées de toutes parts, furent contraintes de chercher à se faire jour et à regagner la place. La garnison s'y renferma, et le khan continua sa route.

Arrivé en Crimée, il y trouva le sèraskèr Ibrahim-Pacha, jouissant paisiblement du fruit d'une victoire par laquelle il avoit écarté

l'ennemi de cette contrée depuis plusieurs mois. Une armée russe composée de Calmouks, de Cosaques du Don et de corps réguliers, avoit voulu s'emparer d'Our (1) qui est la clef de la Crimée. Ibrahim-Pacha, laissant le prince Noureddin chargé de la garde des passages de Tchenchguiè (2) et de Tchounkar (3), s'étoit porté lui-même avec toutes ses troupes du côté d'Our. Les Russes étoient retranchés à une demi-lieue de la place dans un camp entouré de fossés et d'ouvrages si considérables, qu'il ressembloit à une immense forteresse garnie de créneaux et de bastions. Un combat sanglant qui avoit duré une journée entière, et dans lequel tout l'avantage étoit demeuré aux soldats d'Ibrahim-Pacha, avoit jeté une telle épouvante parmi les ennemis, qu'ils étoient

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

(1) Les Turcs appeloient aussi cette place Our-Kapi, c'est-à-dire, porte d'Our, parce qu'étant bâtie sur l'Isthme, elle étoit, pour ainsi dire, la porte d'entrée de la presqu'île. Les Russes la nommoient Pérécop (*terre creusée*) à cause d'un fossé large et profond qui défendoit en cet endroit l'accès du pays.

(2) Appelé sur la carte de d'Anville, *Géniczi.*

(3) Sur la carte de d'Anville, *Schungar.*

An de J.C. 1770. de l'hég. 1184. décampés pendant la nuit ; et que les Musulmans, en venant assaillir leur camp le lendemain, n'y avoient plus trouvé que des morts.

Après que le khan des Tartares eut évacué la Bessarabie, la conquête de cette province ne tarda pas à être achevée par les Russes. Il ne leur restoit plus à réduire que les forteresses de Bender et d'Ak-Kerman. Depuis long-temps ils avoient envoyé contre Bender une division commandée par le comte Panin qui en pressoit vivement le siége. La valeur de la garnison musulmane rendit ses efforts inutiles pendant trois mois. Mais la peste se déclara dans la place ; le sèraskèr Mohammed-Pacha fut atteint et enlevé par la contagion ; le nombre des soldats frappés par le mal étoit si grand, et la défense des remparts exigeoit un service si actif, que l'on n'avoit point le temps d'enterrer les morts, et qu'on étoit obligé de les laisser dans les maisons. Malgré les ravages de cette funeste épidémie, les Musulmans continuèrent de repousser victorieusement l'ennemi toutes les fois qu'il donna l'assaut.

Cependant de nouveaux renforts arrivoient sans cesse aux assiégeans, et réparoient leurs pertes, tandis que les assiégés s'affoiblissoient chaque jour par les combats et les maladies. Enfin, pendant une nuit obscure, les Russes attaquent tout à coup un côté des remparts : les Musulmans en masse s'y portent aussitôt. En même temps un autre corps russe surprend la porte de Constantinople qui se trouve dégarnie de soldats, plante des échelles contre les murs, et s'introduit dans la forteresse. En vain la garnison disputa le terrain pied à pied : elle fut forcée de céder et de se rendre.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Le général Panin fit sortir de la place tous les habitans : hommes et femmes furent transportés à l'autre bord du Dniester, et on les mit sur des chariots pour les conduire en Pologne. Mais les Tartares de la tribu de Yédissan, qui avoient fait un traité d'alliance avec les Russes, réclamèrent une partie de ces prisonniers comme étant leurs parens. Ils obtinrent la délivrance de dix-sept cents personnes qui leur furent remises, et qu'ils firent parvenir en Crimée.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Les Russes n'étoient entrés dans Bender qu'après plusieurs assauts terribles dans lesquels ils avoient perdu tant de monde, que l'Impératrice de Russie témoigna du mécontentement au général Panin. « Il eût mieux » valu, dit-elle, renoncer à la prise de Ben- » der que de sacrifier tant de soldats. »

Le siége d'Ak-Kerman ne coûta pas autant de sang. Les troupes musulmanes firent un accord avec le général ennemi (1), et s'engagèrent à lui livrer la ville, si Bender tomboit au pouvoir des Russes. Cette promesse suspendit les hostilités : les assiégés et les assiégeans restèrent en paix et se traitèrent amicalement jusqu'au moment où l'on apprit la reddition de Bender. Alors la garnison, sommée de tenir sa parole, évacua la place sans coup férir, et se couvrit de honte par cette lâcheté.

Le grand-visir, dans son camp d'Isaktchi, étoit privé depuis long-temps des nouvelles de Bender et d'Ak-Kerman. Aux inquiétudes qu'il éprouvoit sur le sort de ces deux places,

---

(1) Le baron d'Igelstrohm.

se joignoit celle de voir bientôt l'étendard sacré du prophète abandonné par les soldats qui désertoient en foule. Un jour il entend des coups de canon tirés en signe de réjouissance dans le camp que les Russes avoient établi à Kartal. Etonné, il envoie demander des renseignemens : il apprend à la fois la prise de Bender, celle d'Ak-Kerman et l'arrivée prochaine d'un parlementaire russe, le colonel Jean Patrouna. En effet cet officier ne tarda pas à se présenter à Isaktchi. Le 25 de djémazi-ul-oula (1) il fut reçu dans une des tentes du reïs-efendi (2), et la lettre du maréchal Romanzoff, dont il étoit porteur, fut traduite aussitôt. Elle contenoit des propositions de paix, et annonçoit que Romanzoff avoit reçu de son gouvernement les pleins pouvoirs nécessaires pour régler les conditions d'un traité. Le grand-visir fit dire au colonel qu'il ne pouvoit répondre sur-le-champ à cette ouverture. « Nous devons » consulter la volonté du Sultan, ajouta-t-il;

An de J. C. 1770.
de l'hég. 1184.

(1) Le 5 septembre.

(2) Ministre des affaires étrangères.

An de J.C. 1770. de l'hég. 1184.

» dès que les ordres de Sa Hautesse nous
» seront parvenus, nous en instruirons notre
» ami le maréchal. »

Malheureusement l'on tira des avances faites par les Russes en cette occasion une fausse conséquence. On crut que le désir qu'ils témoignoient de terminer la guerre dans le moment où toutes les chances leur étoient favorables, déceloit l'épuisement de leurs forces. On éluda leurs propositions par une réponse équivoque. La présomption déplacée qui porta le Divan à refuser un accommodement, n'eut d'autre résultat que d'occasionner encore d'énormes pertes d'hommes et d'argent. S'il eût alors accepté la paix, il l'eût sans doute conclue à des conditions bien plus avantageuses que celles qui lui furent imposées quelques années après à Kaïnadjé.

Ménavi (1), dans son ouvrage intitulé *Chèrhh Djamê Essaghir* (2), dit positive-

(1) Savant théologien et jurisconsulte musulman.

(2) C'est-à-dire, *Commentaire sur la petite Collection.* Il existe deux ouvrages qui portent le nom de *Petite Collection* (Djamê Essaghir): l'un traite des différentes

ment : « Dans le cas où la victoire favorise » les Infidèles, et où les vrais croyans sont » accablés sous les coups de l'ennemi, une » paix qui met à l'abri les biens et la vie des » Musulmans, doit être regardée comme » un véritable triomphe. » Telle auroit dû être la règle de conduite de la Porte dans ces circonstances désastreuses ; et quand même elle auroit eu des motifs fondés d'espérer plus de succès à l'avenir, cette raison auroit-elle dû l'engager à poursuivre la guerre ? Le trait suivant, tiré de l'histoire des premiers temps du musulmanisme, servira de réponse.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

L'émir Meslémé, fils d'Abdelmèlik(1), étoit parti de Damas avec près de quatre-vingt mille guerriers arabes, dans le dessein de se

---

traditions et a pour auteur Essoyouthi ; l'autre des points de droit et cas de conscience : il a été composé par Cheibani.

(1) D'Herbelot, dans sa *Bibliothèque Orientale*, et l'abbé de Marigny, dans son *Histoire des Arabes*, ont oublié de compter ce prince au nombre des fils d'Abdelmèlik. Ils ne nomment que Valid, Soliman, Yézid et Hescham qui occupèrent successivement le trône des califes.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. signaler par une expédition contre les Infidèles. Il obtint plusieurs avantages marquans, après lesquels ses troupes vouloient retourner à Damas. Mesléme parvint à leur communiquer l'ardeur dont il étoit enflammé, et il les conduisit à travers mille dangers jusqu'à Constantinople (1). Ensuite il revint triomphant à Damas. Il croyoit recevoir l'accueil le plus flatteur du calife Omar, fils d'Abdelaziz. Mais ce prince plein d'équité ne lui témoigna que du courroux. Il lui défendit d'abord d'entrer dans la ville. Après

---

(1) Il assiégea Constantinople, l'an 98 de l'hégire (717 de J. C.), et bâtit, dans le faubourg de Galata, la mosquée nommée *Arab-Djamissy* (la mosquée des Arabes); c'est la plus ancienne de Constantinople. On y conserve encore aujourd'hui, dit M. d'Ohson, un vase d'ébène qui passe pour être celui dont se servoit ce général. Ce vase est en quelque sorte consacré par la superstition. Les ministres du temple font accroire au vulgaire que l'eau qu'on y boit a le goût du lait, et la vertu de procurer aux femmes enceintes une heureuse délivrance.

Vassif-Efendi renvoie le lecteur pour les détails de l'expédition de Mesléme à l'ouvrage intitulé : *Mussa-mérèt-el-Cheikh-el-Ekber* (Entretien nocturne du grand docteur), livre dans lequel un docteur donne des instructions à un de ses disciples.

beaucoup d'instances, il lui en accorda la permission, mais il lui refusa tout accès auprès de sa personne. Meslémé, à force de prières, fut enfin admis en sa présence, et lui demanda par quelle faute il avoit attiré sur lui son indignation. « Ta faute, lui ré-
» pondit le calife, c'est d'avoir fait souffrir
» aux soldats des maux infinis, en les entraî-
» nant dans une entreprise si longue et si
» périlleuse. Qu'étoit-il besoin de les mener
» jusqu'aux extrémités de l'Empire grec?
» ne pouvois-tu te contenter d'une première
» victoire? Le Prophète a dit qu'au jour du
» jugement suprême, lorsque les actions
» de chaque homme seront pesées dans la
» balance, celui qui aura causé la mort
» d'un seul Musulman, ne pourra éviter
» le châtiment réservé aux coupables; et
» toi qui en as fait périr un si grand nombre
» dans ton expédition lointaine, que répon-
» dras-tu à ton juge? » Ce sage calife pensoit que l'humanité qui épargne le sang des hommes étoit bien préférable à la gloire même des conquêtes, et c'est ainsi que tous les souverains doivent penser.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Les hostilités continuèrent donc. Un prince tartare nommé Messoud-Guéraï, à la tête de tous les cavaliers de sa nation qui n'avoient point suivi le khan en Crimée, passa le Danube en face de Yerkouki, avec ordre d'inquiéter les Russes sur les frontières de Valachie et de faire main-basse sur les rayas qui se révoltoient. Les Russes envoyèrent contre la forteresse d'Ibraïl un corps de troupes considérable commandé par les généraux Kivo et Potghouridjan. Ils vinrent mettre le siége devant cette place le 16 de djémazi-ul-akhirè (1), et donnèrent un assaut dans lequel ils furent repoussés. Les prisonniers que les Musulmans firent dans ce premier combat furent conduits au camp du visir. Parmi ces prisonniers se trouvoient plusieurs rayas qui eurent la tête tranchée ; ceux qui étoient russes furent mis aux fers. La garnison d'Ibraïl fut constamment victorieuse, malgré la perte qu'elle fit de son commandant enlevé par la peste. Le côté foible de la forteresse étoit la porte nommée Sou-Ka-

---

(1) Le 26 septembre.

poussou (1), située dans la partie qui regarde le Danube. Les ennemis dirigeoient toujours leurs attaques contre cet endroit; mais ils étoient foudroyés de l'autre rive par le canon de Matchin que le grand-visir avoit fait fortifier et garnir d'artillerie.

An de J. C 1770. de l'hég. 1184.

Le siége dura un mois, et se termina par un combat nocturne qui fut très-meurtrier: dans la nuit du 16 de rèdjèb (2), les Russes surprirent deux mille hommes qui étoient venus au secours des assiégés, et qui campoient devant la place. Ils escaladèrent leurs retranchemens, les en chassèrent, et les contraignirent à se réfugier dans la forteresse. Parvenus eux-mêmes au pied des remparts sur les pas des vaincus, ils y appliquent leurs échelles et montent à l'assaut; mais ils sont frappés et renversés du haut des murs. Quelques uns d'entre eux pénètrent dans un bastion; ils s'en emparent; accablés ensuite sous l'effort des Musulmans, ils sont massacrés jusqu'au dernier. Malgré la vue

(1) La porte de l'eau.

(2) Du 25 au 26 octobre.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. des cadavres de leurs compagnons amoncelés sous les remparts, malgré la certitude d'éprouver un sort semblable, les soldats russes, excités par leurs officiers, exaltés par l'effet des boissons enivrantes, se jetoient au-devant des dangers avec une rage inconcevable (1). Enfin les Musulmans ouvrent les portes du fort, tombent sur les ennemis étonnés de leur audace, écrasent tout ce qui leur résiste, et mettent le reste en fuite.

Sept ou huit mille Russes et un grand

---

(1) Les Musulmans, parmi lesquels chacun suit dans les combats l'impulsion particulière de sa crainte ou de son audace, ont peine à comprendre comment la discipline peut retenir des masses entières de soldats dans un poste dangereux, ou les faire marcher à une mort presque assurée.

J'ai vu à Saint-Jean-d'Acre d'anciens soldats de Djezzar-Pacha qui avoient combattu sur les murs de cette ville lorsque l'armée française l'assiégea. Ils me racontoient avec étonnement comment les Français étoient montés à l'assaut sans s'inquiéter du feu des Musulmans. « Placés sur les remparts, disoient-ils, » nous faisions voler les têtes de tous ceux qui parois- » soient au haut des échelles, et néanmoins il s'en » présentoit toujours de nouveaux. » Ce courage leur inspiroit plus de surprise que d'admiration; ils l'appeloient même *intrépidité brutale.*

nombre de Grecs moldaves qui servoient dans leur armée comme auxiliaires, périrent dans cette affaire mémorable. Ibraïl étoit une place très-peu fortifiée, et la victoire des Musulmans, due entièrement au courage et au parfait accord des soldats, causa une satisfaction si vive au Sultan Moustafa, qu'il en fit répandre partout la nouvelle, afin de ranimer les espérances de toute la nation mahométane.

An de J.C. 1770. de l'hég. 1184.

Mais la garnison qui avoit fait une si belle défense ne fut pas récompensée comme elle s'y attendoit. On mit de la négligence à lui faire parvenir des vivres et des hommes pour la recompléter. Les cadavres des ennemis tués dans le dernier assaut étoient restés au pied des murs, sans que les chefs prissent soin de les faire enterrer, et cet affreux spectacle avoit porté dans l'âme des soldats dont la plupart étoient de nouvelles levées, un dégoût et une horreur profonde. Le mécontentement et le désordre en vinrent au point que la garnison abandonna la forteresse, et se retira à Matchin, sur l'autre bord du Danube. Bientôt néanmoins elle se repentit

An de J. C. 1770. de l'hég 1184.

d'avoir quitté son poste ; les soldats s'excitèrent réciproquement à réparer leur faute ; ils repassèrent le Danube, et reprirent la garde d'Ibraïl. Mais l'imprudence et l'inconséquence des officiers ne tardèrent pas à susciter un second soulèvement dans les esprits, et une désertion semblable à la première. Les Russes, qui étoient peu éloignés, accoururent aussitôt, et entrèrent sans opposition dans la place, où ils trouvèrent une grande quantité de munitions et d'artillerie.

Le visir avoit en vain voulu empêcher ce malheur. Il n'étoit plus obéi. L'approvisionnement de l'armée étoit difficile depuis l'interruption des communications avec la Bessarabie ; le froid commençoit à se faire sentir ; les troupes, impatientes de prendre leurs quartiers d'hiver, s'échappoient du camp successivement, et le généralissime n'avoit plus auprès de lui que cinq mille hommes. Il en laissa deux mille pour garder Isaktchi et les magasins sous le commandement de Daghistani-Ali-Pacha, auquel il donna le titre de sèraskèr d'Isaktchi. Il partit avec le reste de l'armée, le 6 du mois de cha-

ban (1), et, après deux jours de marche, il s'arrêta dans la plaine de Babadaghi. Il avoit eu l'attention de faire d'avance réparer plusieurs fontaines construites dans le village et les environs, dont les canaux endommagés ne fournissoient plus d'eau depuis longtemps.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Les troupes demeurèrent pendant plusieurs semaines sous la tente. Les rigueurs de l'hiver et l'incertitude du lieu qui seroit désigné pour y passer cette saison, aigrirent les soldats et les chefs qui élevèrent d'insolens murmures. Le visir fit assembler tous les officiers. « Sachez, leur dit-il, que le » khan des Tartares doit venir ici incessam» ment, et que les quartiers d'hiver ne se» ront point fixés avant son arrivée. Au lieu » de tenir dans vos tentes des propos sédi» tieux, que ceux de vous qui ont quelque » observation à faire, osent me parler en » face. » Cette fermeté imposa à tout le monde. Personne n'ouvrit la bouche, et la tranquillité fut rétablie.

---

(1) Le 14 novembre.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Le khan des Tartares attendu par le visir, étoit Sélim-Guéraï nouvellement revêtu de cette dignité. Son prédécesseur Kaplan-Guéraï jouissoit d'une réputation méritée de bravoure, mais il étoit jeune et sans expérience, et la voix publique attribuoit le peu de succès qu'il avoit eu dans son expédition contre Yassy, à un défaut de prudence de sa part. Le chagrin de voir plusieurs tribus tartares conclure des accords avec les Russes et se rendre indépendantes, avoit altéré son humeur. Lorsqu'il se fut retiré en Crimée, il écrivit à Constantinople une lettre dans laquelle il demandoit mille bourses (cinq cent mille piastres), ajoutant que si on lui refusoit, l'on eût à choisir un autre que lui pour porter le fardeau de la souveraineté. Il fit même entendre que si cette somme ne lui étoit pas envoyée sous quarante jours, l'on devoit craindre quelque étrange événement. Cette espèce de menace déplut au Divan qui pour réponse le déposa, et conféra le titre de khan à Sélim-Guéraï, en l'invitant à venir promptement à Constantinople y recevoir son investiture. Il s'y rendit aussitôt, accom-

pagné d'une grande partie des princes descendans de Gengis-Khan (1). An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Un autre changement remarquable eut lieu peu de temps après. Le Sultan, en élevant Khalil-Pacha au rang de grand-visir et de généralissime, lui avoit supposé une connoissance approfondie de l'art militaire, connoissance qu'il eût pu acquérir en effet dans une campagne qu'il avoit faite autrefois contre les Autrichiens, sous son père Ivaz-Mohammed-Pacha. Malgré la grandeur des moyens qui avoient été mis à sa disposition en hommes et en argent, il n'avoit pas été plus heureux que les autres visirs. Sa conduite privée étoit d'ailleurs fort répréhensible. Chargé de dettes qu'il n'acquittoit point, il dissipoit follement ses revenus. Il empruntoit au miri (2) des sommes considérables qu'il prodiguoit pour se procurer de futiles jouissances et des plaisirs sensuels. Enfin il y avoit un an entier qu'il étoit grand-visir, et c'eût été exposer à de nouveaux

(1) En turc Tchenguiz-Khan.

(2) Miri signifie *fisc*.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184. affronts les armes ottomanes que de le conserver plus long-temps dans ce poste difficile. Ces motifs engagèrent le Sultan à le destituer.

Un capidji-bachi fut envoyé de Constantinople pour lui annoncer sa déposition. Accompagné du caïmacam qui devoit remplir la place de général en chef jusqu'à l'arrivée du nouveau grand-visir, il se rendit à Babadaghi. Le caïmacam s'arrêta à quelque distance du camp où le capidji-bachi entra seul et incognito. Il communiqua d'abord sa mission à l'agha des janissaires, ensuite au kiahia-bey qui le conduisit chez le visir. Alors il lui montra ses ordres, lui reprit le sceau, et fit avertir le caïmacam. Celui-ci vint aussitôt et fut installé dans ses fonctions, tandis que Khalil-Pacha partoit pour le lieu de son exil.

Silihtar-Mohammed-Pacha, alors gouverneur de Bosnie, avoit été désigné pour son successeur. Il avoit fait la guerre quelques années auparavant avec autant d'habileté que de bonheur, et devoit aux succès qu'il avoit obtenus dans la campagne de Karadagh (1)

(1) Karadagh veut dire montagne noire. De là vient

la haute considération dont il jouissoit. Le 5 de ramazan (1), il arriva près de Babadaghi. Le caïmacam et les principaux officiers s'empressèrent d'aller à sa rencontre. Après avoir pris le repas de cérémonie, ils se mirent tous en marche, et le visir fit en grande pompe son entrée dans le camp. Il descendit de cheval près de la tente où étoit conservé l'étendard du Prophète. Il reçut alors des mains du capidji-bachi, et plaça dans son sein, l'anneau impérial *dont la possession donne une nouvelle vie, et, pour ainsi dire, une existence éternelle.*

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Peu de jours après, le khan de Crimée, Sélim-Guéraï, vint, avec les Tartares qu'il avoit pu rassembler, se réunir à l'armée. Il rapportoit de Constantinople des lettres qui remettoient aux généraux le choix de leurs quartiers d'hiver. Quelques uns d'entre eux proposèrent dans le conseil qui fut tenu à ce sujet, d'aller passer la mauvaise saison à

---

le nom de Monténégrins qu'on donne aux habitans de ce pays. Ils s'étoient révoltés contre la Porte en 1768.

(1) Le 12 décembre.

An de J. C. 1770. de l'hég. 1184.

Bazardjik, et de laisser les troupes tartares à Babadaghi. Sélim-Guéraï s'opposa vivement à cet avis; le visir ne l'approuva pas non plus. Il craignit que si le quartier-général reculoit jusqu'à Bazardjik, les troupes qui gardoient la rive droite du Danube ne se crussent plus soutenues, et n'abandonnassent les points qu'elles devoient défendre. Il décida donc que l'on resteroit à Babadaghi. Il alla le premier s'établir dans ce village le 20 du mois de ramazan (1), et tous les officiers et soldats imitèrent bientôt cet exemple.

Soumis aux décrets de la Providence, sans être abattu par les revers, le Sultan Moustafa prenoit toutes les mesures que la prudence pouvoit suggérer pour réparer les désastres qu'avoient essuyés les Musulmans. Il expédia à son armée plusieurs *khatti-chérif* dans lesquels il l'excitoit à venger la gloire ottomane. Ces proclamations lues publiquement firent une impression profonde sur les soldats, et enflammèrent leur ardeur. Douze mille hommes furent envoyés par

(1) Le 27 décembre.

mer à Ouzi. Quarante bâtimens sur lesquels on embarqua dix mille soldats, furent destinés à aller protéger l'embouchure du Danube appelée Suné-Boghazi. On fit dans les provinces d'Asie de nouvelles levées de janissaires ; ceux qui refusèrent de prendre les armes furent rayés des registres, et perdirent leur solde (1). Du fond de la Morée, désormais à l'abri d'une invasion, le sèraskèr Mouhsin - Zadé fut appelé sur les bord du Danube avec toutes ses troupes, et nommé gouverneur de Viddin. Enfin des ordres furent répandus sur les rives de la mer Noire pour que l'on transportât de tous les ports des vivres à Babadaghi.

An de J.C. 1771.
de l'hég. 1184.

En même temps on créoit une ressource

---

(1) Un billet nommé *sènèd* dont chaque soldat est porteur, et qui est enregistré sur les rôles des compagnies (*essamè*), lui garantit sa solde, soit qu'il se présente en personne ou qu'il l'envoie par procureur ; souvent même il le vend. De plus de 400,000 hommes qui sont soudoyés comme janissaires, à peine en peut-on compter le quart qui se rassemblent sous les drapeaux. Il faut encore faire observer que ce petit nombre est plus généralement composé de ceux qui ont les plus basses payes.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1184.

de finance en réduisant le titre et augmentant la valeur fictive des monnaies d'or (1). On fondoit des canons à Constantinople. Ceux dont on s'étoit servi jusqu'alors étoient trop pesans et de trop gros calibre : leurs affûts trop massifs et trop élevés en rendoient la manœuvre et le transport très-difficiles. L'arabadji-bachi (2) Mohammed-Agha désigna la forme et le poids que chaque pièce devoit avoir pour être d'un usage commode (3). On travailla avec activité d'après

(1) Un certain Taher-Agha, qui avoit joui au commencement du règne de Moustafa, de sa faveur et de la place de sur-intendant des monnaies, lui fit adopter le funeste système de l'altération du numéraire. Moustafa sentit à la vérité que le bénéfice n'étoit qu'apparent; mais les trésors commençoient à s'épuiser; il falloit des espèces quelconques. M. de Tott pense que le Sultan eût ordonné après la guerre la refonte de toutes les monnaies.

(2) Le chef des charrois. Cette charge fut établie par le Sultan Soliman qui fonda en même temps l'entretien de 4000 chevaux pour le tirage de l'artillerie; mais les revenus affectés à cette dépense ont depuis été dissipés.

(3) L'orgueil national a sans doute rendu l'auteur injuste en cet endroit. Il ne peut avoir ignoré que ce fut M. le baron de Tott qui établit une nouvelle fon-

les idées qu'il présenta, et l'on fit en peu de temps une assez grande quantité de canons dont la charge étoit de cent dragmes (1) jusqu'à trois ocques (2) de poudre. On leur donna des affûts également légers et solides. L'on en fit parvenir soixante par terre à Babadaghi ; les autres furent mis sur des bâtimens qui les débarquèrent à Carakherman. Dix des plus petits, après avoir été éprouvés à charge double, furent rangés devant la maison du grand-visir. Le reste fut confié au topdji-bachi (3).

An de J. C. 1771. de l'hég. 1184.

A cette époque, c'est-à-dire vers le milieu du mois de chewal (4), mourut le prince

---

derie de canons, dans laquelle il coula lui-même plusieurs pièces, et dirigea ensuite la fabrication des autres, d'après des procédés jusqu'alors inconnus aux Turcs, ceux des fourneaux à réverbères et des machines à forer. Il formoit en même temps une compagnie d'artillerie, l'exerçoit journellement, et parvint à lui faire tirer quinze coups par minute. (Voyez ses *Mémoires*, IIIe partie, pag. 119, édit. in-12.)

(1) La dragme est la 400e partie de l'ocque.

(2) L'ocque équivaut à 2 livres ¼.

(3) Chef des canonniers.

(4) Vers la fin de janvier 1771.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1184.

Bajazet (1), âgé de cinquante-quatre ans. Jusqu'à sa treizième année il avoit joui de sa liberté ; mais depuis ce temps (2) il avoit été renfermé avec les autres princes dans le Harem-Séray (3). Il fut enterré dans la mosquée nommée Validé-Djamissy bâtie par son aïeule (4).

---

(1) Fils du Sultan Ahmed III, et frère du Sultan Moustafa. Il étoit né en 1130 de l'hég. (1717 de J. C.)

(2) En 1143 de l'hég. (1730 de J. C.) Lorsque le Sultan Ahmed III fut détrôné, son neveu le Sultan Mahmoud, qui lui succéda, suivit l'ancien usage de la politique jalouse du sérail, et fit enfermer ses cousins Moustafa, Bajazet et Abdulhamid.

(3) *Palais des femmes*, autrement nommé eskiséray, *vieux palais.* C'est un édifice bâti par Mahomet II, et qui fut la résidence de ce prince avant qu'il eût fait construire le nouveau. Il est maintenant le séjour des *cadines* et des filles esclaves qui ont vécu avec les prédécesseurs du souverain régnant. Les princes du sang royal ottoman (*chèhzadès*) n'habitent point précisément ce palais, mais un corps de bâtiment qui y est attenant, et que l'on appelle *tchimchirlik*, parce qu'il est entouré de buis ; ils ne sortent de leur prison que pour monter sur le trône.

(4) La Sultane son aïeule, femme de Mahomet IV, se nommoit Rabia Gulnouch ; elle fut mère de Moustafa II et d'Ahmed III. Il ne faut pas confondre cette mosquée avec celle qu'on appelle *Validè-Sultan-Dja-*

Tandis que les Musulmans s'occupoient de préparatifs, les Russes que l'hiver ne retenoit point dans l'inaction, faisoient de nouveaux progrès dans la Valachie. Ils avoient marché une seconde fois contre Bukarest. Le hospodar Manolaki fit tous ses efforts pour les repousser, mais il ne fut pas secondé par les troupes du sèraskèr Abaza-Pacha. Les Russes mettoient en œuvre mille stratagèmes pour se saisir de sa personne. Ils vouloient lui faire souffrir de cruels supplices pour le punir du dévouement qu'il n'avoit cessé de montrer à la sublime Porte. Manolaki, instruit de leurs desseins, fut obligé, pour se dérober à leur vengeance, de quitter Bukarest. Il se sauva d'abord à Crajova. Mais toujours menacé et poursuivi, il finit par se retirer dans la forteresse de Viddin. Toute la Valachie, à l'exception de quelques places sur le Danube, passa de nouveau au pouvoir des Russes. Ils trouvèrent dans cette province d'abondantes provisions de bouche An de J. C. 1771. de l'hég. 1184.

---

missy (mosquée de la Sultane mère) ou *Yèni-Djami* (mosquée neuve). Celle-ci a été construite par la mère de Mahomet IV, nommée Terkhann Sultane.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1184. dont ils avoient un besoin urgent. L'occasion de conquérir le fort Yerkouki, leur fut fournie par les Musulmans eux-mêmes.

Le sèraskèr Abaza-Pacha avoit évacué sans combat la Valachie, parce qu'il ne comptoit pas assez sur ses troupes pour les mener à l'ennemi. Il avoit gagné l'autre bord du Danube, et s'étoit établi à Roustchouk. Bientôt ses soldats jaloux de voir les Tartares, sous la conduite de Messoud-Guéraï, piller les environs de Yerkouki et remporter de légers avantages sur des partis russes errans dans la campagne, voulurent suivre cet exemple et traverser le fleuve. Abaza-Pacha s'y opposa obstinément. Il étoit mécontent d'eux, il les traita avec une dureté qui lui attira leur haine. Il fut enfin forcé de plier sous leur volonté, et de passer lui-même après eux à Yerkouki. Au moment où il mettoit pied à terre sur le rivage, les soldats accoururent en foule autour de lui comme pour le recevoir et l'accompagner à la forteresse. Mais bientôt ils tirèrent leurs sabres et se précipitèrent sur lui. Ils chercha un refuge dans une maison où ils l'atteignirent et le massacrèrent.

Peu de temps après cette émeute, les Russes, instruits de ce qui s'étoit passé, firent partir de Bukarest une division qui vint battre le fort de Yerkouki le 14 de zilkâdé (1). Les troupes d'Abaza-Pacha s'étoient dispersées ; une grande partie avoit regagné Roustchouk. Le fort étoit approvisionné pour un an ; mais les remparts étoient si délabrés que le canon ennemi les ruina en trois jours, et que la garnison fut contrainte de capituler. Avant que les Russes se présentassent devant Yerkouki, le grand-visir avoit envoyé pour défendre cette place son kiahia Izzèt-Pacha avec le titre de sèraskèr de Roustchouk. Mais ce général, prévoyant que la mort d'Abaza-Pacha seroit suivie de quelque catastrophe à laquelle il ne vouloit pas se trouver présent, mit à dessein de la lenteur dans sa marche, et n'arriva à Roustchouk qu'après la prise de Yerkouki.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1184.

Ces événemens, qui signaloient le commencement du visirat de Mohammed-Pacha,

(1) Le 17 février.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1184. lui furent très-sensibles. La suite ne fut pas plus heureuse.

A Ismaïl, les Russes réunirent une grande quantité de bateaux, au moyen desquels, dans la nuit du 18 de zil-hidjè (1), ils opérèrent un débarquement sur la rive droite du Danube, au lieu nommé Déyirmen - Boghazi (2), à trois milles de Touldja. La garnison de cette forteresse tira trois coups de canon pour donner l'alarme au quartier-général. Sélim-Guéraï qui étoit cantonné au nord de Babadaghi, entendit ce signal, et fit avertir le grand-visir. Mais avant qu'on pût secourir Touldja, les Russes attaquèrent les retranchemens qui entouroient le village, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Danube les canons dont ils étoient garnis. Ils pillèrent les habitations, et retournèrent à Ismaïl. Ils eurent le même succès dans une An de l'hég. 1185. tentative qu'ils dirigèrent contre Isaktchi. Trois mille hommes firent une descente à peu de distance de cette ville. Les troupes

(1) Du 22 au 23 mars.

(2) *Boghaz* ou canal du moulin.

musulmanes n'eurent point le courage de les attendre ; elles s'enfuirent du côté de Babadaghi et de Touldja. Les Russes entrèrent sans trouver de résistance, mirent le feu aux maisons, firent sauter les retranchemens avec de la poudre, et se rembarquèrent emportant avec eux un butin considérable. La lâcheté des soldats qui n'avoient pas même essayé de les repousser, affligea profondément tous les vrais Musulmans. Le grand-visir en fut malade de dépit, et, dans le premier mouvement de son humeur, il dégrada le sèraskèr d'Isaktchi Daghistani-Ali-Pacha, lui faisant ainsi porter la peine de ce désastre, quoiqu'il en fût innocent, et qu'il n'eût pu combattre seul quand ses troupes l'abandonnoient.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Le 18 de mouharrem 1185 (1), l'armée sortit de ses quartiers d'hiver. Le grand-visir, campé dans la plaine, attendit, pour commencer ses opérations, l'arrivée des nouvelles troupes qui avoient été mandées de toutes parts au camp impérial.

---

(1) Le 22 avril 1771.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185. Une multitude d'exemples a démontré de tout temps cette vérité que le courage accompagné d'intentions pures, d'un désir sincère de propager la foi, et de faire triompher la parole de Dieu, ne peut manquer d'être couronné par le succès. C'étoit sans doute ces sentimens qui animoient les troupes ottomanes, lorsque le Très-Haut leur accorda enfin à Yerkouki un avantage signalé sur les Infidèles.

Le printemps avoit ramené l'époque des combats. Dans les environs de Roustchouk, il n'y avoit point de prairie qui pût fournir du fourrage frais aux chevaux, ces animaux belliqueux qui sont pour les guerriers le principal instrument de la victoire. Le sèraskèr Izzèt-Pacha envoya quelques soldats couper de l'herbe dans une île située entre Roustchouk et Yerkouki, et jointe par un pont à la rive gauche. Les Russes aperçurent ces soldats, et vinrent les attaquer. Izzèt-Pacha se transporta lui-même dans l'île pour soutenir ses gens, et, son exemple excitant l'ardeur des troupes musulmanes, elles traversèrent successivement le fleuve sur des

bateaux. Elles se trouvèrent enfin réunies en si grand nombre, que le général détacha un de ses officiers nommé Yéyen-Agha, pour faire une descente sur la rive de Yerkouki, à une demi-lieue de distance de cette place, près d'un tchiftlik (1) connu sous le nom d'*Eslabouzi*. Yéyen-Agha exécuta heureusement sa commission ; il débusqua les ennemis qui occupoient le tchiftlik, et s'y établit avec son monde. Pendant ce temps, le sèraskèr étoit parvenu à chasser les Russes de l'île, et ceux-ci en se retirant avoient détruit leur pont. Izzèt-Pacha fit passer ses troupes sur des barques ; mais comme il n'avoit point de canon, il ne voulut point tenter d'assaillir la forteresse, et exposer inutilement ses soldats au feu de l'artillerie ennemie. Il alla rejoindre Yéyen-Agha dans le tchiftlik ; en moins de deux heures il fit creuser des fossés, et former en cet endroit un camp retranché.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Le lendemain à la pointe du jour, les Russes, rangés en ligne de bataille, s'avancent

(1) Espèce de métairie.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185. contre le tchiftlik ; les Musulmans les attendent de pied ferme, les mettent bientôt en déroute, et les poursuivent jusque sous le canon de Yerkouki. Là les vainqueurs reçoivent de Roustchouk un renfort de deux mille hommes. Ce secours double leur courage. Sans autres armes que leurs sabres et leurs fusils, ils marchent à découvert contre les retranchemens ; ils s'y précipitent ; après cinq heures d'un combat opiniâtre, ils forcent les Russes à fuir en désordre, et à se jeter dans le fort.

Les ouvrages construits par les Russes servirent alors de défense aux troupes musulmanes qui s'en étoient emparées. Le sèraskèr fit venir de Roustchouk quatre pièces de canon avec lesquelles il fit battre sans relâche les murs de la forteresse. Il se préparoit à donner un assaut, lorsqu'un boulet cassa la chaîne qui retenoit le pont-levis du château. Aussitôt les Musulmans s'élancèrent pour pénétrer dans l'intérieur des remparts. Les Russes, après quelques momens de résistance, demandèrent à capituler. Ils évacuèrent la forteresse le lende-

main, et Izzèt-Pacha les laissa maîtres de prendre le chemin qu'ils voudroient (1). An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Au lieu de suivre l'usage ordinaire et d'envoyer au grand-visir seul la nouvelle de la reprise de Yerkouki, le sèraskèr dépêcha directement un courrier à Constantinople. Peut-être espéroit-il que cette victoire pourroit l'élever aux premières dignités de l'Empire; peut-être aussi n'avoit-il d'autre intention que de faire connoître plus tôt au Sultan un événement qui devoit lui être agréable. Quoi qu'il en soit, cette demarche irrégulière choqua le grand-visir. Il en conçut une haine profonde contre Izzèt-Pacha, et son cœur fut dévoré d'envie, passion funeste dont les grands doivent surtout se garder. Quelque pénible qu'il soit pour un visir de voir ses droits méconnus, résigné aux volontés du destin, il doit boire sans se plaindre le calice de l'humiliation, dans certaines circons-

(1) C'étoit le général Repnin qui commandoit à Yerkouki. Il perdit en cette occasion tous ses bagages, d'immenses richesses qu'il portoit avec lui, et entre autres, une épée garnie de diamans que l'Impératrice lui avoit donnée.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

tances qui intéressent le bien public; il doit, lorsqu'un service est rendu à l'Etat, fermer les yeux sur de légères infractions aux règles et se féliciter d'un avantage général, quand même le manque de quelques égards personnels auroit blessé son amour-propre.

Izzèt-Pacha ne tarda pas à se signaler par d'autres actions d'éclat. Une division russe, après avoir ravagé Crajova, étoit venue surprendre Koulé, le 20 de sèfèr (1) : mais, repoussée par les Musulmans, elle avoit repris la route de Bukarest; elle avoit été renforcée en chemin de la garnison russe sortie de Yerkouki. Izzèt-Pacha fit poursuivre ces deux corps réunis par un détachement de ses troupes, tandis qu'un autre détachement des soldats qui avoient défendu Koulé, inquiétoit l'ennemi du côté opposé. Les Russes se trouvèrent ainsi entre deux feux, et ne parvinrent qu'avec beaucoup de perte à se soustraire au danger d'une destruction entière.

Pour tirer vengeance de plusieurs échecs

(1) Le 24 mai.

semblables, et tâcher de reconquérir Yerkouki, ils rassemblèrent à Bukarest une armée nombreuse à laquelle se joignirent plus de vingt mille rayas rebelles. Le 2 de djémazi-ul-oula (1), ils parurent devant la place avec un appareil formidable, et une quantité prodigieuse d'échelles de siége. Ils se retranchèrent dans l'endroit nommé Bagtchèler-Tépessy (2). Izzèt-Pacha fit creuser un second fossé autour de la forteresse, et élever de nouveaux ouvrages derrière lesquels il plaça dix mille hommes. Il chargea Messoud-Guéraï avec ses cavaliers de tenir la campagne, et de harceler les avant-postes et maraudeurs ennemis. Mais les Tartares ne purent soutenir le feu: les premiers coups de canon qui furent dirigés contre eux leur donnèrent l'épouvante; ils tournèrent bride et s'enfuirent du côté de Koulé.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185.

Avant de tenter de réduire Yerkouki par la force, le général ennemi (3) adressa au sèraskèr une lettre dans laquelle il l'enga-

---

(1) Le 1er août.

(2) Colline des jardins.

(3) Le général Essen.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185. geoit à rendre la forteresse sans combat, et lui déclaroit qu'en cas de résistance, il feroit passer au fil de l'épée toute la garnison. Les Musulmans indignés répondirent à cette menace par des cris terribles, et en faisant briller leurs sabres aux yeux du parlementaire. Le 7 de djémazi-ul-oula (1), les Russes se présentèrent sur trois colonnes, et cherchèrent à franchir le premier fossé. L'action fut vive et sanglante : les troupes d'Izzèt-Pacha contraignirent l'ennemi à reculer, et sortirent ensuite des retranchemens pour combattre dans la plaine. Après cinq heures d'une lutte soutenue des deux côtés avec un égal courage, les Russes furent culbutés et prirent la fuite, emportant les échelles avec lesquelles ils croyoient escalader les remparts. Ils laissèrent sur le champ de bataille deux mille morts.

Messoud Guéraï et ses Tartares s'étoient

---

(1) L'auteur de l'Histoire des Trois Démembremens de Pologne dit que cette attaque eut lieu le 17 août ; mais la date, donnée ici par Vassif-Efendi, ne répond qu'au 6 août.

réfugiés à Zichtévi (1) : les habitans du village leur témoignèrent tant de mépris pour leur lâcheté, qu'ils voulurent laver leur déshonneur. Ils retraversèrent le Danube et retournèrent à Yerkouki. Au moment où ils se pressoient pour entrer dans la place, un pont sur lequel ils devoient passer, et qui avoit beaucoup souffert des coups de canon (2), se rompit sous les pieds de leurs chevaux. Messoud-Guéraï, son neveu, et un grand nombre de ses gens, tombèrent dans le fleuve et s'y noyèrent. C'est ainsi que le honteux moyen par lequel ils avoient voulu sauver leur vie, plutôt que de chercher à mériter la palme du martyre, ne put les soustraire au sort qui leur étoit réservé (3).

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

---

(1) Appelé *Szisto* sur la carte de d'Anville.

(2) Ce pont joignoit à la forteresse des ouvrages construits dans une petite île du Danube.

Le fait, dont il est ici question, est rapporté un peu différemment par l'auteur des Démembremens de Pologne (tom. I[er], pag. 465). Je crois qu'il a rédigé son récit sur des renseignemens peu exacts.

(3) Vassif-Efendi, pour prouver que l'on ne peut en aucune manière éluder les arrêts de la fatalité, cite le trait suivant :

« Une année, où la peste faisoit beaucoup de ravages

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185. Le sèraskèr Izzèt-Pacha informa le visir de sa nouvelle victoire, et lui envoya en même temps quelques prisonniers qu'il avoit faits aux ennemis, ainsi que sept pièces de canon, trois caissons, et cent soixante fusils à baïonnette (1) qu'il leur avoit enlevés. Le

---

au Caire, quarante personnes voulurent se préserver de la contagion, et crurent par la fuite se soustraire au danger. Elles se rendirent à Alexandrie, nolisèrent un bâtiment, et partirent pour gagner une contrée lointaine. Elles s'avancèrent jusqu'à vingt milles en mer avec un vent favorable; ensuite la tempête succéda au beau temps; les voiles furent déchirées, les mâts brisés, le navire périt, et les quarante passagers trouvèrent dans les flots la mort qu'ils croyoient éviter. »

L'auteur joint à ce récit un dystique dont voici le sens :

« Toute la prudence humaine ne peut détourner un
» malheur dont le destin nous menace; quelques pré-
» cautions que l'on prenne, ce qui doit arriver arrivera
» toujours nécessairement. »

(1) Les troupes turques ne connoissoient point encore cette arme. Le baron de Tott la fit adopter au corps des *suratdjis* qu'il avoit formé à Constantinople, et il eut besoin, pour introduire cette innovation, de faire parler le moufti. Mais l'usage de la baïonnette qui ne devint jamais général parmi les soldats musulmans, fut abandonné bientôt après le départ de M. de Tott.

grand-visir, malgré sa jalousie, ne put s'empêcher de récompenser un pareil service. Il combla de marques de distinction les gens qui étoient venus de la part du général, et les chargea de lui porter une pelisse de martre zibeline, un sabre d'honneur et trois mille pièces d'or pour lui-même, avec mille tchélenks d'argent (1), et quatre mille plumets pour être distribués aux soldats. An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Yerkouki étoit le seul point du théâtre de la guerre où la fortune eût favorisé les Musulmans : partout ailleurs ils avoient été malheureux ; la flotille qui étoit entrée dans le Sunè-Boghazi, avoit mouillé devant Touldja; et, d'après l'ordre du grand-visir, les com-

(1) Le *tchélenk* est une aigrette d'argent ou d'or que l'on porte sur le turban, mais seulement à l'armée. Le premier qui obtint cette décoration fut Frenk-Ibrahim-Pacha après sa victoire sur les Autrichiens à Mohacz en 1526. Il n'y a pas chez les Musulmans d'autre décoration. Celle qui fut créée par Sélim III en 1798, représentant le soleil et une étoile en or, fut donnée par lui à des généraux et à des ministres européens, et même à quelques sujets chrétiens; mais aucun Ottoman ne la reçut sans doute à cause de leurs préjugés nationaux.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

mandans des bâtimens se préparoient à tenter une expédition contre Ismaïl. Les Russes prévirent ce dessein ; et, pendant la nuit du 16 de rèbiê-el-evvel (1), ils firent passer des troupes et de l'artillerie dans l'île qui est entre Touldja et Ismaïl. Elles se fortifièrent dans cette position, et commencèrent à canonner les chaloupes ; les soldats musulmans se jettent aussitôt dans des bateaux légers, et vont les attaquer dans l'île même. Ils emportent les premiers retranchemens, poursuivent l'ennemi qui recule devant eux, et les attire dans une embuscade : là, foudroyés par l'artillerie, ils sont forcés de rétrograder à leur tour. Ils se précipitent en désordre dans leurs barques, et vont porter l'épouvante à Touldja : bientôt six mille Russes font une descente à une demi-lieue au-dessus de la place. On leur oppose six cents cavaliers : la pluie tomboit ce jour-là par torrens ; les éclairs et le tonnerre effrayoient les chevaux, et une boue épaisse dans laquelle ils enfonçoient jusqu'aux jarrets, enchaînoit

(1) Le 17 juin.

leurs mouvemens. Tandis que les Russes chassoient devant eux cette foible troupe, la confusion régnoit dans Touldja; les soldats qui avoient été blessés dans l'île, avoient répandu le trouble dans les esprits de leurs compagnons par des tableaux exagérés de la force des ennemis et du feu de leur artillerie. La terreur s'empare des Léventis (1) qui abandonnent leurs bâtimens, et les laissent aller au courant du fleuve. Tout le monde se disperse, les Russes entrent dans le village et se mettent à piller: la forteresse eût été prise sans doute, si l'avant-garde d'un corps de huit mille hommes que le visir avoit fait marcher en diligence au secours de la garnison, ne fût arrivée en ce moment même. Les troupes musulmanes déjà éparses dans la campagne reprirent courage et se rassemblèrent. Les Russes, craignant d'être écrasés par le nombre, s'éloignèrent et se rembarquèrent pendant la nuit.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Ils ne cessèrent, dans l'espace de plusieurs mois, de faire de nouvelles descentes sur la

(1) Soldats de marine.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185. rive droite du Danube, près d'Isaktchi, de Touldja, et à Bèch-Tèpè (1), lieu situé à trois heures de distance de cette dernière place. Ils furent toujours repoussés, mais ils firent beaucoup de mal : ils brûlèrent une partie de la flotille, et s'emparèrent du reste des bâtimens qu'ils emmenèrent à Ismaïl. Ils portèrent le ravage et la mort dans les champs fertiles et peuplés qui avoisinent le fleuve ; les habitations dont ses bords étoient autrefois embellis, ne furent plus que des ruines désertes ; elles devinrent la retraite des oiseaux lugubres, et présentèrent l'image de la désolation et du deuil, *qui flétrit le cœur d'un amant malheureux.*

Cependant de grands événemens se passoient en Crimée. Sélim-Guéraï n'avoit séjourné pendant l'hiver à Babadaghi que pour renforcer l'armée du visir, qui étoit peu nombreuse ; mais à l'entrée de la belle saison, les troupes s'étant réunies en foule autour de l'étendard du prophète, le conseil des généraux jugea que la présence du khan

(1) Les cinq collines.

ne pouvoit qu'occasionner un surcroît de dépenses, et l'engagea à retourner en Crimée. Sélim-Guéraï s'embarqua donc avec sa suite; il arriva heureusement à Bagtchè-Séray, et s'établit dans cette antique résidence des souverains ses ancêtres. Là, au lieu de pourvoir aux besoins de la division ottomane commandée par le sèraskèr Ibrahim-Pacha, au lieu de faire des préparatifs pour la défense de son pays, il ne s'occupa qu'à se procurer les commodités de la vie, comme s'il eût été en temps de paix.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Tandis qu'il se livroit aux douceurs du repos, trente mille Russes, soutenus de soixante mille Tartares nogais (1), vinrent camper devant Our (2). Cette nouvelle tira Sélim-Guéraï de sa langueur : il vole vers la

(1) C'étoit la tribu des Nédischkoules qui avoit pris les armes à l'approche de l'armée russe, en faveur de Chahin-Guéraï compétiteur de Sélim-Guéraï pour la souveraineté de la Crimée. Chahin-Guéraï, voyant qu'il ne pouvoit se faire nommer à Constantinople, s'étoit jeté entre les bras des Russes. Les Tartares se trouvoient ainsi divisés.

(2) Le 20 juin. Cette armée russe étoit commandée par le prince Dolgorouki.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

forteresse, combat plusieurs fois les ennemis; mais les Tartares tournent bientôt le dos aux batteries; le khan est obligé de se retirer avec eux. Il va se placer à six lieues en arrière dans l'endroit nommé Touzla. Les Russes pressent alors le siége de la place et s'en emparent enfin malgré la vigoureuse résistance de la garnison. En même temps dix mille hommes qu'ils avoient envoyés par mer contre le fort de Taman, à quatre lieues de Caffa, se rendoient maîtres de ce point important; et, pour s'en assurer la possession, ils y élevoient de nouvelles fortifications.

Effrayé de voir les ennemis pénétrer en Crimée par deux côtés opposés, le khan quitta précipitamment Touzla et prit le chemin de Bagtchè-Séray. Les princes tartares qui l'accompagnoient se séparèrent de lui l'un après l'autre. Sélim-Guéraï, dans un trouble et une agitation d'esprit qui ne lui laissoient plus la faculté de prendre aucune mesure, arriva presque seul dans sa capitale. Les Russes l'avoient suivi de près : à leur approche il sort de Bagtchè-Séray, et

se retire d'abord sur une haute montagne appelée Karadagh, où un grand nombre de familles tartares avoient cherché un asile : bientôt il craint d'y être atteint par l'ennemi, il gagne le rivage de la mer, se jette dans un bâtiment et fait voile pour Constantinople. Son départ ôta aux Tartares le dernier rayon d'espérance; les principaux d'entre eux se hâtèrent de s'embarquer et de se faire transporter sur les côtes d'Anatolie ou de Romélie. Ceux qui formoient la classe la plus pauvre de la nation, se réfugièrent sur la montagne de Karadagh.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Le commandant ottoman de Yènikalè abandonnoit presque au même instant la défense de cette place. C'étoit un pacha nommé Abaza, envoyé depuis peu de Constantinople. Il n'étoit pas encore débarqué, lorsqu'il apprit que les ennemis étoient au cœur de la Crimée. Il n'avoit à bord de son vaisseau que cent vingt hommes : il jugea qu'il étoit inutile, avec cette poignée de monde, d'essayer de reconquérir le pays ; et, sans descendre à terre, il cingla vers Sinope. Cette conduite lui attira bientôt après

An de J. C. 1771. de l'hég. 1785.

un châtiment terrible : il fut massacré par des émissaires de la Porte.

Depuis l'invasion des Russes dans la presqu'île, le sèraskèr Ibrahim-Pacha, ne voyant pas d'issue pour s'échapper, et n'ayant point assez de forces pour repousser les vainqueurs, étoit resté campé près de Kara-Sou, et attendoit l'événement. Il se décida enfin à quitter sa position, et se rendit à Caffa, sur la demande que lui adressèrent les habitans de cette ville. Une division russe ne tarda pas à marcher sur Caffa : renforcée du corps qui occupoit Taman, elle alloit attaquer la ville qu'Ibrahim-Pacha, à la tête de dix mille hommes, se préparoit à défendre. Avant que l'on en vînt aux mains, un des principaux officiers musulmans proposa de se rendre. Ses paroles ôtèrent tout à coup aux soldats l'envie de combattre. Ils rentrèrent dans Caffa, et laissèrent les Russes prendre possession de la place. Le sèraskèr fut fait prisonnier et conduit à Pétersbourg.

Le reste de la Crimée subit en peu de temps la loi des vainqueurs : les Russes ambitionnoient cette conquête depuis bien des

années. Ils commencèrent par flatter les habitans en leur accordant le titre de nation libre et indépendante ; et par cette politique ils jetèrent les fondemens de la domination absolue qu'ils vouloient établir ensuite dans cette contrée. An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Ce fut Sélim-Guéraï lui-même qui porta à Constantinople la triste nouvelle de l'envahissement de la Crimée. Il débarqua à Buyukdéré (1) le 24 de rébiê-el-akher (2), et fut reçu dans la maison de plaisance de Murad-Efendi. On lui envoya demander le motif de son arrivée par un officier auquel il donna tous les détails des succès des ennemis. Cette catastrophe répandit la consternation dans tout l'Empire. Les Musulmans, jaloux de la gloire et de la prospérité de l'Etat, poussèrent des soupirs de douleur ; les cœurs les plus froids et les moins zélés furent en proie à la crainte et aux alarmes. Le Sultan ne permit point à Sélim-Guéraï de se pré-

(1) Joli village situé sur la côte d'Europe du canal de la mer Noire, à quatre lieues et demie de distance de Constantinople.

(2) Le 25 juillet.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185. senter devant lui, ni d'entrer à Constantinople. Il lui ordonna d'aller habiter une maison de campagne *où il mourut de douleur quelque temps après* (1).

Il ne restoit plus aux Musulmans dans les provinces voisines de la Russie, que les forteresses d'Ouzi et de Kilburoun. Le 21 de rèbiê-el-akher, les Russes vinrent assiéger la première de ces places : la garnison fit une sortie et pénétra dans le camp des ennemis qu'elle attira ensuite par une fuite simulée jusque sous les remparts : là ils furent tellement maltraités par le canon de la forteresse, qu'ils levèrent le siége et s'en allèrent. Bientôt après ils attaquèrent Kilburoun du côté de la terre ; le gouverneur d'Ouzi, Ali-Pacha, fit passer par mer un secours de deux cents hommes dans cette place ; l'artillerie

(1) Ces mots ne se trouvent pas dans le texte. J'ai cru devoir les ajouter sur la foi de M. Lévesque (*Histoire de Russie*, tom. V, pag. 131); parce qu'ils serviront à expliquer pourquoi la Porte nomme bientôt après un nouveau khan des Tartares, sans que l'auteur ait dit que Sélim-Guéraï eût été déposé, ni qu'il nous apprenne ce qu'il étoit devenu.

de quelques bâtimens qui étoient mouillés dans le port, et le feu des assiégés, obligèrent enfin les Russes à s'éloigner. Ils se représentèrent encore devant Ouzi; mais ils furent repoussés comme la première fois.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Le grand-visir qui n'avoit point quitté la plaine de Babadaghi, s'y trouvoit dans une position critique. Depuis long-temps les soldats ennuyés de leur inaction avoient commencé à déserter. Un officier fut chargé de parcourir la campagne avec un détachement de deux cents hommes, et de ramener les mains liées derrière le dos ceux qui abandonneroient le camp. Cette mesure retint les troupes pendant quelque temps; mais bientôt elle devint insuffisante. Plusieurs petits ports avoisinent Babadahgi; le visir y avoit placé des officiers avec ordre d'empêcher qui que ce soit de s'embarquer. Ce furent ces officiers mêmes qui favorisèrent l'évasion des soldats, moyennant une légère rétribution qu'ils exigeoient d'eux. Des fièvres malignes qui se mirent dans l'armée, achevèrent de dépeupler le camp. Un grand nombre de malades périssoit; il fallut per-

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

mettre aux autres de se retirer où ils vouloient; presque tous les chefs étoient attaqués de l'épidémie; l'on manquoit d'argent et de vivres. La soldatesque mécontente et livrée à elle-même se porta à de tels désordres, que les différens corps furent plusieurs fois sur le point d'en venir aux mains. On étoit au milieu du mois de djémazi-ul-akhirè (1), et le vœu général des troupes étoit d'aller prendre au plus tôt leurs quartiers à Andrinople ou à Constantinople même. Dans cette conjoncture difficile, le grand-visir, ne sachant à quel parti s'arrêter, envoya son secrétaire Abderrezzak-Efendi à Constantinople pour demander les ordres de Sa Hautesse, et l'informer de ce qui se passoit dans le camp.

Ali-Bey révolté en Egypte, et réuni avec le cheikh arabe Daher contre le gouverneur de Damas, Osman-Pacha (2), donnoit alors

---

(1) Milieu de septembre.

(2) Vassif-Efendi donne un précis de la révolte d'Ali-Bey et du cheikh Daher; mais le récit des différens événemens, qui se passoient en Egypte et en Syrie, se trouve disséminé en divers endroits du livre, selon

de vives inquiétudes à la Porte, et faisoit une diversion puissante en faveur des Russes. Le Sultan ne se laissa point étonner par la multiplicité des affaires : il fit face à tout ; il faisoit à la fois parvenir des secours de vivres et d'argent à Babadaghi, et rassembler une armée dans les environs de Damas, pour combattre ses sujets rebelles. Ses soins s'étendirent jusque sur le sèraskèr Ibrahim-Pacha, prisonnier en Russie. Il fit passer à ce général une somme de quinze bourses (7500 piastres) pour subvenir à ses besoins. Il fit venir plusieurs fois en sa présence Abderrezzak-Efendi pour connoître l'état

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

l'ordre des temps, auxquels on en recevoit les nouvelles soit à Constantinople, soit au camp impérial où étoit l'auteur. M. de Volney, dans son excellent ouvrage sur l'Egypte et la Syrie, a donné un abrégé de l'histoire d'Ali-Bey et du cheikh Daher qui est parfaitement conforme à la narration de Vassif-Efendi, et contient même quelques détails de plus. Comme cette narration est étrangère à la guerre contre les Russes, ou n'y a du moins qu'un rapport très-éloigné, je n'ai pas cru nécessaire d'en faire une traduction qui n'auroit pu être qu'une répétition de ce qu'a dit M. de Volney. (Voyez son *Voyage en Syrie et en Egypte.*)

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185.

des choses de sa propre bouche, et conférer avec lui et ses ministres sur les dispositions à ordonner. Abderrezzak insistoit sur la nécessité de fixer les quartiers d'hiver à Andrinople ou dans quelque ville moins éloignée de la capitale que Babadaghi, où les troupes ne vouloient plus séjourner à cause de l'insalubrité de l'air. Le Sultan jugea que les plus graves considérations s'opposoient à ce que le visir se rapprochât de Constantinople; il pensa que ce seroit ouvrir le chemin aux Russes, donner aux soldats musulmans, chargés de défendre les bords du Danube, un prétexte de déserter les places fortes et de retourner dans leurs foyers; il décida donc que le quartier-général resteroit à Babadaghi, et déclara qu'il feroit sentir les effets de son courroux aux officiers qui oseroient quitter leur poste. « Tous les chefs » de l'armée, dit alors Abderrezzak, con» noissent leur devoir. Quels que soient les » inconvéniens de tout genre dont ils souf» frent à Babadaghi, ils n'en partiront pas » de leur propre mouvement. Mais l'ennemi » peut venir les en chasser. Les troupes ne

« résisteront point, et j'envisage quelque » grand malheur. » Tous les membres du conseil, frappés du même pressentiment, restèrent muets. Le Sultan garda un silence sévère, se leva brusquement et sortit de l'assemblée. Abderrezzak se crut perdu. Quel fut son étonnement lorsque le soir même le Sultan le fit appeler et lui dit : « Ce que » tu as prédit ce matin est arrivé ; donne- » moi maintenant tes avis pour remédier » au mal (1) ? »

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

En effet les Russes étoient à Babadaghi : leurs espions les avoient informés de la désunion qui régnoit dans le camp musulman, du manque de vivres, des désertions et des mauvaises dispositions des troupes qui étoient prêtes à fuir à la première occasion. Le maréchal Romanzoff profita de ces circonstances. Il fit passer d'Ibraïl à Matchin une division qui occupa cette place et marcha vers Touldja. Un autre corps parti d'Ismaïl débarqua sur la rive droite du Danube ; les

---

(1) Abderrezzak fut élevé peu de temps après à la place de reïs-éfendi.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185. deux colonnes se réunirent, s'emparèrent de Touldja, et se dirigèrent vers Babadaghi (1).

Pendant qu'elles s'avançoient, le grand-visir tenoit conseil avec les généraux. Ils espéroient que l'ennemi, content d'avoir pris Touldja et Matchin, et ravagé les environs, borneroit là, pour le moment, le cours de ses entreprises. Ils se flattoient d'avoir encore le temps de pourvoir aux moyens de le repousser, lorsqu'on vint secrètement annoncer au visir que les Russes étoient parvenus jusqu'à la tête du pont qui est à trois lieues de Babadaghi. A cette nouvelle Mohammed-Pacha changea de couleur, et le trouble de ses esprits anéantit toutes ses facultés. Personne n'étoit préparé au combat : on ne put envoyer à la rencontre des ennemis qu'un foible détachement. Ils le chassèrent devant eux, et parurent bientôt à l'extrémité de la vallée où étoit le camp. Ils n'étoient pas plus de six mille hommes ; les soldats musulmans, quoique bien plus

(1) Fin d'octobre.

nombreux, prirent lâchement la fuite, ne songeant qu'à emporter ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils se précipitèrent en foule pour s'échapper par une des gorges de la vallée, tandis que l'ennemi entroit par l'autre issue. Si les vainqueurs eussent poursuivi les fuyards, ils en eussent massacré ou fait prisonniers la plus grande partie, et porté un coup terrible à la puissance mahométane. Mais Dieu jeta sur les Musulmans un regard de compassion : il sauva leur armée et leur donna ainsi une nouvelle assurance de la protection qu'il accordera à l'Empire ottoman contre les peuples infidèles jusqu'au jour du jugement dernier.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Les habitans du village de Babadaghi se croyant assez protégés par le voisinage des troupes, et supposant qu'en cas d'attaque, elles opposeroient au moins une résistance de plusieurs jours, ne s'étoient point empressés de faire sortir leurs femmes et leurs enfans, et de les transférer en lieu de sûreté. Dans cette journée désastreuse, contraints de combattre pour ce qu'ils avoient de plus cher, ils osèrent seuls faire face à l'ennemi.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Le grand-visir avoit été un des premiers à fuir, portant avec lui l'étendard du prophète. Lorsqu'il fut à une demi-lieue de Babadaghi, il s'arrêta quelques instans pour délibérer avec un petit nombre d'officiers qui l'accompagnoient, sur la route qu'ils devoient tenir. Ils se déterminèrent à suivre celle de Bazardjik (1). L'araba (2) dans lequel on avoit coutume de mettre le drapeau sacré pendant les marches, avoit pris le chemin d'Ester. Quelques généraux malades qui avoient des chariots ne purent les offrir, à cause de l'état de leur santé. L'étendard soigneusement enveloppé dans une pièce d'étoffe, et placé dans une espèce d'étui, fut lié sur la selle d'un cheval, et transporté ainsi jusqu'au lieu nommé Osman-Fakih. En cet endroit l'araba rejoignit la troupe : on y déposa la précieuse relique qui fut conduite alors avec les honneurs convenables au village d'Ali-Bey (3), d'où le visir dépêcha un courrier à

(1) Le nom entier de ce bourg est Hadji-Oghlou-Bazardjighi (petit marché de Hadji-Oghlou).

(2) Voiture grossière à quatre roues.

(3) Ali-Bey-Keuy.

Constantinople. Il se rendit ensuite à Bazardjik; les corps épars de l'armée s'y rassemblèrent peu à peu, et l'on s'empressa de fortifier la ville. An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Pour inspirer de la sécurité aux habitans, le grand-visir annonça qu'il passeroit l'hiver parmi eux, et fit quelques dispositions ostensibles pour leur persuader qu'il avoit véritablement ce dessein. Il donna publiquement commission aux généraux Abdi-Pacha et Daghistani-Ali-Pacha, d'aller garder les environs de Kara-Sou et de Gustendjè (1), et le 9 de chaban (2), il les revêtit l'un et l'autre d'une pelisse en signe d'investiture du commandement. Bientôt les paysans des bords du Danube, redoutant de se voir surpris dans leurs villages par les ennemis, accoururent en foule à Bazardjik, amenant avec eux leurs enfans et leurs femmes. La ville ne pouvoit contenir toutes ces familles qui furent obligées de rester hors des maisons dans des chariots couverts.

(1) Appelé Keustenza sur la carte de d'Anville.
(2) Le 5 novembre.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185. Cependant il avoit été décidé que l'armée hiverneroit à Andrinople. Beaucoup de soldats et d'officiers étoient partis pour cette ville : déjà même les mulets et les chameaux qui portoient le khazné (1), avoient commencé à défiler. Les habitans de Bazardjik instruits de ce départ secret, et pénétrant alors les intentions du visir, se réunirent en tumulte autour d'une maison où les généraux se trouvoient rassemblés. Armés de fusils et de sabres, ils entrèrent comme des furieux dans la salle du conseil, et proférant des menaces terribles, ils demandèrent au visir s'il avoit le projet de livrer leur pays aux Russes, comme déjà on leur avoit livré la Crimée (2). Ces paroles et la vue d'une

---

(1) Trésor, caisse militaire.

(2) Vassif-Efendi, dans son récit de l'envahissement de la Crimée par les Russes, semble inculper Sélim-Guéraï, comme ayant manqué d'abord d'activité, ensuite de résolution et d'énergie. L'auteur des Trois Démembremens de la Pologne justifie le khan et accuse les Turcs d'avoir eux-mêmes lâchement abandonné les Tartares. Le propos que Vassif-Efendi met ici dans la bouche des habitans de Bazardjik, paroît annoncer que l'opinion publique confirmoit cette assertion. Du

multitude de forcenés dont le nombre grossissoit à chaque instant, et qui s'introduisoient dans la salle par les portes et les fenêtres, glacèrent d'épouvante tous les chefs de l'armée. Le visir fut obligé de promettre avec serment que le quartier-général ne quitteroit point Bazardjik. Il envoya sur-le-champ du monde pour faire revenir le khazné, et l'agitation des esprits fut enfin apaisée. An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

La destitution de Mohammed-Pacha suivit de près cet événement : depuis qu'il occupoit la place de grand-visir, il avoit montré peu de moyens et d'activité, et l'on ne pouvoit plus attendre de lui aucun service, après les preuves qu'il avoit données de son incapacité et de sa négligence. On doit néanmoins observer, en thèse générale, qu'il est contraire à la prudence et aux lois de l'art

---

moins est-il certain que la Porte opposa long-temps une apathique sécurité aux représentations que lui fit le baron de Tott, et même l'ambassadeur de France, M. de Saint-Priest, sur le danger de la Crimée, et qu'elle mit ensuite pour y faire passer des secours une si grande négligence que ces secours arrivèrent trop tard.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

militaire de changer souvent le chef d'une armée. Plusieurs défaites qu'un général aura essuyées ne sont point un motif suffisant pour qu'on lui retire le commandement, s'il possède d'ailleurs quelques talens et de l'expérience (1).

---

(1) Le trait suivant, que l'auteur cite à l'appui de sa proposition, et qu'il donne comme emprunté à l'histoire de France, paroîtra sans doute nouveau aux lecteurs.

« Les Français, dit-il, étoient en guerre avec les autres nations européennes. Pendant sept années leur général éprouva une suite d'échecs dans lesquels il perdit beaucoup d'hommes et de munitions. A la fin de chaque campagne, les Français supplioient leur roi de déposer ce général qui, à la vérité, ne manquoit pas de connoissances militaires, mais qui avoit une étoile malheureuse. Le roi, homme profond et inébranlable dans ses desseins, résista aux instances de son peuple, et maintint toujours son général dans le poste qu'il lui avoit confié. Enfin la huitième année de la guerre, ce même général répara par une éclatante victoire ses défaites précédentes. Les ennemis, complètement battus, furent forcés d'implorer la paix. Le roi alors dit à son peuple : « Le général, dont vous me demandiez la » destitution, apprenoit chaque année des ennemis » eux-mêmes les moyens de les vaincre. Il est enfin » parvenu à déjouer toutes leurs ruses et à faire triom- » pher nos armes. Reconnoissez maintenant la sagesse » du refus que j'ai fait de vous satisfaire. »

Le Sultan voulut donner pour successeur à Mohammed-Pacha un homme dont la capacité reconnue ne trompât point les espérances de la nation musulmane. Il se souvint alors de Mouhsin-Zadé dont il avoit autrefois mal récompensé les avis; la sagesse, l'étendue des vues et la fermeté que ce général avoit déployées lorsqu'il avoit fait rentrer les peuples de Morée dans l'obéissance; l'efficacité des mesures qu'il avoit prises pour réduire et contenir désormais les Maniotes, furent les titres qui lui obtinrent l'honneur d'être réintégré dans un poste qu'il avoit mérité de conserver; il se trouvoit alors à Roustchouk.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185.

Nommé, depuis la fin de l'année précédente, gouverneur et sèraskèr de Viddin, il étoit arrivé dans cette place vers le milieu de l'été: il avoit aussitôt traversé le Danube avec ses troupes, et étoit allé camper à Calfat, en face de Viddin. De là il avoit marché sur Crajova: il en étoit ensuite parti le 8 de djémazi-ul-oula (1), et s'étoit rendu à Koulé,

(1) Le 7 août.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185.

sans que les Russes pussent mettre obstacle à son passage. A Koulé, sa division avoit été renforcée de celle que commandoit le gouverneur de Niképoli. Il avoit conduit à Yerkouki ces troupes reunies, et avoit établi son camp dans la plaine. Il y fut joint encore par un autre détachement envoyé de Silistri, et les différens corps qui se trouvèrent alors sous ses ordres, se montoient à près de trente mille hommes. Cette armée n'étoit presque composée que de cavalerie ; Mouhsin-Zadé, qui auroit voulu tenter de reprendre Bukarest, mais qui sentoit bien qu'il ne pourroit y réussir sans infanterie, fut obligé de se tenir dans l'inaction ; les soldats ne tardèrent point à témoigner de l'impatience et à murmurer : ils portèrent leurs plaintes à l'aga du camp (1). « Le gé-
» néral, leur répondit celui-ci, veut avoir
» de l'infanterie pour attaquer Bukarest :
» vous êtes presque tous janissaires, et votre
» corps, selon son institution primitive,
» doit être formé de fantassins : confor-

(1) Espèce de mestre de camp.

» mez-vous donc aux statuts de l'odjak (1), » soumettez-vous à combattre à pied, et à » l'instant on vous mènera à l'ennemi. » Les soldats refusèrent d'abandonner leurs chevaux, et continuèrent à demander avec tant d'opiniâtreté qu'on ouvrît un libre champ à leur ardeur guerrière, que Mouhsin-Zadé se vit contraint de céder à leur désir. Il les envoya contre Bukarest sous les ordres du sèraskèr de Yerkouki, Izzèt-Pacha, et du caïmacam de Niképoli, Ahmed-Pacha, généraux dont l'autorité étoit subordonnée à la sienne. Cette expédition fut malheureuse : le peu d'accord des chefs et le manque d'infanterie la firent complétement échouer. Les troupes musulmanes furent mises en déroute ; il n'en revint même à Yerkouki qu'une très-foible partie; le reste s'enfuit du côté de Koulé et de Viddin.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

---

(1) Le mot *odjak*, qui signifie proprement *cheminée*, s'emploie pour désigner un ordre, un corps militaire ; ainsi l'on dit l'odjak des spahis, l'odjak des silihtars, pour indiquer ces corps ; mais on applique particulièrement aux janissaires la dénomination d'odjaghe-âmirè (corps impérial).

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185. Mouhsin-Zadé n'ayant plus de soldats, se retira à Roustchouk : ce fut là qu'il reçut la nouvelle de sa nomination qui avoit excité partout une vive allégresse ; il s'occupa aussitôt avec activité de remédier au mauvais état de l'armée, et de faire de nouveaux préparatifs de guerre. En moins de huit jours il fit lever dix mille hommes dans les villages d'Osman-Bazar, de Chumna, de Selva, d'Eski-Djèma, et les distribua sur les bords du Danube. L'approvisionnement des troupes fut un des premiers objets de ses soins ; il envoya un commissaire à Belgrade pour acheter des vivres aux Autrichiens, et fit établir des magasins à Chumna, qui étoit le lieu définitivement fixé pour les quartiers d'hiver (1). Il donna ordre à Abdi-Pacha, qui étoit commandé pour Kara-Sou, de rester à Bazardjik avec sa division, et par cette disposition il calma les alarmes des habitans : lui-même ne tarda pas à se rendre à Chumna (2). Peu après son arrivée dans

(1) Voyez sur Chumna la note n° 2 à la fin du livre.

(2) L'auteur se trouvoit à Chumna lorsque Mouhsin-

cette ville, il y fut rejoint par les corps de troupes qui quittoient Bazardjik. Il alla, suivant l'usage, au-devant de l'étendard glorieux du prophète, il le fit entrer avec pompe dans Chumna, et déposer dans le lieu préparé d'avance à cet effet. An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

Lorsque toute l'armée fut réunie, il songea à remettre en vigueur la discipline militaire: il punit avec la plus rigoureuse sévérité les soldats qui commettoient des brigandages, et méconnoissoient l'autorité des chefs. Il fit aussi périr secrètement un grand nombre de mauvais sujets qui étoient en toute occasion des moteurs de désordre. Par ces épurations et par ces exemples, il sut maintenir les troupes dans les bornes du devoir. Enfin il mit une attention particulière à former d'habiles artilleurs; il

---

Zadé y arriva. Ce visir, ayant vu des pièces rédigées par Vassif-Efendi, alors simple commis dans le secrétariat, voulut lui donner une marque de sa satisfaction et de son estime, et lui accorda une place de khodjakian ; on appelle ainsi les fonctionnaires civils, tels que chefs de bureaux du département des finances, de bureaux de contrôle, etc.

An de J.C. 1771. de l'hég. 1185. augmenta le corps des Toptchis, et les fit exercer hors de la ville à tirer au but, en excitant leur émulation par des récompenses, ainsi que par sa présence et celle des grands officiers.

Depuis que la Crimée étoit au pouvoir des ennemis, le titre de khan étoit devenu un honneur illusoire; néanmoins on voulut donner un chef aux Tartares qui étoient en-deçà du Danube, et l'on jugea à propos de conserver à ce chef la dénomination accoutumée. Tous les Mirzas et Sultans tartares furent appelés à Constantinople, et admis dans une assemblée solennelle qui se tint dans le palais de Davoud-Pacha. Le Grand-Seigneur y assista: on y conféra la dignité de khan à Maksoud-Guéraï, et celle de kaligaï (1) à Bakht-Guéraï-Sultan, fils de Kirim-Guéraï.

Le nouveau khan alla trouver le grand-visir à Chumna. Il eut bientôt auprès de lui dix mille Tartares. Mouhsin-Zadé craignant que ce surcroît de bouches n'accélérât trop

(1) Espèce de vice-khan.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185.

la consommation des provisions destinées à son armée, assigna à Maksoud-Guéraï la ville de Roustchouk pour ses quartiers d'hiver. Le kaligaï avoit été envoyé en Circassie pour tâcher de faire armer les peuples de cette contrée, de lier des intelligences avec la Crimée, et d'engager les habitans à rompre le traité qu'ils avoient conclu avec les Russes (1). Cette mission n'eut pas de succès; le kaligaï revint un mois après, et se rendit aussi à Chumna, d'où le grand-visir le fit passer à Varna, avec ordre de veiller à la défense des environs de cette ville. Le khan étoit chargé également de protéger Roustchouk et ses alentours; mais au lieu de remplir ce devoir, il laissa ses Tartares désoler les campagnes par des ravages semblables à ceux qu'exerçoit autrefois l'armée d'Holagou : quoiqu'on lui fournît largement les sommes

(1) Le prince Dolgorouki, après la fuite de Sélim-Guéraï, avoit fait nommer en Crimée, par les Tartares dévoués à la Russie, un autre khan qui étoit Chahin-Guéraï, l'ancien rival de Sélim. Chahin-Guéraï signa un traité avec le général russe, et envoya à Pétersbourg une députation à la tête de laquelle étoit son frère.

An de J. C. 1771. de l'hég. 1185. nécessaires pour pourvoir à l'entretien de ses gens, et qu'on n'épargnât rien pour le contenter, il ne cessoit de fatiguer la patience du visir et du Divan, en demandant des choses impossibles et absurdes. Cette conduite lui attira de la part du Grand-Seigneur une lettre de reproches qui l'obligea enfin à mettre un terme à ses importunités, et à réprimer les excès de ses Tartares.

An de J. C. 1772. L'hiver se passa sans que les Russes formassent contre les Musulmans de nouvelles entreprises : l'on resta de part et d'autre à s'observer, et les deux nations respirèrent pendant quelque temps.

Lorsque le souverain Créateur de toutes choses plaça l'homme sur ce monde fragile et périssable, il composa son caractère d'une infinité d'élémens opposés ; le penchant à la guerre est inné en nous, et de là naissent les divisions qui éclatent de temps en temps entre les différens peuples. Mais tout est mobile dans la nature humaine ; tout change incessamment sur le globe terrestre ; le mal et le bien, la sécurité et les alarmes, la guerre et la paix sont des accidens qui doivent

nécessairement se succéder dans l'univers. An de J. C. 1772. de l'hég. 1185.

L'énormité des dépenses que la Porte avoit faites pour entretenir des troupes et équiper des vaisseaux ; les désastres qu'elle avoit soufferts, le peu de fermeté et de courage que montroient ses soldats en présence de l'ennemi, lui faisoient désirer la fin de cette lutte ruineuse. La Russie, quoique fière de ses triomphes, sentoit qu'elle les avoit achetés par de grands sacrifices, et avoit un égal besoin de la paix (1). Les deux nations entrevirent enfin l'aurore du bonheur : l'Autriche et la Prusse qui avoient observé une stricte neutralité, offrirent leur médiation ; la France et l'Angleterre ne prirent aucune part à

(1) La peste régnoit à Moscou depuis la fin de 1770. C'étoit pendant le siége de Bender que les Turcs avoient communiqué à leurs ennemis ce fléau redoutable. Il exerça d'affreux ravages parmi le bas peuple. Une horde de quatre cent mille Kalmouks, qui nourrissoit d'innombrables troupeaux dans les vastes déserts de l'ancien royaume d'Astracan, irritée par des vexations, émigra en 1771 et se retira à la Chine. Cette désertion, l'épidémie qui désoloit les provinces russes, l'obligation de tenir des troupes en Pologne, enfin l'audace et les succès d'un Cosaque rebelle, nommé Pougatchef, avoient épuisé l'Empire russe.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1185.

l'accommodement, parce que les Russes attribuoient la guerre aux intrigues des ministres français auprès de la Porte, et que les Musulmans n'avoient point de confiance dans le gouvernement anglais, qui avoit fourni des vaisseaux et des officiers de marine à la Russie. Les ministres autrichiens et prussiens travaillèrent à Pétersbourg auprès des ministres russes pour faire cesser les hostilités. Un major prussien vint bientôt à Constantinople apporter la proposition d'une suspension d'armes; il demanda la liberté d'un officier russe prisonnier; on la lui accorda, et on les congédia tous deux en les défrayant de toutes leurs dépenses. Le Sultan consentit à l'armistice, et donna aussitôt un khatti-chérif, afin d'autoriser les ministres médiateurs à se réunir avec les plénipotentiaires qui seroient nommés par la Porte et par la Russie, et à régler de concert les conditions d'une trêve, pour s'occuper ensuite de dresser les articles de la paix.

La Russie représenta que l'intervention des cours de Vienne et de Berlin n'étoit point désintéressée, et que ces puissances

avoient en vue leur avantage particulier, plutôt que le bien des parties belligérantes : elle proposa donc de traiter sans intermédiaire, et fit dès lors entendre qu'elle demanderoit pour base de la paix l'indépendance de la Crimée, ajoutant que la Moldavie et la Valachie seroient rendues à la Porte moyennant un dédommagement pécuniaire. Quoique le Divan pressentît toute la difficulté que l'on auroit à s'accorder sur ces points, il jugea néanmoins convenable de conclure provisoirement l'armistice ; le soin d'en arrêter les clauses fut remis au grand-visir et au maréchal Romanzoff.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1185.

Une correspondance suivie s'établit alors entre ces deux généraux pour convenir du lieu où se feroient les conférences. Le grand-visir cachoit à son armée les négociations qui alloient s'entamer, de peur que l'espérance de la paix ne devînt pour les soldats un motif d'abandonner les drapeaux. Mais les courriers qui se succédoient sans interruption sur la route de Chumna à Yassy, où étoit le maréchal Romanzoff, et qui traversoient le Danube à Roustchouk, don-

An de J. C. 1772. de l'hég. 1185.

nèrent à Maksoud-Guéraï quelques soupçons de ce qui se passoit. Aussitôt il écrivit au visir qu'il alloit faire une incursion sur la rive gauche du fleuve, avec quatre ou cinq cents cavaliers tartares et les troupes de Niképoli, pour piller et ravager les villages dont les habitans avoient embrassé le parti des Russes. Cette boutade intempestive de courage obligea le grand-visir à lui dépêcher en toute hâte un officier qui le mit dans la confidence.

An de l'hég. 1186.

Enfin il fut décidé que le maréchal et le visir nommeroient deux chargés de pouvoirs qui s'assembleroient à Yerkouki (1). Romanzoff donna cette mission à Simolin. Le choix de Mouhsin-Zadé tomba sur Abdulkérim-Efendi, auquel fut adjoint Diri-Efendi, homme parfaitement instruit de tous les

---

(1) Après la déroute que les Musulmans avoient essuyée dans leur expédition contre Bukarest, et la dispersion des troupes de Mouhsin-Zadé, d'Izzèt-Pacha et du caïmacam Ahmed-Pacha (voyez pag. 185), les Russes étoient revenus prendre possession de Giurgèvo. Ils avoient trouvé dans la ville un grand nombre de chariots de provisions et des munitions de toute espèce.

traités et de tous les rapports politiques existans entre les gouvernemens de la chrétienté. Ces deux personnages, accompagnés du drogman de la Porte, Eskerlet, se rendirent à Roustchouk, et passèrent à l'autre bord du Danube, le 16 de mouharrem 1186 (1). Ils s'établirent sous une tente à une lieue de distance de Yerkouki. Simolin les attendoit dans cette place; le général russe qui y commandoit, leur envoya quarante hommes pour leur servir de garde. Trois jours après les commissaires musulmans et russes eurent une entrevue, dans laquelle ils échangèrent leurs lettres de créance : le lendemain ils commencèrent à traiter.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

Quoique les intentions du Grand-Seigneur fussent sincères et qu'il souhaitât vivement de conclure une pacification honorable, cependant l'issue des conférences étant incertaine et dépendante des vues impénétrables de la Providence, le Divan pensa qu'il étoit prudent de ne point cesser de

(1) Le 10 avril.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

faire des préparatifs de guerre, tandis qu'on travailloit à obtenir la paix ; il sentit combien il auroit à se repentir d'avoir laissé endormir sa vigilance, si les décrets du destin obligeoient les deux nations à reprendre les armes. Des ordres furent donnés pour que l'on continuât de presser la levée des troupes et qu'on les fît marcher vers Chumna. On tint toujours les négociations secrètes. Enfin, l'on fit sortir l'armée des quartiers d'hiver ; on planta le tough dans la plaine, comme pour annoncer une nouvelle campagne, et le 26 de mouharrem (1), le grand-visir fit dresser ses tentes hors de la ville.

Les conférences se prolongèrent jusqu'au 7 de sèfèr (2). Alors toutes les difficultés se trouvèrent aplanies, les actes furent rédigés et envoyés au grand-visir et au maréchal qui y donnèrent leur approbation et y apposèrent leur signature (3). Les commissaires en se séparant se firent réciproque-

(1) Le 20 avril.

(2) 1er mai.

(3) Ces actes, signés par les deux généraux en chef, ne furent échangés entre Simolin et Abdulkérim que

ment des présens. Le Russe offrit au Musulman et à ses gens des fourrures de martre; l'éfendi lui rendit en échange un cheval harnaché et donna au secrétaire et à l'interprète une somme de 1700 piastres. An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

Voici quelles étoient les conditions de l'armistice.

ART. PREMIER. Les deux armées cesseront les hostilités sur tous les points qu'elles occupent.

2. Immédiatement après la signature des actes, avis en sera donné aux commandans russe et musulman de Yerkouki et de Roustchouk, afin que l'un et l'autre fassent connoître la nouvelle de l'armistice aux troupes des deux nations qui sont en Europe ou en Asie, aussi promptement que pourra le permettre l'éloignement des lieux.

3. Pendant la durée de cette suspension d'armes, les troupes russes et musulmanes demeureront dans l'état et dans les endroits où elles se trouvent. Celles qui sont sur les

---

le 30 mai. (*Histoire des Trois Démembremens de Pologne*, tom. Ier, pag. 473.)

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186. bords du Danube, ne passeront point ce fleuve qui servira de ligne de démarcation, jusqu'à ce que les limites définitives soient fixées entre les deux puissances. On ne construira point de nouvelles fortifications. On ne fera pas de réparations dans les villes ou places fortes qui ont souffert, particulièrement à Babadaghi, à Touldja, à Isaktchi, à Matchin et à Khersova (1) : tout restera *in statu quo.*

4. On donnera les moyens au commissaire russe de faire passer par Constantinople à l'amiral russe qui croise dans la Méditerranée, la nouvelle de la conclusion de l'armistice. Les clauses d'une suspension semblable d'hostilités seront réglées entre les deux amiraux (2).

---

(1) Sur la carte de d'Anville, *Girsow.*

(2) Un armistice maritime fut en effet signé à Paros entre l'amiral Spiritoff et un commissaire musulman envoyé par le capitan-pacha. Une seule chose est à remarquer dans cet armistice, c'est que Spiritoff ne voulut jamais consentir à ce que, pendant sa durée, le commerce turc se fît avec des bâtimens français. Il allégua les ordres les plus précis de sa souveraine. (*Histoire des Trois Démembremens de la Pologne*, tom. Ier, pag. 475.)

La Porte fera annoncer l'armistice sur toutes les côtes de l'Empire musulman, ainsi qu'en Crimée. Les bâtimens turcs n'entreront point dans l'embouchure du Dniester, ni dans celles du Danube. Les choses demeureront en Crimée sur le pied actuel; les navires mulsulmans ne se présenteront point dans ses ports, à moins d'un cas de nécessité. (Voy. les art. 6 et 7.)

An de J.C. 1772. de l'hég. 1186.

Les embarcations qui se trouvent sur le Danube pourront naviguer librement et dans tous les sens sur ce fleuve, qui est la limite entre les deux armées. Si quelque contestation s'élevoit entre les individus placés sur les deux rives, les officiers militaires musulmans ou russes jugeroient les débats avec équité et feroient punir quiconque seroit reconnu coupable.

5. Depuis le moment où la conclusion de l'armistice aura été publiée, les Musulmans ne devront point envoyer de munitions de guerre ni de renforts de troupes aux forteresses d'Ouzi ni de Kilburoun; mais ils pourront ravitailler ces places.

6. Les navires (musulmans) chargés de

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

provisions de bouche, que des vents contraires ou quelque accident que ce soit pourroient faire échouer sur les côtes de Crimée ou de Bessarabie, seront secourus par tous les moyens possibles, et aucun obstacle ne sera mis à ce qu'ils parviennent à leur destination.

7. De même, dans le cas où des bâtimens russes chargés de provisions de bouche pour la Crimée, la Bessarabie ou les bords du Danube, échoueroient sur les côtes des provinces musulmanes, les habitans du pays s'empresseront de leur porter des secours et les laisseront ensuite naviguer librement.

8. Aussitôt que la nouvelle du présent armistice sera parvenue dans le Gurdjistan (1), le Kouban et les autres contrées d'Asie où les Musulmans et les Russes ont des forces militaires, les peuples et les soldats observeront les clauses contenues dans cet acte. Les villes et forteresses resteront entre les mains de ceux qui les occupent maintenant, et les hostilités seront égale-

(1) La Géorgie.

ment suspendues dans les lieux dont la possession est indécise et les limites non encore fixées. An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

9. Dans la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Crimée, le Kouban et autres provinces des deux Empires, sans exception, ainsi que sur la mer Noire, l'armistice sera prolongé, du commun accord des généraux en chef, jusqu'au moment qu'indiquera le congrès des plénipotentiaires des deux puissances, lorsqu'ils s'assembleront pour traiter de la paix définitive. Mais comme il ne sera peut-être pas possible de faire connoître assez promptement dans quelques provinces éloignées le terme que marquera le congrès, pour ces provinces là seulement, l'expiration de l'armistice est fixée au commencement du mois d'octobre de la présente année.

Cette suspension d'armes étoit le préliminaire de la paix pour laquelle les négociations alloient s'ouvrir. Déjà l'Impératrice de Russie avoit nommé deux plénipotentiaires. Le premier étoit (Grégoire) Orloff, homme qui jouissoit de toute l'estime et de l'entière

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

confiance de sa souveraine; le second étoit l'ambassadeur Obreskoff qui résidoit auprès de la sublime Porte depuis vingt ans (1). L'un et l'autre ne tardèrent pas à se rendre à Yassy. Le Divan, informé de leur arrivée dans cette ville par une lettre du maréchal Romanzoff, s'empressa d'envoyer aussi ses plénipotentiaires, dont le premier étoit le nichandji (2) Osman-Efendi, et le second Yassiny-Zadé-Efendi, cheikh de Sainte-

(1) On a vu qu'Obreskoff avoit d'abord été renfermé aux Sept Tours. On l'en fit sortir dès la première campagne pour accompagner le grand-visir qui espéroit s'en servir comme moyen de pacification. Il recevoit chaque jour 250 piastres (environ 625 fr.) pour son entretien et celui de ses gens. Il fut ensuite transféré à Dimotuc, petite ville à six lieues d'Andrinople. Il n'y avoit point d'exemple que les Turcs eussent relâché le ministre d'une puissance, tandis qu'ils étoient en guerre avec elle; cependant les ministres de Prusse et surtout d'Autriche eurent assez de crédit à la Porte pour obtenir l'élargissement d'Obreskoff. On le conduisit à Semlin où on lui rendit la liberté.

(2) L'office du nichandji consiste à tracer en tête des actes, ordonnances et lettres patentes émanées du trône, le chiffre du Sultan, que l'on nomme *nichan*, *tevkiê*, *toughra*, d'où dérivent ses titres de *nichandji*, *tevkiêy*, *toughra-kech*.

Sophie (1), le plus instruit des docteurs de la loi musulmane, et qui avoit la commission particulière de diriger la discussion des articles qui pourroient avoir rapport à la religion. Kutchuk-Ibrahim-Efendi, l'un des khodjakians de la Porte, fut chargé de les accompagner comme leur defterdar, pour fournir à toutes leurs dépenses.

An de J.C. 1772. de l'hég. 1186.

Les ministres d'Autriche et de Prusse, auprès de la cour ottomane, espérant intervenir dans le congrès comme médiateurs, voulurent suivre les plénipotentiaires, ils reçurent pour leurs frais de route chacun une somme de vingt-cinq mille piastres (2). Tout ce cortége partit de Constantinople le 12 de rèbiê-el-evvel (3), et arriva au camp de Chumna le 4 de rèbiê-el-akher (4). Toutes les troupes avoient été rangées sur deux lignes au milieu desquelles on fit passer les éfendis et les ministres, pour leur montrer

(1) C'est le premier de tous les cheikhs. (Voyez la note 3, pag. 16.)

(2) Environ 62,500 fr.

(3) Le 3 juin.

(4) Le 25 juin.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

la force de l'armée. On les conduisit ensuite aux tentes qui leur étoient destinées, et là le grand-visir fit porter à chacun d'eux trente *meskals* (1) d'ambre, et cent dragmes de bois d'aloës dans un sachet d'étoffe rouge, avec plusieurs plateaux couverts de fruits, de sirops et de diverses sortes de rafraîchissemens. Lorsqu'ils eurent pris quelques jours de repos, le grand-visir jugea qu'il étoit temps de les congédier. Il donna d'abord à chacun des plénipotentiaires musulmans une pelisse de martre zibeline et un cheval richement caparaçonné; il fit les mêmes présens aux ministres étrangers, et fit distribuer à leurs interprètes des caftans et des mouchoirs brodés.

Le 11 de rèbiê-el-akher (2), il se remirent en marche, et trois jours après ils entrèrent à Roustchouk. Le sèraskèr Ali-Pacha les y reçut avec tous les honneurs convenables. On convint d'abord du cérémonial qui seroit observé entre les plénipotentiaires musul-

---

(1) Le *meskal* est un poids d'une dragme et demie.

(2) Le 1er juillet.

mans et le général russe qui commandoit à Yerkouki. Celui-ci fit dire par son interprète que c'étoit à lui à recevoir la première visite, à moins qu'Osman-Efendi n'eût le titre d'ambassadeur. Osman répondit avec emphase, que non seulement il étoit revêtu de ce titre, mais qu'il avoit même le crédit de le faire conférer à qui il voudroit. Il passa ensuite le Danube. Le général russe vint le complimenter, et accepta en s'en allant un cheval qu'Osman lui fit offrir. Le lendemain les éfendis lui rendirent sa visite; il quittèrent Yerkouki le troisième jour, et à la fin du mois de rèbiê-el-akher (1), ils arrivèrent au lieu désigné pour le congrès près de la ville de Fokchan.

An de J.C. 1772. de l'hég. 1186.

Ils eurent bientôt une entrevue avec les plénipotentiaires russes : après la communication des lettres de créance, on s'occupa de vérifier l'égalité des rangs. Orloff et Obreskoff avoient l'un et l'autre la qualité d'ambassadeurs ; Osman-Efendi l'avoit également, mais Yassiny-Zadé n'avoit que le titre

---

(1) Milieu de juillet.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

de *sous-ambassadeur.* Les Russes refusèrent d'abord de traiter avec lui. Osman avoit sollicité de la Porte pour son collègue un grade semblable à celui d'Obreskoff, et le grand-visir avoit vivement appuyé cette demande qui ne pouvoit manquer d'être accordée. Néanmoins les Russes ne se contentèrent pas de cette assurance faite verbalement; ils exigèrent d'Osman-Efendi un écrit signé de sa main, pour certifier que le rang d'ambassadeur seroit donné incessamment au second plénipotentiaire musulman. Le diplôme de cette dignité parvint quelques jours après de Constantinople à Yassiny-Zadé, et la difficulté fut levée.

L'on régla ensuite l'étiquette et le mode des conférences, et l'on décida que l'armistice conclu précédemment par Abdulkérim et Simolin expireroit le 10 septembre. Enfin, après de longs préliminaires, le congrès s'ouvrit (1): le premier point qu'on examina fut de savoir si l'on y admettroit les ministres d'Autriche et de Prusse. Orloff témoigna que

(1) Le 5 août.

leur présence n'étoit point nécessaire, et que la Porte et la Russie pourroient bien, sans l'intervention d'aucune autre puissance, terminer leurs différens. An de J.C. 1772. de l'hég. 1186.

Dans un second entretien, les plénipotentiaires russes expliquèrent enfin les intentions de leur cour. Ils commencèrent par reprocher à la Porte d'avoir rompu les traités, et réclamèrent une indemnité. Les éfendis répondirent que c'étoit la Russie qui avoit provoqué la guerre ; ils le prouvèrent en rappelant l'entrée des armées russes en Pologne, et le pillage du village de Balta. Les Russes, sans chercher à soutenir plus long-temps leur assertion, proposèrent l'indépendance des Tartares. « Ces peuples, » dirent-ils, ont toujours suscité la division » entre la Russie et la Porte. Forts de l'appui » d'une grande puissance, ils ont fait sou- » vent des incursions sur notre territoire. » Dès l'instant que cet appui leur sera ôté, » ils n'oseront plus commettre d'hostilités, » et la principale source de nos discordes » sera tarie par ce moyen. » Les ministres musulmans observèrent que le khan de Cri-

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

mée, n'étant plus soumis au Sultan, deviendroit un second vicaire du prophète (1). Ils déclarèrent donc qu'ils ne pouvoient admettre cette clause ; et que si la Russie persistoit à l'exiger, la Porte se verroit forcée de recommencer la guerre : la discussion s'échauffa ; les Russes dirent enfin que l'indépendance de la Crimée étoit la condition première et fondamentale de la paix, et que si cette condition n'étoit pas acceptée, ils ne devoient pas traiter les autres points. L'assemblée fut rompue, et l'on se sépara brusquement.

Quelques jours après, Orloff se rendit seul sur le soir à la tente d'Osman-Efendi : il employa tous les raisonnemens imaginables pour lui arracher quelque concession. Osman fut inflexible, et Orloff, perdant tout espoir

---

(1) Quoique les Sultans ottomans ne prennent plus le titre de *khalifes*, c'est-à-dire *successeurs* ou *vicaires* (de Mahomet), ils n'en sont pas moins considérés comme tels, et comme les chefs spirituels et temporels de toute la nation musulmane de la secte des *sunnis*. Les Tartares sont également *sunnis*, et leur khan étoit regardé comme l'héritier présomptif du trône des Sultans au défaut des mâles de la famille royale ottomane.

de rien obtenir, annonça qu'il avoit fait préparer des voitures pour retourner à Pétersbourg où il devoit, disoit-il, instruire l'Impératrice du motif légal qui s'opposoit à ce que la Porte reconnût la liberté des Tartares. Les Musulmans ne cherchèrent point à le retenir ; ils reprirent eux-mêmes le chemin de Roustchouk, et Obreskoff se rendit à Yassy où il resta auprès du maréchal Romanzoff.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

La rudesse du caractère d'Osman-Efendi étoit la principale cause de la rupture du congrès : loin d'avoir le liant et la souplesse nécessaires dans l'art de la diplomatie, il joignoit à l'esprit de chicane une morgue et un entêtement invincibles. Son humeur bizarre rebuta dès le premier abord les plénipotentiaires russes qui se demandèrent l'un à l'autre s'ils avoient affaire à un fou. « Si » c'est là un homme raisonnable, dirent-ils, » du moins nous ne trouvons rien dans ses » discours qui ressemble aux idées que nous » avons de la raison. »

Romanzoff se vit avec peine dans la nécessité de reprendre les armes : il écrivit au

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186. visir pour lui témoigner combien il regrettoit que les conférences n'eussent pas eu un plus heureux résultat. Il blâmoit également les plénipotentiaires russes et musulmans, et attribuoit à l'obstination et à la hauteur que les uns et les autres avoient montrées, le peu de succès des négociations. Le grand-visir en étoit encore plus mortifié : malgré les efforts que l'on avoit faits pour empêcher les soldats de quitter le camp, un grand nombre avoit repassé le Balkan, et s'étoit retiré à Constantinople aussitôt après la publication de l'armistice qui étoit à la veille d'expirer. Il falloit à tout prix tâcher d'en prolonger la durée pour recompléter l'armée, et se mettre en état de défense sur tous les points. Le conseil des généraux crut pouvoir profiter des dispositions pacifiques du général russe pour parvenir à ce but.

Ce fut moi-même, auteur de cette histoire, que le grand-visir chargea de porter à Romanzoff la lettre dans laquelle il lui proposoit de suspendre encore pour quelque temps les hostilités.

On me recommanda de ne rien épargner

pour obtenir une prolongation d'armistice, ne fût-ce que dix jours. Je me rendis en sept heures de Chumna à Roustchouk; je communiquai verbalement au sèraskèr Daghistani-Ali-Pacha les instructions du visir, qui étoient de ne point attaquer les Russes avant mon retour. Cet ordre parut causer au général un vif déplaisir : « Qu'avons-nous besoin » de trève, s'écria-t-il ? que le grand-visir » me permette de passer le Danube ; j'ai assez » de troupes pour conquérir tout le pays d'ici » à Kiow (1). » — « Puisque le conseil des » généraux, lui répondis-je, a pris une dé- » cision contraire à vos vœux, mettez pour » le présent un frein à votre ardeur belli- » queuse : peut-être n'y aura-t-il point de » trève, et vous pourrez alors ouvrir une » libre carrière à votre courage. »

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

Je passai à Yerkouki où le commandant russe me donna une voiture appelée *kaliska*, qui est un demi-carrosse. J'y montai, et je pris le chemin de Yassy. A trois lieues de Yerkouki je rencontrai Osman-Efendi qui

(1) Place russe sur le Dniéper.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

revenoit. Je m'approchai de son araba ; je lui remis une lettre du grand-visir, et lui donnai en peu de mots une idée de ma mission. « Le maréchal Romanzoff n'a pas la » faculté d'accorder dix jours d'armistice, » me dit-il ; en vous envoyant vers lui, on » vous a fait prendre une peine inutile. » Cette démarche ne peut que compro- » mettre l'honneur du nom musulman ; » demander une chose impossible, c'est » s'exposer à un refus aussi humiliant que » certain. »

L'éfendi étoit un homme puissant : il ne pardonnoit jamais à ceux qui ne déféroient point à ses opinions, et le crédit dont il jouissoit rendoit son inimitié très-redoutable. Je lui répondis donc que je me conformerois en tout à son avis ; que je continuerois ma route, s'il le jugeoit à propos, et que je retournerois avec lui au camp, s'il me l'ordonnoit. Il fut flatté, et me dit de l'accompagner : chemin faisant il se plaignit beaucoup à moi de Yassiny-Zadé. « Il ne m'a » été d'aucun secours dans le congrès, dit-il ; » il ne me soutenoit pas dans la discussion.

» Il ne m'a servi que pour faire des provi- An de J. C. 1772.
» sions de volailles. Si vous en doutez, ajou- de l'hég. 1186.
» ta-t-il, regardez. » En parlant ainsi, il me montra du doigt plusieurs cages à poules qui étoient sur des chariots.

Nous fûmes bientôt de retour à Yerkouki. L'on nous dressa des tentes dans la plaine : j'étois dans une cruelle agitation d'esprit ; je craignois, pour avoir voulu éviter le ressentiment d'Osman-Efendi, de m'être exposé à encourir les reproches du grand-visir. Tandis que j'étois en proie à ces pensées, Osman me fit appeler dans sa tente ; les ministres de Prusse et d'Autriche étoient en conversation avec lui. Il me présenta à eux en leur disant : « Voici Vassif-Efendi, l'un des khodjakians du Divan. On l'a envoyé du camp de Chumna pour proposer aux Russes un armistice : n'est-il pas vrai que Romanzoff n'a pas les pouvoirs nécessaires pour le conclure, et qu'il est inutile, par conséquent, que Vassif aille jusqu'à Yassy ? » Le ministre d'Autriche répondit vaguement ; mais celui de Prusse trancha la question, et dit vivement à Osman : « Jusques à quand

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

» vous laisserez-vous aveugler par votre pré-
» somption obstinée ? Vous vous permettez
» de contremander et de retenir auprès de
» vous un homme auquel le grand-visir a
» donné une mission d'après l'avis unanime
» de son conseil ! C'est d'abord manquer à
» toutes les convenances. Qui vous assure
» ensuite que cette mission ne peut réussir ?
» Et dans le cas même où elle ne réussiroit
» pas, l'envoyé ne sera-t-il pas à même de
» juger de la situation et des forces de l'ar-
» mée ennemie ? Pourquoi voulez-vous pri-
» ver votre gouvernement de l'avantage
» que peut lui procurer cette connoissance ? »

A ce discours, Osman-Efendi se troubla et changea de couleur. Il se tourna vers moi et me dit : « Puisqu'il en est ainsi, partez. » Je répondis, à dessein d'irriter encore son humeur : « L'ordre que vous m'avez donné
» de revenir étoit sans doute fondé sur de
» puissans motifs ; ne faites pas attention
» aux vains propos de ces gens-là, et con-
» fondez en deux mots leurs foibles rai-
» sonnemens. » — « Voulez-vous donc me
» compromettre, s'écria-t-il ? Partez ; après

» ce qui vient d'être dit en ma présence, » vous ne pouvez plus rester ici. » J'obéis ; je fis toute la diligence possible, et j'arrivai en peu de temps à Yassy. Le maréchal Romanzoff prit un air de satisfaction en lisant la lettre du grand-visir. Après m'avoir laissé quelques heures pour me reposer des fatigues du voyage, il eut avec moi un entretien auquel l'ambassadeur Obreskoff fut présent.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

Le maréchal témoigna d'abord quelque défiance sur la sincérité des intentions pacifiques de la Porte, et fit entendre qu'il craignoit qu'elle ne voulût amuser les Russes, et les empêcher de poursuivre leurs succès. Je l'assurai que le Divan n'avoit d'autre vue que de parvenir à faire une paix honorable. « Il se pourroit néanmoins, ajouta Romanzoff, que le dessein du grand-visir fût de » gagner du temps pour rassembler des sol- » dats. » — « Nous n'avons pas besoin, lui » répondis-je, de faire de nouveaux prépa- » ratifs; nous avons quarante ou cinquante » mille hommes à Roustchouk, autant à » Silistri, et quatre-vingt mille hommes au » camp de Chumna. Le Danube est cou-

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

» vert de nos bateaux, et nos soldats sont » prêts au moindre signal à commencer les » hostilités. A mon passage à Roustchouk, » j'ai recommandé au sèraskèr, de la part » du grand-visir, de ne faire aucun mouve- » ment jusqu'à mon retour ; des ordres » semblables ont été donnés au sèraskèr de » Silistri ; vous pouvez juger par là des véri- » tables intentions de la Porte. »

Le maréchal et l'ambassadeur élevèrent quelques difficultés (1). Je demandois une suspension d'armes de plusieurs mois ; enfin, Romanzoff en proposa une de quarante jours, ajoutant qu'il ne pouvoit pas prendre sur lui d'en accorder une plus longue ; mais

---

(1) L'auteur donne ici des détails minutieux de son entretien avec Romanzoff et Obreskoff. J'en ai supprimé la plus grande partie, parce qu'ils ne présentoient aucun intérêt. L'auteur prévient d'ailleurs qu'il ne les donne pas comme parfaitement exacts ; il dit un peu plus loin : « Le procès-verbal de mon entretien, avec Romanzoff et Obreskoff, fut brûlé dans un incendie. C'est après un intervalle de trente ans que je le rédige de mémoire aussi fidèlement que je le puis. Dieu connoît ce qui peut m'être échappé de contraire à la vérité. »

qu'il s'engageoit à faire venir de Pétersbourg, pendant ce délai, tous les pouvoirs qui lui seroient nécessaires pour la prolonger ensuite de quelques mois, et rouvrir les négociations pour la paix. Je feignis de douter que le grand-visir consentît à un armistice aussi court; mais je promis au maréchal qu'il auroit une réponse sur cet objet en dix jours. An de J.-C. 1772. de l'hég. 1186.

Je partis sur-le-champ. Lorsque je fus à Roustchouk, le sèraskèr s'empressa de venir me trouver et me demanda, avec un air d'anxiété, quel avoit été le résultat de ma démarche. « Je vous annonce la guerre, lui » répondis-je; c'est maintenant le moment » d'exécuter le généreux dessein que vous » aviez de chasser l'ennemi de nos con- » trées. » Ces mots firent pâlir Ali-Pacha. « Je n'ai plus de troupes, me dit- » il : la dyssenterie s'est déclarée parmi » mes Bosniaques; elle en a enlevé un si » grand nombre, que leurs tombeaux ont » formé un nouveau cimetière hors de la » ville. Le reste de mes soldats a déserté » sous prétexte des approches de l'hiver. Je

An de J.-C. 1772. de l'hég. 1186.

» n'ai ni vivres, ni argent. Si vous n'engagez » le grand-visir à m'envoyer au plus tôt des » hommes et des munitions, un miracle » seul peut empêcher que Roustchouk ne » tombe au pouvoir des Russes. » — « Qu'en- » tends-je, lui répliquai-je ! quel change- » ment subit s'est opéré en vous? qu'est » devenue cette noble ardeur qui vous ani- » moit ? Est-il possible qu'en si peu de jours » cette armée si nombreuse et si brave, qui » devoit pousser ses conquêtes jusqu'à Kiow, » soit disparue et anéantie ? » — « Les choses » n'ont point changé, reprit-il : lorsque je » vous vis dernièrement, ma situation étoit » aussi déplorable qu'elle l'est aujourd'hui ; » c'étoit uniquement pour vous donner à » vous même de l'assurance et du courage » que je fis alors parade de bravoure. » Je calmai ses inquiétudes en lui faisant confidence de l'armistice, et je poursuivis ma route.

Osman-Efendi étoit au camp depuis quelques jours. Il y tenoit les discours les plus ridicules, et les généraux n'osoient le contredire de peur de s'attirer la haine d'un

homme qui pouvoit leur nuire à Constantinople. « L'armée russe, disoit-il, est presque » détruite par les maladies; elle manque de » tout; à la première attaque elle abandonneroit les provinces musulmanes et fuiroit » jusqu'à Khoutin. » J'avois vu au contraire cette armée dans le meilleur état(1); et, loin de songer à la retraite, elle se préparoit à faire une irruption dans la Bulgarie. De nombreux corps qui se dirigeoient sur le Danube, et que j'avois rencontrés en chemin, m'en avoient donné la certitude. « Il

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

(1) L'auteur avoit sans doute mal jugé, ou l'animosité particulière, qu'il avoit contre Osman-Efendi, le portoit à le démentir sur tous les points; car il est connu que l'armée russe étoit alors dans un état d'épuisement et de foiblesse qui étoit le principal motif du désir que Romanzoff témoignoit pour la paix. Il ne cessoit de représenter à Pétersbourg le dénûment de ses troupes, et ce fut malgré lui qu'après la rupture des négociations au mois de mai 1773, il se décida à prendre l'offensive. Il avoit mandé plusieurs fois à l'Impératrice qu'il étoit très-dangereux de passer le Danube, attendu le nombre des malades, le défaut de munitions de guerre et d'habillemens. Catherine traitoit sa circonspection de timidité, et lui répondoit : *Passez le Danube, et poussez vivement les opérations.*

An de J.C. 1772. de l'hég. 1186.

» falloit, ajoutoit Osman, faire marcher » nos troupes contre Bukarest et Yassy, » au lieu d'envoyer un parlementaire qui » ne peut que rapporter une réponse hu- » miliante. » Tels étoient les propos qu'il répandoit lorsque j'arrivai à Chumna.

Je me fis aussitôt introduire auprès du grand-visir auquel je rendis compte du succès de ma mission. Il en fut si charmé, que, ne sachant dans le moment de quelle manière me témoigner sa satisfaction, il vida ses poches et me fit présent de tout ce qui s'y trouvoit. A peine je m'étois retiré dans ma tente que je reçus de sa part un message par lequel il m'annonçoit qu'il m'avoit accordé un ziamet (1) près de Cara-Hissar(2), et qu'il avoit donné les ordres nécessaires pour en faire dresser le *barat* (3) en mon nom.

J'ai joui seulement pendant le temps de la guerre de ce fief, dont le revenu étoit

(1) Voyez la note 1, pag. 13.
(2) C'est-à-dire *Forteresse Noire*, ville d'Anatolie.
(3) Diplôme.

presque tout ce que je possédois. Après la mort de Mouhsin-Zadé mon bienfaiteur, sous le règne du Sultan Abdulhamid, cette propriété me fut enlevée par le crédit de la Sultane Esma (1), qui la fit donner à un de ses protégés. J'ai *vivoté* depuis lors sans fief et sans revenu, jusqu'au moment où la main bienfaisante du Sultan a daigné répandre sur moi ses faveurs. Ce n'est pas que l'abondance règne chez moi; mais j'ai une aisance médiocre qui suffit à mes désirs.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

Tous les généraux accueillirent avec une joie égale la proposition d'un armistice de quarante jours faite par le maréchal. La ratification en fut votée par acclamation, et l'on en envoya l'acte signé du grand-visir, par un Tartare (2) accéléré, en échange de celui dont j'avois été le porteur. Ce Tartare arriva à Yassy avant l'expiration du terme de

(1) Elle étoit sœur du Sultan Moustafa qui l'avoit donnée en mariage au grand-visir Mouhsin-Zadé.

(2) On donne encore maintenant le nom de *Tartares* (Tatars) à tous les courriers du gouvernement, peut-être parce que c'étoit autrefois des Tartares qui faisoient cet office dans l'Empire.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186. dix jours que j'avois fixé, et ma promesse, un peu téméraire, se trouva heureusement accomplie.

Osman-Efendi, piqué de voir ses oracles démentis par l'événement, quitta Chumna pour retourner à Constantinople. Les ministres d'Autriche et de Prusse ne l'avoient point accompagné au camp; malgré ses instances, ils s'étoient séparés de lui à Hézargarad (1). Ils précédèrent de quelques jours à Constantinople (2) Osman et Yassiny-Zadé-Efendi, dont le voyage inutile avoit coûté au gouvernement de cinq à six cents bourses (de deux cent cinquante à trois cent mille piastres).

Bientôt le visir reçut de nouvelles lettres de Yassy. Le maréchal Romanzoff et l'ambassadeur Obreskoff le pressoient de faire partir pour Bukarest le plénipotentiaire qui devoit y traiter de la paix. Le grand-visir et tout son conseil, dans l'espoir de conclure enfin cette paix désirée, décidèrent qu'il fal-

---

(1) Sur la carte de d'Anville, Hrasgrad.

(2) Ils y arrivèrent le 4 octobre.

loit envoyer au plus tôt le plénipotentiaire musulman, pour ne pas perdre par de vains délais le temps précieux de l'armistice. Ils pensèrent qu'il seroit trop long de faire revenir de Constantinople Osman-Efendi. D'ailleurs, d'après l'antique usage de la diplomatie ottomane, c'étoit au reïs-el-kuttab (1) qu'il appartenoit de régler les affaires politiques avec les ministres étrangers : Abderrezzak qui occupoit alors cette place importante, jouissoit de la confiance et de l'estime du Sultan. On crut donc ne pouvoir mieux faire que de le nommer plénipotentiaire. Ce titre, ainsi que celui d'ambassadeur, lui fut accordé par le grand-visir, le 11 de rèdjèb (2). On lui adjoignit deux conseillers, et l'on me donna à moi-même, au-

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

(1) C'est-à-dire, *chef des gens de plume*, on l'appelle plus communément *reïs-éfendi*. Il est tout à la fois ministre des affaires étrangères, secrétaire d'Etat et chancelier; comme secrétaire d'Etat, il dresse les mémoires et rapports adressés au souverain par le grand-visir, et, en qualité de chancelier, il est le chef du département nommé divan impérial (*divani humayoun calèmi*). (D'Ohson.)

(2) Le 8 octobre.

An de J.C. 1772. de l'hég. 1186. près de lui, l'emploi de secrétaire des conférences.

La nomination d'Abderrezzak ne tarda pas à être confirmée par Sa Hautesse qui lui en expédia aussitôt le diplôme. Il partit de Chumna le 25 de rèdjèb (1) : en cinq jours il se rendit à Roustchouk, où il attendit quelque temps que l'on fût préparé à le recevoir dans Yerkouki. Le 7 de chaban (2) il passa en grande pompe à l'autre rive du Danube, et le 11 du même mois (3) il arriva à Bukarest. Obreskoff et lui se firent d'abord complimenter réciproquement (4) par leurs interprètes ; ensuite Obreskoff vint en personne saluer le reïs-éfendi. Celui-ci, la veille du jour où il devoit lui rendre sa visite, lui

(1) Le 22 octobre.

(2) Le 3 novembre.

(3) Le 7 novembre.

(4) M. Lévesque a été apparemment induit en erreur lorsqu'il a dit que ce fut le grand-visir et Romanzoff qui traitèrent eux-mêmes dans cette circonstance (Voyez *Histoire de Russie*, tom. V, pag. 134). Les détails, que donne ici Vassif-Efendi, ont un caractère incontestable de vérité, puisqu'il fut lui-même présent à toutes les conférences.

fit présent d'un superbe cheval ; le fils d'Abderrezzak envoya aussi un cheval au fils du maréchal Romanzoff, qui avoit accompagné l'ambassadeur Obreskoff à Bukarest. An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

Les plénipotentiaires se réunirent le 13 de chaban pour convenir de la prolongation de l'armistice. Abderrezzak vouloit une trève de six mois qui furent réduits, après quelques débats, à quatre mois seulement. Ce temps suffisoit pour que chacun pût recevoir de Constantinople ou de Pétersbourg les instructions qu'il pourroit être obligé de demander relativement à certains articles de la paix, dans la discussion desquels il s'éleveroit des difficultés. Toutes les conditions de la première trève conclue entre Abdulkérim et Simolin furent ratifiées une seconde fois; on en dressa de nouveaux actes qui furent signés et échangés immédiatement.

Dans les séances suivantes, Obreskoff reproduisit les prétentions énoncées par Orloff et par lui-même dans le congrès précédent. Il parla de dédommagement pour les dépenses énormes que la Russie avoit faites,

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

et se plaignit de ce que la Porte avoit commencé la guerre. Abderrezzak retraça la peinture de l'attitude menaçante et des mouvemens hostiles de la Russie, même avant la rupture; il opposa à ce tableau l'inaction et la confiante sécurité du Divan. « Un gou-
» vernement qui a dessein d'entreprendre
» une guerre, dit-il, fait ses préparatifs
» long-temps d'avance : la Porte étoit si loin
» de songer à prendre les armes, qu'elle
» n'avoit point fait d'apprêts; elle n'avoit
» pas pourvu à l'approvisionnement des
» troupes, et certes vous ne pouvez ignorer
» que, dès la première campagne, l'armée
» musulmane a manqué de vivres à Bender.
» Quant aux dépenses de la Russie pour
» soutenir cette guerre, elles ne sont point
» comparables aux frais immenses que la
» Porte a été contrainte de faire. Vous n'a-
» vez donc aucun titre pour réclamer des
» indemnités. »

Les plénipotentiaires continuèrent pendant quelque temps à s'assembler deux fois par semaine : après de longues et vives contestations, ils parvinrent à s'accorder

sur quelques points qu'ils rédigèrent en dix articles dont la teneur étoit : An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

« Les rayas qui ont embrassé le parti des Russes, et porté les armes contre les Musulmans en Moldavie, en Valachie et ailleurs, seront traités avec douceur par la Porte, qui leur accordera une amnistie générale. »

« Toutes les forteresses de Géorgie seront rendues à la Porte ; mais les Musulmans ne pourront plus réduire en servitude les habitans du pays, et faire le trafic d'esclaves géorgiens. »

« Les ambassadeurs de Russie auprès de la cour ottomane seront accueillis en toute occasion avec les égards dus à leur rang. »

« Tous ceux (d'entre les sujets musulmans tributaires) qui seront attachés au service des ambassadeurs comme interprètes, ou en quelque autre qualité que ce soit, seront exempts de la capitation et de toute espèce d'impôts. »

« Si quelqu'un des gens de l'ambassadeur désire embrasser la religion musulmane, on lui demandera plusieurs fois s'il persiste dans sa résolution, en présence des drog-

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

mans de Russie, afin d'éloigner tout soupçon de violence. Lorsqu'il aura été bien constaté que l'individu veut décidément abandonner la religion de Jésus-Christ pour celle de Mahomet, l'ambassadeur ne pourra mettre aucun obstacle à sa conversion. »

« Si néanmoins cet homme avoit commis quelque vol chez l'ambassadeur, on l'obligeroit à restituer tous les effets enlevés. »

« Les provinces appelées petite et grande Kabardie, habitées par les Circassiens, sont cédées par la Porte à la Russie. »

« Le khan de Crimée sera dorénavant choisi et nommé par les tribus tartares elles-mêmes. »

« Les Russes et les Musulmans se rendront réciproquement leurs prisonniers sans rançon et sans échange, par forme de remercîment pour la paix. »

« Les conditions du traité conclu dans l'année de l'hégire 1053 (an de J. C. 1643), seront annulées; les seules conditions de paix qui auront été réglées dans le congrès actuel seront désormais valides et religieusement observées. »

Les articles qui regardoient la Crimée pré- An de J. C 1772.
sentèrent surtout de grandes difficultés: elles de l'hég. 1186.
furent en partie résolues, et l'on arrêta les points suivans :

« Dans toutes les mosquées de la Crimée, les imams, en prononçant la khoutbé (1), feront les vœux accoutumés pour le Sultan. »

« Lorsqu'un khan aura été élu par la nation, le Grand-Seigneur approuvera et confirmera sa nomination par un diplôme. »

« Les oulémas tartares, chargés de rendre la justice, recevront du caziasker (de Constantinople) une autorisation spéciale qui légitimera leurs décrets en matière religieuse et civile. Cette autorisation leur sera délivrée gratuitement. »

Le seul objet sur lequel les plénipotentiaires ne purent tomber d'accord, fut la possession des forteresses de Crimée. Obreskoff persistoit à demander qu'elles fussent toutes remises au pouvoir des Tartares, à l'exception de Yènikalè, qui demeureroit aux Russes ainsi que le port de Kèrch. Ab-

---

(1) Voyez la note 1, pag. 25.

An de J. C. 1772. de l'hég. 1186.

derrezzak assura que la Porte n'accéderoit jamais à un pareil arrangement. Le congrès fut interrompu, et les plénipotentiaires convinrent d'un délai de quarante jours, pour prendre à ce sujet les ordres de leurs gouvernemens respectifs.

An de J. C. 1773.

Ce délai expiré, on reprit les conférences. Obreskoff montra des instructions qu'il avoit reçues de Pétersbourg, et qui portoient que l'Impératrice mettoit à la conclusion de la paix la condition formelle et invariable que le Divan donneroit son agrément à certains articles, en considération desquels Sa Majesté Impériale consentiroit à renoncer aux frais de la guerre qu'elle pouvoit justement réclamer ; ces articles étoient :

1°. Que la Russie seroit reconnue pour garante de l'indépendance des Tartares ; que le port de Kèrch et Yènikalè resteroient entre les mains des Russes ; que les bâtimens de guerre et de commerce russes pourroient naviguer librement sur la mer Noire et la mer Blanche (1).

(1) Les Turcs nomment mer Blanche l'Archipel et la Méditerranée.

2°. Que les Tartares seroient maîtres de toutes les forteresses de Crimée. An de J. C. 1773. de l'hég 1186.

3°. Que Ligor (1) seroit réintégré dans la place de prince de Moldavie, et qu'après sa mort cette dignité deviendroit l'héritage de ses enfans ; que les princes de Moldavie n'enverroient point à la Porte la totalité des revenus de cette province, mais seulement le produit d'une année sur trois, comme la république de Raguse ; qu'ils auroient enfin un représentant à Constantinople.

4°. Que Kilbouroun seroit abandonné en toute propriété à la Russie, et que la forteresse d'Ouzi seroit détruite.

---

(1) Ligor ou Grégoire Ghika avoit été d'abord prince de Moldavie, ensuite destitué et remplacé par un autre Ligor qui fut soupçonné d'intelligences avec les Russes, et eut la tête tranchée à Constantinople. Grégoire Ghika avoit été depuis nommé hospodar de Valachie. Il fut pris par les Russes en 1770, et passa trois ans à la cour de Pétersbourg qu'il intéressa à son sort. La paix, dont son rétablissement étoit un article formel, ayant été enfin acceptée par les Turcs en 1774, le Grand-Seigneur, qui ne lui pardonnoit pas de l'avoir forcé à lui donner la principauté de la Moldavie, trouva un prétexte pour s'en venger, et lui fit couper la tête au commencement de 1778.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1186.

Le reïs-éfendi se récria sur la dureté de ces conditions. « Nous demandons beau- » coup, lui dit Obreskoff, parce que nous » sommes victorieux. Si la Porte eût été fa- » vorisée par le sort des armes, et qu'elle » dût nous dicter la loi, elle exigeroit bien » davantage; elle ne mettroit point de bornes » à ses prétentions. » — « La Porte pour- » tant n'abusa point de sa victoire, lui » répondit Abderrezzak, lorsque Pierre, » votre souverain, vaincu et enveloppé par » l'armée musulmane, étoit réduit aux der- » nières extrémités, et n'avoit d'autre nour- » riture que l'écorce des arbres. Alors le » khan des Tartares et plusieurs généraux » conseilloient au grand-visir d'attaquer le » czar et de le contraindre à se rendre pri- » sonnier avec tous ses soldats. Mais les » principes d'humanité qui ont toujours di- » rigé la Porte engagèrent Baltadji-Méhémed » à éviter l'effusion du sang. Le seul fruit » qu'il voulut retirer d'une position si avan- » tageuse, fut une promesse par laquelle » Pierre s'engageoit à restituer Azof aux » Musulmans; promesse qui fut ensuite

» éludée, et dont l'inexécution est un de » ces actes qui dévoilent la politique astu- » cieuse de la Russie. » — « Baltadji-Méhé- » med, répliqua Obreskoff, fit preuve en » cette occasion de sagesse et de prudence » il sentit qu'en forçant à combattre des » gens désespérés, il s'exposoit à voir la » victoire s'échapper de ses mains. »

An de J. C. 1773. de l'hég. 1186.

Le réïs-éfendi, quoique persuadé que le Divan n'accepteroit point des propositions si avilissantes, crut devoir les lui faire connoître avant de donner au ministre russe une réponse décisive. Il envoya Athallah-Bey à Chumna où l'armée étoit en quartiers d'hiver, pour montrer au grand-visir la note des nouveaux articles que la Russie faisoit transmettre à la Porte. L'avis unanime du conseil des généraux fut « qu'il falloit consentir à tout; qu'il valoit mieux laisser aux » Tartares leur entière indépendance, et » aux Russes la possession de Yènikalè et » du port de Kèrch, que de payer la somme » de 50,000 bourses (25 millions de piastres) » que la Russie demandoit pour les frais de » la guerre, et qu'il eût été presque impos-

An de J. C. 1773. de l'hég. 1186.

» sible de réaliser dans l'épuisement où se » trouvoient les finances ; enfin qu'on de» voit pour le moment acheter la paix à » quelque prix que ce fût, et attendre du » temps l'occasion de reconquérir les avan» tages que l'on perdroit. »

L'on prit à Constantinople une détermination contraire. Quelques membres du Divan, et surtout Osman-Efendi, s'élevèrent si vivement contre les conditions proposées, qu'il fut arrêté enfin qu'on les rejetteroit. On instruisit Abderrezzak de cette résolution, et on lui recommanda en même temps de tirer en longueur les conférences, autant qu'il le pourroit. Le Sultan néanmoins désiroit la paix ; il avoit même dit confidentiellement à un caziasker : « Si Abderrezzak-Efendi ose » prendre sur lui de ratifier toutes les clauses » du traité, il rendra à l'Empire ottoman un » service signalé en le sauvant des désastres » d'une guerre funeste. Mais cependant si » j'apprenois que la nation musulmane se » plaigne d'une paix honteuse, et murmure » contre moi, je désavouerois hautement » Abderrezzak, je l'exilerois lui et sa famille,

» dont je disperserois tous les membres, » chacun dans une île différente. »

An de J. C. 1773. de l'hég. 1186.

Le caziasker rapporta ce discours au frère d'Abderrezzak ; celui-ci en informa le reïs-éfendi : la crainte d'un exil dans lequel il n'auroit pas même eu la consolation de jouir de la présence de ses enfans et de ses proches, ôta au plénipotentiaire musulman la hardiesse de se charger de la responsabilité. Il suivit donc scrupuleusement ses instructions : il fit néanmoins tous ses efforts pour que la Russie se relâchât sur quelques points ; mais Obreskoff déclara que les derniers articles ayant été rejetés, il ne pouvoit plus entrer en pourparler ; il se retira en s'excusant sur les ordres précis qu'il avoit à cet égard. Abderrezzak fit une nouvelle tentative : il se rendit à la maison d'Obreskoff pour lui demander une dernière conférence. Je l'accompagnois dans cette démarche, ainsi que son secrétaire particulier. Obreskoff consentit à la conférence qui eut lieu en effet le lendemain ; mais on ne put s'accorder. Les deux ministres se séparèrent après être convenus qu'ils entretiendroient une cor-

An de J. C. 1773. de l'hég. 1186.

respondance ; et que, dans le cas où l'un et l'autre pourroient engager leurs cours respectives à faire quelque concession, ils se réuniroient de nouveau pour traiter ensemble, dans l'île qui est entre Yerkouki et Roustchouk.

Ce fut le 28 de zil-hidjè (1) que le réïs-éfendi quitta Bukarest : il arriva au camp de Chumna dans les premiers jours de mouharrem (1187) (2).

An de l'hég. 1187.

La trève venoit d'expirer; il falloit se préparer à de nouveaux combats. La première mesure que prit le grand-visir fut d'envoyer à Varna un corps d'armée qui avoit hiverné à Paravadi. Naman-Pacha qui commandoit cette division, fut chargé spécialement de veiller à la défense du port qui devenoit d'une grande importance, depuis que le quartier-général étoit établi à Chumna.

Une année de repos avoit amolli le courage de l'armée; le Sultan, pour réveiller l'énergie de ses troupes, leur adressa une proclamation dans laquelle il leur témoi-

(1) Le 11 mars 1773.

(2) Milieu de mars.

gnoit qu'il eût désiré terminer la guerre et rendre la tranquillité à son Empire; mais que la Russie avoit voulu lui imposer des conditions si dures, qu'il avoit été impossible d'y accéder : il les engageoit à redoubler de zèle pour conquérir la paix, que la victoire seule pouvoit leur faire obtenir.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

Les Tartares ne s'étoient liés à la Russie par un traité, que dans l'espoir de conserver leurs biens, leurs lois, leur gouvernement et leur liberté. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils étoient trompés; ils éprouvèrent des vexations et des injustices qui portèrent enfin les plus sensés de la nation à implorer l'assistance de la sublime Porte. Ils ne cessoient d'écrire au Grand-Seigneur des lettres suppliantes pour lui témoigner leurs regrets de s'être donné eux-mêmes des fers, et le prier de ne point les abandonner. Le Sultan leur avoit répondu qu'il feroit tous ses efforts pour les délivrer, soit par la voie des négociations, soit par celle des armes. Il n'avoit pu réussir par la première, il tenta la seconde. Il fit venir de son exil à Constantinople Devlet-Guéraï, autrefois

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

khan des Tartares ; il le mit à la tête de vingt mille hommes qui furent embarqués à Sinope et dans différens ports de la mer Noire, et l'envoya attaquer les Russes en Crimée. Cette expédition parvint quelque temps après à la connoissance de Maksoud-Guéraï, qui avoit reçu de la Porte le titre de khan, et qui depuis une année, fixé dans les environs de Roustchouk et de Niképoli, s'enrichissoit des sommes qu'il tiroit du gouvernement, et s'engraissoit aux dépens de la province qu'il habitoit. Il fut piqué que l'on eût donné à un autre qu'à lui cette mission importante, et déclara qu'il regardoit cet affront comme une destitution formelle. Il fit charger ses bagages sur des bêtes de somme, et, suivi des gens de sa maison, il voulut se retirer dans un tchiftlik qui lui appartenoit. Le Sultan l'exila à Tatar-Bazardjighi (1).

---

(1) C'est-à-dire *petit marché des Tartares*. L'auteur ne fait point connoître quel fut le résultat de l'expédition de Devlet-Guéraï en Crimée ; mais on sait que les forces réunies des Turcs et des Tartares chassèrent les Russes de la presqu'île.

Cependant l'armée ennemie s'étoit mise en mouvement sur plusieurs points quelques jours avant le nevrouz (1). Une division traversa le Danube près de Touldja, et marcha sur Babadaghi. Elle mit en déroute les troupes musulmanes qui gardoient le village. Les habitans venoient de l'évacuer; ils avoient emmené leurs femmes et leurs enfans sur des chariots, et cherchoient à gagner Bazardjik. Les Russes les poursuivirent et en prirent un grand nombre; mais le kaligaï sultan, Bakht-Guéraï, qui de Varna étoit passé à Kara-Sou, rallia les divers détachemens de fuyards qui s'étoient dirigés vers son camp, il les conduisit au combat, força l'ennemi de reculer, et délivra une partie des prisonniers. Les Russes, après avoir

An de J.C. 1773. de l'hég. 1187.

(1) Les Turcs, d'après les Persans, appellent *nevrouz* le jour de l'équinoxe de printemps qui est le premier de l'année solaire persane.

Vassif-Efendi n'a point indiqué d'une manière précise le terme de la trêve; mais je trouve, dans M. Levesque, que ce terme étoit fixé au 22 mars. Il paroît donc par ce passage que l'auteur fait implicitement aux Russes le reproche d'avoir commencé les opérations militaires avant l'expiration du temps convenu.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

ravagé le pays, se retirèrent vers Touldja. Une autre division, commandée par Romanzoff lui-même, effectua son passage à Balia-Boghazi, à dix lieues de Silistri (1). Elle se présenta devant le fort de Balia, en chassa aisément la garnison, et s'avança vers Silistri. Le sèraskèr Osman-Pacha étoit campé hors de cette ville, dont il défendoit les approches. Romanzoff l'attaqua sans hésiter. Les troupes musulmanes firent une vigoureuse résistance pendant plusieurs heures; mais enfin elles furent délogées de leurs retranchemens et se sauvèrent dans la place. Ce jour-là même, après l'action, arrivèrent plusieurs corps envoyés par le grand-visir au secours de Silistri. Une partie de ces renforts entra dans la ville, le reste s'arrêta à peu de distance, et s'établit dans l'endroit nommé Kutchuk-Moustafa-Keuchku.

Le sèraskèr Osman-Pacha et le mouhafiz (2) Hassan-Pacha, déterminés à repousser vaillamment tous les efforts de l'ennemi, se hâtèrent de faire creuser un fossé et cons-

(1) Ce passage dura depuis le 30 mai jusqu'au 3 juin.
(2) Commandant de place.

truire des fortifications autour des faubourgs. Romanzoff les tint en échec pendant plusieurs jours; il y eut seulement entre les avant-postes des deux armées quelques escarmouches, dans lesquelles le succès fut balancé. Le dernier de ces engagemens partiels fut néanmoins funeste aux Musulmans, et Romanzoff, enorgueilli de cet avantage, résolut de donner un assaut à la ville; assaut que lui-même et ses deux meilleurs généraux, Potemkin et Veisman, devoient diriger.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

Le 8 de rèbiê-el-akher (1), le maréchal partagea ses troupes en cinq colonnes qui entourèrent Silistri. Une décharge générale de l'artillerie russe donna le signal du combat. Alors les Russes s'avancèrent lentement contre les retranchemens, traînant avec eux cinq cents chariots chargés de fascines pour combler les fossés. En même-temps soixante-dix-pièces de canon et un grand nombre de mortiers à bombes battoient la ville et faisoient un feu continuel. Les Musulmans soutinrent le choc pendant six heures; mais

(1) Le 17 juin.

An de J.C. 1773. de l'hég. 1187.

ensuite, forcés de laisser l'ennemi maître de leurs retranchemens, ils reculèrent jusque dans les faubourgs. Là, le combat recommence bientôt avec une fureur égale. La victoire, quelque temps indécise, se déclare enfin pour le peuple de Mahomet. Les Russes rétrogradent à leur tour, ils sont chassés de ces retranchemens qu'ils venoient d'emporter; douze pièces de canon tombent au pouvoir des vainqueurs, et la terre est jonchée une lieue à la ronde des cadavres des vaincus. L'ennemi avoit perdu dans cette affaire huit mille hommes, et avoit eu en outre une quantité considérable de blessés.

Si les troupes ottomanes avoient montré dans toutes les occasions le courage qu'elles déployèrent dans celle-ci, elles auroient toujours obtenu la palme de la victoire, et la terreur de leurs glaives se seroit répandue dans toutes les contrées; car la valeur en elles est naturelle et spontanée, tandis que chez leurs ennemis elle est souvent le fruit de la contrainte et de la peur des châtimens. Mais il est vrai aussi que si le soldat musulman n'est pas resserré dans une enceinte

étroite, il se bat rarement avec toute la bravoure dont il est capable. Il lâche pied lorsqu'il voit les routes du salut ouvertes de tous côtés autour de lui. L'expérience l'a prouvé souvent, et c'est ce qui a fait dire à Bonaparte, actuellement premier consul des Français, que dix mille hommes de troupes bien disciplinées suffisoient pour vaincre en plaine une armée de cent mille Musulmans; mais qu'une armée de cent mille hommes ne suffisoit pas pour forcer dix mille Musulmans renfermés dans une forteresse (1).

An de J.C. 1773. de l'hég. 1187.

La nouvelle de cette victoire causa une vive satisfaction au grand-visir : il récompensa le sèraskèr Osman-Pacha, en lui don-

(1) La défense des Turcs, dit M. de Kéralio, est admirable dans les places fortes; il est étonnant que ce peuple, qui est accoutumé plus qu'aucun autre à une vie molle et aisée, essuie avec tant de patience les plus grandes incommodités, et s'expose aux dernières extrémités plutôt que de capituler. Leur résistance est infiniment plus foible en rase campagne, surtout dans les grandes affaires; et l'offensive donne d'autant plus d'avantage sur eux qu'il est aisé de leur dérober la connoissance des préparatifs pour la bataille, de leur donner le change par des marches simulées, et de masquer le véritable point de l'attaque.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

nant le titre de *ghazi*. Il lui fit en outre divers présens, ainsi qu'au mouhafiz et à tous les officiers: il fit distribuer aux soldats qui s'étoient distingués dans cette affaire, quatre mille tchèlenks d'argent et trois mille plumets, et il envoya des chirurgiens pour panser les blessés.

L'armée russe, après sa défaite, s'étoit divisée en trois corps. L'un avoit gagné Khersova, et s'occupoit à réparer les fortifications détruites de cette place; un autre avoit emmené les blessés et repassé le Danube; le troisième commandé par l'Allemand Veisman, s'étoit dirigé sur Kaïnardjé, pour aller de là à Babadaghi. Naman-Pacha, appelé de Varna à Kaïnardjé, étoit campé avec vingt mille hommes près de ce bourg, et dans une sécurité profonde. Tout à coup l'ennemi parut; les Musulmans, quoique troublés de cette attaque subite, se présentèrent pour combattre. Le général Veisman fut tué au premier choc, et sa mort eût entraîné peut-être la déroute de ses troupes, si les officiers n'eussent eu soin de la tenir cachée. Le sèraskèr Naman-Pacha donna

lui-même à ses soldats l'exemple de la fuite ; An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.
dès qu'il les vit plier, il quitta lâchement son camp, et prit à leur tête le chemin de Bazardjik.

Les Russes, à cette époque, venoient de recevoir un échec près de Roustchouk : le sèraskèr Daghistani-Ali-Pacha, avec des troupes qui lui étoient venues de Chumna, avoit plusieurs fois tenté, mais sans succès, de reprendre Yerkouki ; les Russes à leur tour entreprirent de réduire Roustchouk. Une bataille qu'ils perdirent dans un lieu nommé *Martine*, à peu de distance de la ville, les contraignit de renoncer à leur dessein. Les Musulmans leur enlevèrent trois pièces de canon, et leur firent deux cents prisonniers, parmi lesquels étoit un frère du général Repnin. Ces prisonniers furent conduits au camp de Chumna, pour être envoyés de là à Constantinople. Le frère du général Repnin, qui étoit blessé grièvement, ne pouvant supporter le mouvement d'une voiture, le grand-visir le fit traiter avec tous les soins qu'exigeoit son état, et ne le fit partir que lorsqu'il fut convalescent.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

Malgré l'avantage qu'il venoit d'obtenir, Daghistani-Ali-Pacha ne put réussir à reconquérir Yerkouki : le grand-visir voulut essayer si un autre général seroit plus heureux ; il nomma Ismaïl-Pacha sèraskèr de Roustchouk, et fit passer Daghistani-Ali à Hadjikeuï, pour protéger les environs de Kara-Sou, qui se trouvoient à découvert depuis que les Russes avoient surpris et défait un corps musulman cantonné en cet endroit. Deux détachemens commandés par Omar-Pacha et Esper-Agha, vinrent renforcer Daghistani-Ali qui avoit entouré son camp d'ouvrages fortifiés ; mais la désunion régna bientôt parmi ces différens chefs, et l'esprit de discorde se communiqua aux troupes.

Telles étoient les dispositions des officiers et des soldats, lorsque, le 2 de chaban (1), les Russes parurent du côté du village de Cara-Murad ; ils s'approchèrent des retranchemens ; et, à peine eurent-ils commencé le feu, que les Musulmans lâchèrent pied

(1) Le 7 octobre.

sans combattre : les Russes pénétrèrent dans le camp, et s'emparèrent de tout ce qui s'y trouvoit. Omar-Pacha, que son grand âge avoit empêché de fuir assez promptement, et Esper-Agha qui avoit cherché à retenir les soldats par son exemple, furent faits prisonniers. Daghistani-Ali-Pacha suivit ses troupes, et gagna Bazardjik.

An de J. C. 1773.
de l'hég. 1187.

Cette victoire et celle de Kaïnardjé mirent les Russes en possession de toute la partie supérieure de la Dobrutzie, et leur facilita les moyens de pousser plus avant leurs conquêtes. Ils dirigèrent des forces contre Varna et contre Bazardjik. Les habitans de cette dernière ville avoient envoyé leurs familles dans les villages qui sont au pied du mont Balkan ; ils étoient défendus par le corps d'armée de Daghistani-Ali, par celui de Naman-Pacha, et par d'autres troupes envoyées du camp de Chumna. La cavalerie musulmane alla au-devant des ennemis, et engagea l'action avec les Cosaques et les hussards ; elle en fit un grand carnage ; mais l'infanterie russe étant survenue avec une artillerie considérable, les cavaliers musulmans ne

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187. purent soutenir le feu ; ils tournèrent bride : le reste des troupes, entraîné avec eux, recula jusqu'à Kouzlitcha. Les Russes entrèrent dans Bazardjik, dont les habitans ne pouvoient les repousser.

Le grand-visir, alarmé d'apprendre que l'ennemi étoit si près du quartier-général, assembla son conseil qui fut d'avis de transporter le camp dans la plaine de Mékak, à une demi-lieue de Chumna. Le reïs-éfendi Abderrezzak s'offrit alors à marcher contre les Russes pour arrêter leurs progrès. Il proposa de se rendre à Yèni-Bazar (1) où il réuniroit les troupes dispersées aux affaires de Kara-Sou, de Kaïnardjé et de Bazardjik, ajoutant qu'il s'estimeroit heureux de sacrifier sa vie dans une pareille occasion pour le salut de la religion et de l'Empire. Tout le monde applaudit à cette généreuse résolution.

Abderrezzak partit donc accompagné seulement de quatre cents hommes dont la plupart étoient attachés à son service parti-

(1) *Marché neuf.*

culier. Arrivé à Yèni-Bazar, il donna ordre aux différens corps disséminés dans les environs de se rassembler auprès de lui, et retrancha si bien son camp qu'il sembloit être une forteresse flanquée de bastions. Il envoya ensuite une centaine de soldats faire une reconnoissance du côté de Kouzlitcha. Ce village étoit alors occupé par les Russes; un combat s'y engagea, et les Musulmans eurent tout l'avantage. Le reïs-éfendi, animé par ce commencement de succès, se mit aussitôt en marche; sans s'arrêter à Kouzlitcha que les ennemis avoient quitté à son approche, il continua sa route vers Bazardjik. Les Russes s'imaginèrent que toute l'armée ottomane s'étoit ébranlée contre eux: craignant d'être écrasés par des forces supérieures, ils évacuèrent la ville avec tant de précipitation qu'ils y laissèrent une partie de leurs bagages, et même leurs marmites avec leur souper à demi préparé.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

Les Musulmans, parvenus sur le soir à Bazardjik, s'y établirent sans rencontrer d'opposition. Ils commençoient à s'y livrer au repos, lorsqu'une explosion terrible se

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

fit entendre: c'étoit l'effet d'une mine que les Russes avoient pratiquée sous la mosquée pour faire sauter cet édifice, et à laquelle ils avoient mis une mèche en s'en allant. Les soldats se figurèrent que l'ennemi étoit revenu avec des renforts pour les surprendre. Saisis d'une terreur panique qu'augmentoient encore les ténèbres de la nuit, ils prirent la fuite chacun d'un côté. La confusion étoit au comble: les domestiques même du reïs-éfendi, sourds à la voix de leur maître, l'avoient abandonné pour se sauver; et Abderrezzak, resté seul au milieu de la cour de sa maison, demandoit en vain qu'on lui préparât son cheval. En ce moment on vint lui apprendre la cause de l'épouvantable fracas qui avoit jeté l'effroi dans tous les cœurs; cette nouvelle et l'assurance que les Russes étoient éloignés de la ville, calmèrent peu à peu le tumulte, et ramenèrent enfin les fuyards à Bazardjik.

Les Russes ne songeoient qu'à faire leur retraite. Abderrezzak les fit harceler par ses troupes jusqu'à ce qu'ils eussent passé le pont de Kara-Sou; alors le but de son expé-

dition étant heureusement rempli, il retourna au camp de Chumna, où il reçut du grand-visir les éloges et les honneurs qu'il avoit si justement mérités. An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

L'entreprise formée contre Varna avoit échoué complétement : environ six mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers composoient la division destinée à attaquer cette ville. Osman-Pacha, qui commandoit une flotille dans la mer Noire, étoit alors dans le port. Il fit débarquer cinq ou six cents Galioundjis (1) et quinze cents Léventis pour renforcer la garnison. Le 14 de chaban (2), les Russes débouchèrent par le chemin de Cadi-Keuï, et, partagés en trois colonnes, ils donnèrent l'assaut aux retranchemens sur trois côtés différens. Osman-Pacha, quoique malade, avoit voulu être témoin du combat : il s'étoit fait porter sur une redoute où on lui avoit dressé un parasol. L'action fut vive et meurtrière : les Russes qui étoient d'abord parvenus à pénétrer dans les faubourgs,

---

(1) Les *Galioundjis* sont proprement les matelots des bâtimens de guerre dont les Léventis sont les soldats.

(2) Le 19 octobre.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

en furent ensuite débusqués par la valeur musulmane, et reprirent le chemin de Babadaghi. Ils avoient eu quinze cents hommes de tués sur la place, et de plus ils perdirent un grand nombre de leurs blessés qui mouroient en route, et qu'ils ne se donnoient pas même le temps d'ensevelir.

Autant le visir, les généraux et tous les Mahométans avoient eu d'inquiétudes sur le sort des villes de Varna et de Bazardjik, autant la délivrance de l'une et la reprise de l'autre leur firent éprouver de joie. *Le miroir de leurs cœurs, obscurci depuis quelque temps par la poussière des noirs soucis, reprit toute sa netteté, et réfléchit l'image de l'allégresse et du bonheur.*

Le mois de chaban qui touchoit à sa fin avoit ramené la saison pluvieuse. L'armée prit ses quartiers d'hiver à Chumna, comme les deux années précédentes. Le visir faisoit travailler depuis plusieurs mois à fortifier cette ville; on l'entoura d'un fossé qui avoit douze coudées de largeur sur dix de profondeur; derrière ce fossé on construisit des ouvrages en terre, garnis de canons, et dé-

fendus par des redoutes. Lorsque tout fut achevé, Chumna présenta l'aspect d'une place de guerre imprenable. An de J.C. 1773. de l'hég. 1187.

Pendant tout le cours de l'hiver, l'armée ennemie ne cessa pas d'être en action : maîtres de la rive droite du Danube jusque près de Roustchouk, les Russes avoient établi à Martine un camp retranché ; de là ils envoyoient des partis de Cosaques ravager les environs, et différens corps de troupes assaillir les villes voisines. Ce fut principalement contre Silistri, Kèman, Toutarkan et Roustchouk qu'ils dirigèrent leurs efforts ; mais ils saccagèrent le pays sans obtenir d'autre succès. Ils furent forcés de lever le siége de Silistri, après avoir essuyé de grandes pertes. Ils furent battus le 18 de ramazan (1), dans le village nommé Oper, par Ouzoun-Abdallah, commandant de Toutarkan. Ils regagnèrent avec peine leur camp de Martine ; et enfin, vivement inquiétés dans cette position par les soldats de Roustchouk, ils se décidèrent à repasser le Danube, et pro-

(1) Le 21 novembre.

An de J. C. 1773. de l'hég. 1187.

filèrent d'une nuit obscure pour effectuer ce dessein.

Pour compléter le tableau des événemens de la guerre dans l'année 1187, il ne nous reste plus qu'à indiquer une affaire mémorable qui avoit eu lieu dans les possessions maritimes du Grand-Seigneur. Depuis l'expiration de l'armistice, la flotte russe, commandée par (Alexis) Orloff, parcouroit l'Archipel, ruinoit le commerce, et arrêtoit les vaisseaux marchands. La flotte musulmane, trop foible pour se mesurer avec elle, se contentoit de garder le détroit des Dardanelles. Les Russes firent des descentes dans plusieurs îles qu'ils pillèrent; mais enfin ils furent punis à Stancho de tout le mal qu'ils avoient fait ailleurs. Ils étoient débarqués en grand nombre dans cette île, et commençoient à enlever les bestiaux et à brûler les maisons, lorsque les habitans, réunis et animés par le péril commun, fondirent sur eux avec tant d'impétuosité qu'ils les mirent en déroute, leur tuèrent cinq mille hommes, leur prirent sept pièces de canon et cent quintaux de poudre.

La fin de cette année fut marquée par un malheur qui répandit le deuil dans tout l'Empire. *Cet illustre potentat dont l'esprit étoit aussi vaste que celui d'Alexandre, dont l'existence étoit pour ses sujets un gage de félicité*, le Sultan Moustafa-Khan étoit attaqué depuis près d'un an d'une maladie dangereuse. C'étoit un catarrhe qui le faisoit souffrir cruellement. Les soins des médecins lui avoient d'abord procuré un soulagement sensible; et, pour remercier le Ciel de cette guérison apparente, il avoit immolé des victimes et distribué d'abondantes aumônes. Mais le mal reparut bientôt avec plus de force, et les chagrins que lui causoit la guerre, empirèrent encore son état. «*La mort*, a dit un poëte, *enlève les grands hommes de préférence aux autres; il semble qu'elle soit éprise d'amour pour les talens distingués et les hautes qualités.* »

An de J. C. 1774. de l'hég. 1187.

L'âme de ce monarque, qui étoit *le flambeau du banquet de la religion* et le *soleil du ciel de la gloire*, obéit avec calme à la voix divine qui lui disoit : « *Reviens dans le sein de ton Créateur.* » Brisant les liens terrestres, elle

An de J. C. 1774. de l'hég. 1187.

s'envola vers les jardins de l'éternité, semblable au noble faucon qui s'élance de son nid étroit pour prendre son essor dans les vastes plaines de l'air.

Le Sultan Moustafa, fils du Sultan Ahmed, étoit né à Andrinople dans le mois de sèfèr de l'an 1129 (1). A l'âge de quarante-trois ans, il avoit succédé à son cousin le Sultan Osman. Son règne dura seize ans et neuf mois. Il avoit un esprit élevé, une grande énergie de caractère, une connoissance profonde des hommes. Il étoit patient, humain, généreux, et aimoit les savans. Il avoit coutume, pendant le ramazan (2), de réunir chaque jour en sa présence les docteurs de la loi, pour les entendre discuter sur le commentaire du Cadi-Beïdhavi (3). Il prenoit plaisir à s'instruire lui-même dans ces conférences, et ne manquoit jamais, après la séance, de

---

(1) Janvier 1717.

(2) Mois particulièrement consacré chez les Musulmans aux exercices de dévotion ; ils observent pendant le jour l'abstinence la plus rigoureuse, et pendant la nuit ils font un grand nombre de prières et d'actes de pénitence.

(3) Auteur qui a commenté le Coran.

combler de ses largesses chacun des oulémas. Mais le penchant qu'il avoit pour l'astrologie le porta quelquefois à prodiguer ses bienfaits à des personnes qui en étoient peu dignes; il poussoit si loin sa passion pour cet art, que, sur la réputation qu'ont les Barbaresques d'exceller dans la science des divinations, il envoya un message exprès au souverain de Fèz, pour lui demander un habile astrologue : il vouloit, écrivoit-il, le charger d'indiquer au peuple de Constantinople les heures propices de la nuit et du jour, autant que la religion le permettoit, sachant bien d'ailleurs qu'il n'appartient qu'à Dieu de percer les mystères de l'avenir (1).

An de J. C. 1774. de l'hég. 1187.

---

(1) M. d'Ohson assure que, pendant le cours de cette guerre avec les Russes, plusieurs des dépêches de Constantinople au camp du grand-visir ne roulèrent que sur les bénignes influences des astres et sur les jours et les momens marqués par les astrologues pour entamer des opérations ou faire des dispositions relatives à l'attaque et à la défense contre les ennemis de l'Etat. L'expérience et les événemens avoient enfin prouvé à Moustafa, dans ses derniers jours, l'absurdité d'un art dans lequel il avoit d'abord mis une aveugle confiance.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1187. Ce prince a laissé de nombreux monumens de sa piété. Il a fait construire à Scutari, pour la Sultane sa mère, une mosquée à laquelle il a légué des revenus considérables; par son ordre fut réédifiée celle d'Aboul-Feth-Sultan-Mohammed (1), qui avoit été entièrement détruite par un tremblement de terre. C'est lui qui a fait bâtir des maisons et des boutiques hors de la porte nommée Yèni-Kapou (2), et a formé sur ce terrain qui étoit autrefois un espace vide, un joli faubourg dont la longueur est de douze mille coudées sur six mille de large. Enfin, il est le fondateur de la mosquée appelée *Lalèli-Djamissy* (3), qui a deux minarets, un collége, une *imarèt* ou hôtellerie et un mausolée.

Il quitta ce monde le 8 de zil-kâdé (4), mais il se survécut à lui-même dans la personne de quatre fils, dont l'aîné est le Sultan

(1) Mahomet II.

(2) *Porte neuve*, c'est une de celles qui regardent la Propontide.

(3) *Mosquée du Tulipier.* Elle tire ce nom du quartier auprès duquel elle fut construite, et qui s'appelle *Lalèli* (des Tulipes).

(4) Le 9 janvier 1774.

Sélim (1). On lui fit de superbes funérailles; sa dépouille mortelle fut déposée dans le lieu qui lui étoit préparé près de la mosquée de Lalèli. Puissent les rayons de la miséricorde céleste descendre sur son tombeau! Il fut vivement regretté de tous les Musulmans, et moi-même, au moment où je trace ce récit, je sens mes yeux se remplir de larmes, en me rappelant les bienfaits que j'ai reçus de Sa Hautesse à mon retour de Pétersbourg. Le peuple gémissoit sur la perte qu'il venoit de faire, et célébroit en même temps par des réjouissances l'avènement d'un nouveau monarque. Les cris d'allégresse se mêloient aux soupirs de la douleur; la tristesse et la joie régnoient à la fois dans les cœurs; ces sentimens si différens

An de J. C. 1774.
de l'hég. 1187.

(1) Ce prince étoit âgé de quatorze ans lorsque son père mourut. Le Sultan Abdulhamid son oncle, qui étoit d'un caractère doux et bienfaisant, ne suivit point, à son avènement au trône, l'usage de ses prédécesseurs à l'égard des princes du sang impérial. Il laissa beaucoup de liberté à Sélim, et s'occupa même avec soin de son éducation. Sélim a régné depuis, et a fait, pour introduire dans son armée la discipline européenne, des efforts qui lui ont été bien funestes.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1187.

entre eux, ne sont pas toujours incompatibles dans la nature : ainsi, *tandis que les cieux obscurcis de sombres nuages versent sur la terre des torrens de pleurs, la terre reverdit, se pare de fleurs brillantes, et semble sourire de plaisir.*

Le Sultan Abdulhamid-Khan, fils du Sultan Ahmed-Khan, succéda à son frère (1), et fut installé sur le trône des descendans d'Osman avec la pompe ordinaire dans ces augustes cérémonies, en présence de tous les grands dignitaires de l'Empire. Le sixième jour il alla, suivant l'antique usage, accompagné d'un magnifique cortége, visiter le mausolée vénéré de Khaled (2), et se ceindre du sabre

---

(1) Abdulhamid étoit alors âgé de quarante-neuf ans. Il étoit resté jusqu'à cette époque enfermé dans le sérail. Jusqu'à son règne, les princes ottomans, lorsqu'ils montoient sur le trône, accordoient aux troupes une gratification, sous le nom de *denier d'avènement* (djulous aktchéssy). Bajazet II avoit donné l'exemple de cet acte de libéralité qu'aucun de ses successeurs n'avoit pu se dispenser d'imiter; mais Abdulhamid ne fit point cette largesse aux soldats, et se libéra de cette imposition qui eût été extrêmement onéreuse dans la circonstance de l'épuisement du trésor.

(2) Khaled-Abou-Eyoub-Ansary étoit un des dis-

impérial. Il fit ensuite annoncer son avènement par des ambassadeurs à toutes les puissances amies. Les premiers actes de son gouvernement furent des mutations opérées dans presque toutes les principales charges de l'Etat; le moufti, les deux caziaskers, le premier médecin (1) furent changés, ainsi que la plupart des pachas; mais le grand-amiral, le reïs-éfendi et le grand-visir

An de J. C. 1774. de l'hég. 1187.

---

ciples de Mahomet. Il mourut l'an de l'hégire 48 (de J. C. 668) sous les murs de Constantinople, pendant la fameuse expédition du prince Yézid, fils de Moavias Ier, contre le Bas-Empire. Quelque temps après la conquête de Constantinople par Mahomet II, Ak-Chemseddin, un des cheikhs favoris de ce Sultan, eut un songe miraculeux qui lui révéla le lieu de la sépulture d'Abou-Eyoub; cet endroit fut alors consacré à la vénération publique. Mahomet II y fit élever une mosquée et une chapelle sépulcrale; il se rendit ensuite avec pompe à ce monument, et, après quelques prières, Ak-Chemseddin le ceignit d'un sabre superbe. Cette cérémonie a depuis été observée par tous les successeurs de Mahomet II; elle leur tient lieu de sacre et de couronnement.

(1) C'est une des premières dignités de la cour; non seulement tous les médecins, chirurgiens, oculistes et pharmaciens du palais sont subordonnés à l'*hèkim-bachi*, mais encore tous les individus qui exercent ces professions dans l'Empire, sont placés sous sa surveillance.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1187. Mouhsin-Zadé, furent maintenus dans leurs places. Sa Hautesse envoya à l'armée un khatti chérif pour animer le courage des soldats, et fit poursuivre avec activité les apprêts militaires que son prédécesseur avoit commencés pour la nouvelle campagne.

La Russie se préparoit de son côté à continuer la guerre avec vigueur. Les troubles qu'avoit excités, dans le sein de ses provinces, la révolte d'un Cosaque du Don, nommé Pougatchef, venoient d'être apaisés par la prise et le supplice de ce rebelle et de la plupart de ses partisans (1). Il avoit formé pendant quelque temps une diversion favorable à la Porte. L'Impératrice Catherine, délivrée enfin du soin de réduire cet homme dangereux, put tourner tous ses efforts contre les Musulmans.

An de l'hég. 1188.

Le grand-visir avoit fait sortir le tough le

(1) On voit que Vassif-Efendi étoit mal informé sur ce sujet. La Russie ne fut délivrée de Pougatchef qu'après avoir conclu la paix avec les Turcs, lorsqu'elle put employer contre ce brigand une partie des forces qui étoient occupées sur le Danube; Pougatchef périt à Moscou du supplice de la roue.

24 de sèfèr (1). Il assembla un grand conseil pour délibérer sur les moyens de rejeter l'ennemi au-delà du Danube. Le point le plus important que les Russes possédassent sur la rive droite, étoit Khersova ; ce fut là qu'on résolut de les aller attaquer. Le visir demanda aux généraux lequel d'entre eux se chargeroit de conduire les troupes destinées à cette expédition ; voyant que personne ne répondoit, il proposa ce commandement à l'agha des janissaires. Celui-ci opposa d'abord mille difficultés ; il craignoit de manquer de vivres, lorsqu'il se trouveroit éloigné du quartier-général, et prévoyoit qu'il seroit bientôt abandonné de ses soldats. Enfin, le reïs-éfendi parvint à le décider en s'offrant lui-même à l'accompagner et à partager avec lui les périls de l'entreprise.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

Tandis qu'on méditoit la conquête de Khersova, les Russes, dont on ignoroit les mouvemens, et que l'on croyoit encore aux environs de Kara-Sou, avoient fait une nouvelle irruption du côté de Bazardjik, et

---

(1) Le 24 avril.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1787.

surpris cette ville dont le sèraskèr Daghistani-Ali-Pacha n'avoit pu leur fermer les approches. Son corps d'armée, dépourvu d'artillerie, et presque entièrement composé de cavalerie, avoit été contraint, après une courte résistance, de se retirer en désordre à Kouzlitcha.

On reçut cette nouvelle au camp de Chumna avant le départ des troupes de l'expédition : comme il falloit pourvoir au plus pressé, le visir ordonna au reïs-éfendi et à l'agha des janissaires de se diriger sur Bazardjik. Le premier étoit à la tête de la cavalerie, et le second de l'infanterie; deux autres généraux, Ouzoun-Abdallah-Pacha et Suléiman-Pacha, s'étoient réunis à eux avec les corps qu'ils commandoient; ils se mirent en marche, emmenant avec eux une artillerie considérable et un grand nombre de chariots chargés de munitions de toute espèce. Au moment où ils quittoient Chumna, le feu prit à quelques unes des cartouches préparées pour leurs pièces de canon, et l'explosion blessa plusieurs soldats. On tira de cet accident un funeste présage

qui ne fut que trop justifié par l'événement. An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

Ils firent leur première station à Yèni-Bazar, et la seconde à Kouzlitcha où ils établirent leur camp qu'ils entourèrent de palissades et de fossés : de là ils envoyèrent quelques cavaliers à la découverte aux alentours de Bazardjik. Ces éclaireurs s'avancèrent jusqu'à trois lieues de cette ville, et trouvèrent les avant-postes ennemis dans la vallée nommée *Ouchenli-Dèrè;* ils échangèrent avec eux quelques coups de carabine, et revinrent au camp. Le lendemain Ouzoun-Abdallah-Pacha fut détaché avec une moitié de la division pour aller s'emparer d'*Ouchenli-Dèrè;* mais il ne put y réussir; la plupart de ses soldats, découragés presque sans avoir soutenu le feu, rebroussèrent chemin. Lorsqu'ils arrivèrent à Kouzlitcha, le reïs-éfendi visitoit à cheval les dehors du village : « Camarades, leur dit-il, pourquoi vous » vois-je ici, tandis que vous devriez être » aux mains avec l'ennemi? » — « Nous » venons rapporter nos blessés, répon- » dirent-ils. » — « Est-il besoin, reprit » Abderrezzak, que chaque blessé soit accom-

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188. » pagné de cinquante hommes? Deux suffisent : que les autres retournent sur le » champ de bataille; moi-même je vais y » guider vos pas. » — « Vous êtes à cheval » et nous à pied, lui dit un janissaire; » lorsque l'action sera engagée, si les chances » tournent contre nous, vous prendrez la » fuite et nous abandonnerez. » — « A Dieu » ne plaise, s'écria Abderrezzak, que je vous » abandonne jamais! Si vous voulez, je vais » marcher à pied comme vous. »

Au moment où il proféroit ces mots, un furieux le coucha en joue et lui tira un coup de fusil qui heureusement ne l'atteignit point. Ce fut le signal d'un tumulte affreux dans lequel il y eut plusieurs soldats tués, et qui se termina par un débandement général. Les troupes se précipitoient hors de l'enceinte du camp comme un torrent débordé, et couroient vers Chumna. En cet instant l'ennemi parut sur une hauteur voisine : il y dressa une batterie qui acheva de balayer la plaine en moins d'une heure; les fantassins musulmans coupoient les traits des chevaux qui devoient traîner les canons, et s'élan-

çoient dessus pour se sauver plus promptement. Une partie des fuyards, évitant le quartier-général, passa par Paravadi, et franchit le Balkan; le plus grand nombre revint à Chumna, poursuivi jusqu'à Yèni-Bazar par la cavalerie russe qui occupa cette ville, et y fut bientôt rejointe par le gros de l'armée.

Après ce désastre, le grand-visir devoit s'attendre à être attaqué incessamment; il s'empressa de prendre toutes les mesures possibles pour une défense vigoureuse. Il fit renfermer toutes ses troupes dans les retranchemens qu'il avoit fait construire autour de Chumna, et donna les ordres les plus sévères pour empêcher les désertions; il fit camper dans la plaine huit cents cavaliers qu'il chargea de harceler l'ennemi, en cherchant à l'attirer sous le feu des redoutes.

Depuis plusieurs années que le quartier-général étoit fixé en cet endroit, beaucoup d'officiers et de soldats s'étoient mariés dans la ville, et ces alliances étoient un motif puissant qui devoit les retenir en ce moment sous les drapeaux. Un employé d'adminis-

An de J.C. 1774. de l'hég. 1188.

tration, qui vouloit s'échapper et emmener sa femme, imagina de la faire habiller en homme, espérant pouvoir sortir avec elle de l'enceinte fortifiée. Il fut arrêté par les sentinelles préposées à la garde de la porte, et dont la consigne étoit de ne laisser sortir personne sans une permission spéciale. La femme fut reconnue à sa démarche et à sa figure : et aussitôt les soldats indignés levèrent leurs sabres pour la massacrer avec son époux. Ce malheureux crut mettre une barrière à leur fureur en se couvrant d'une protection respectable, et s'écria que sa compagne étoit une des femmes du reïs-éfendi auquel il étoit attaché lui-même. Ce discours, loin de leur sauver la vie, ne fit qu'exaspérer l'esprit des soldats, et leur inspirer de violens soupçons contre Abderrezzak. Pensant qu'il avoit dessein de fuir, ils se réunissent au nombre de plus de mille, et volent à sa tente sur laquelle ils font une décharge générale de leurs fusils. Mais le reïs-éfendi n'y étoit pas : instruit à l'instant même par un serviteur fidèle de leur projet sanguinaire, il s'étoit réfugié dans la tente où l'on conservoit l'é-

tendard du Prophète. Les assassins veulent l'aller chercher jusque dans cet asile sacré ; le grand-visir, à la tête de mille Albanais, s'oppose à leur passage; son attitude menaçante imprime la crainte aux plus forcenés, ils reculent, et l'attroupement se dissipe.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

Pour dérober Abderrezzak à de nouveaux dangers, on favorisa son évasion, et il retourna à Constantinople; mais son absence ne rétablit point le calme dans l'armée : les désordres se renouvelèrent chaque jour, malgré les efforts du grand-visir auquel l'indiscipline des troupes causa un chagrin si cuisant qu'il en tomba malade. Le 20 de rèbiê-el-akher (1), tandis que ses souffrances le retenoient dans son lit, les Russes s'avancèrent en bataille; la cavalerie musulmane se présenta pour leur faire face. Mouhsin-Zadé, malgré sa foiblesse, se fit placer sur un cheval, et se posta à la tête du pont jeté sur le fossé, pour animer les soldats par sa présence. Mais leur conduite ne répondit point à son attente ; la plupart prirent honteu-

(1) Le 18 juin.

An de J.C. 1774. de l'hég. 1188.

sement la fuite, pillèrent en s'en allant les tentes de leurs compagnons, et dirigèrent leur course vers le Balkan. Quelques centaines de braves qui avoient osé seuls affronter l'armée ennemie, furent bientôt obligés de céder. Les Russes s'approchèrent alors des retranchemens pour les assaillir; mais quoique le grand-visir fût hors d'état de commander, quoique tous les généraux fussent dans un trouble inexprimable, les soldats firent bonne contenance; l'ennemi, n'espérant point les forcer, s'arrêta, et campa près d'un village à une demi-lieue de Chumna.

Les Musulmans se voyoient dans l'impossibilité de tenter une retraite; la nécessité de se maintenir dans la position où ils étoient, aiguillonna leur courage; le succès avec lequel ils repoussèrent les Russes le 23 du même mois (1), augmenta encore leur résolution, et leur donna la certitude que l'ennemi n'avoit point assez de forces pour les envelopper et les attaquer à la fois sur tous les points.

(1) Le 21 juin.

Les généraux russes avoient pour instructions de tâcher, par des opérations habilement combinées, d'amener la Porte à avoir recours aux voies de conciliation, plutôt que de chercher à écraser ses armées, et à tout emporter de vive force. Ils craignirent d'ailleurs de s'exposer à une déroute semblable à celle qu'ils avoient essuyée devant Silistri, s'ils pressoient trop vivement les soldats musulmans; ils cessèrent donc leurs tentatives contre Chumna, et Romanzoff envoya même proposer la paix au grand-visir. An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

Cette ouverture fut reçue avec joie. Le nouveau reïs-el-kuttab, Ibrahim-Menbet-Efendi, élevé à cette dignité depuis le départ d'Abderrezzak pour Constantinople, fut nommé premier plénipotentiaire; le kiahia-bey, Ibrahim-Efendi, fut choisi pour être le second. Ils partirent tous deux de Chumna le 3 de djémazi-ul-oula (1), et prirent le chemin de Kaïnardjé; c'étoit là que le maréchal Romanzoff les attendoit. Les instructions qui leur avoient été remises étoient

---

(1) Le 30 juin.

An de J.C. 1774. de l'hég. 1188. fondées sur une sentence légale du cadi de l'armée, et les autorisoient à accepter la paix aux conditions que l'on avoit ordonné à Abderrezzak de rejeter dans le congrès précédent. Ils arrivèrent à Kaïnardjé le 7 de djémazi-ul-oula (1) : les négociations ne furent pas longues ; dès le lendemain la paix fut conclue sur les bases établies par la Russie dans les conférences de Bukarest ; il fallut consentir à laisser aux Russes Kèrch, Yènikalè et Kilburoun. On rédigea vingt-huit articles dont une copie fut envoyée à Constantinople, et soumise à l'examen des docteurs de la loi ; ils déclarèrent que l'on pouvoit souscrire aux demandes faites par la Russie (2) ; et, d'après cette décision, le Sultan donna un khatti-chérif pour confirmer le traité. Les actes en furent aussitôt signés

---

(1) Le 4 juillet.

(2) On a lieu de s'étonner que les Turcs aient cédé si facilement sur les articles qui regardoient la Crimée, au moment même où ils venoient d'en expulser les Russes. On remarqua que le jour où fut conclu le traité de Kaïnardjé, étoit l'anniversaire du traité du Pruth, dans lequel le visir Baltadji-Mehemed avoit dicté la loi à Pierre-le-Grand.

et échangés entre les négociateurs, et cette guerre, qui duroit depuis six années, fut enfin terminée. An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

Quoique les conditions de cette paix fussent toutes à l'avantage de la Russie, la Porte se trouva néanmoins heureuse d'acheter à ce prix la tranquillité dont elle avoit besoin. La guerre n'offre que des chances douteuses de victoire, accompagnées de pertes inévitables d'hommes et d'argent. La paix, par quelque sacrifice qu'on l'obtienne, présente toujours un bien assuré, celui de donner le repos aux nations. C'est donc préférer sagement le certain à l'incertain, que de se prêter aux voies d'accommodement.

Les nations ont un intérêt réel à maintenir entre elles un certain équilibre politique. Lorsqu'un peuple s'agrandit et s'élève aux dépens d'un autre peuple qu'il opprime, tous les gouvernemens doivent, pour leur propre sûreté, se réunir contre l'oppresseur, et opposer une barrière à son ambition. Malgré la justesse reconnue de ce principe, on s'en écarte chaque jour; la méchanceté et la cupidité naturelles à l'homme étouffent

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

la voix de l'équité et de la raison; les forts ne songent qu'à dépouiller les foibles; et, lorsqu'un gouvernement, frappé et ébranlé par la main du Très-Haut, est réduit, pour éviter de plus grands désastres, à recevoir la paix d'un ennemi victorieux, les peuples limitrophes, abusant du malheur de sa position, empiètent sur son territoire, démembrent ce qui est à leur convenance, ou lui imposent des lois arbitraires et lui arrachent des concessions ruineuses. Telle fut la conduite du cabinet de Vienne; il avoit secrètement fait entendre à la Porte qu'il la soutiendroit dans cette guerre, et qu'il agiroit même ouvertement contre la Russie, pour arrêter le cours de ses progrès qui lui causoient de vives inquiétudes (1). Afin de bercer les Musulmans de cette espérance, et de confirmer en apparence sa promesse, l'Autriche fit marcher plusieurs corps d'armée sur ses frontières; mais, loin de les destiner à seconder les forces ottomanes,

(1) L'internonce d'Autriche Thugut avoit conclu avec la Porte un traité secret, le 6 juillet 1771. (Voyez la note 3.)

elle ne s'en servit que comme d'un moyen pour tirer du Divan des sommes considérables à titre de frais d'entretien. Elle fit plus : elle les employa à prendre possession d'un district de Moldavie qui comprenoit neuf *cazaliks* (1). La Porte fatiguée, épuisée par une lutte longue et désastreuse, fut obligée de souffrir cet envahissement, et de fermer les yeux sur une perfidie dont elle ne pouvoit se venger. An de J.C. 1774. de l'hég. 1188.

Aussitôt que le grand ouvrage de la paix eut été achevé, le maréchal Romanzoff fit retirer les troupes russes qui étoient cantonnées aux environs de Chumna ; elles se mirent en marche pour retourner dans leur pays par la Valachie et la Moldavie. L'armée musulmane qui, depuis long-temps, soupiroit après le moment de revoir Constantinoble, sortit alors de Chumna, et fit son premier campement dans la plaine, le 20 de djémazi-ul-oula (2). Le grand-visir partit en avant pour Andrinople, escortant le drapeau

(1) Petit arrondissement sous la juridiction d'un *cadi*.

(2) Le 17 juillet.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

sacré qui étoit renfermé dans son étui et posé sur un araba. La santé de Mouhsin-Zadé s'étoit altérée chaque jour davantage : lorsqu'il fut à six lieues de Chumna, il se trouva dans un tel état de foiblesse et de souffrance, qu'il lui devint impossible de prendre aucune espèce de nourriture. Il fut contraint de s'arrêter quelque temps dans un village situé à deux lieues de distance de Karin-Abad. Il s'y reposa deux journées ; ensuite on le plaça sur une voiture, et on le conduisit à Karin-Abad; mais, avant qu'il y fût arrivé, l'*oiseau de son âme s'échappa de sa cage et prit son vol vers les cieux*, *sa patrie primitive.* Son cercueil fut transporté en trente-six heures à Andrinople, dans un chariot traîné par huit chevaux, et on l'enterra dans la cour de la mosquée nommée *Eski-Djami*, auprès du tombeau de sa mère. Mais dix jours après, son corps fut exhumé et transporté à Constantinople; on le déposa dans un lieu préparé à cet effet, auprès du mausolée de Khaled.

Mouhsin-Zadé-Mohammed-Pacha, dont le père, Moussèli-Mouhsin-Zadé-Abdallah-

Pacha, avoit aussi occupé la charge de grand-visir, étoit né à Constantinople. Il étoit petit de taille, avoit beaucoup de barbe, une voix forte, un tempérament robuste. Il joignoit à un esprit pénétrant, à un jugement sain une connoissance approfondie des hommes et des choses; sa droiture et sa probité étoient aussi *évidentes que le soleil dans tout son éclat*. L'honneur du Sultan et la gloire de l'Empire étoient l'unique but vers lequel toutes ses pensées, tous ses discours étoient dirigés. Un seul défaut obscurcissoit en lui tant de belles qualités; c'étoit l'avarice: dans ses vêtemens et sa table, il étoit d'une parcimonie qui choquoit les yeux de tout le monde.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

Il avoit éprouvé la mauvaise fortune et possédé aussi d'éminentes dignités. Il avoit été gouverneur d'Anatolie, d'Alep, de Bosnie, de Diarbekir, de Morée, et enfin deux fois grand-visir. La première, il avoit conservé cette place pendant trois ans et demi, et la seconde, deux ans et neuf mois. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans.

A Karin-Abad, les principaux officiers de l'armée avoient fait apposer les scellés sur

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

ses effets qu'on avoit transportés à Andrinople. Là on les remit entre les mains du premier mirakhor, qui vint les chercher de la part du gouvernement dont ils devenoient la propriété (1). Les richesses de Mouhsin-Zadé étoient si considérables, que l'on employa six jours à faire l'inventaire de tout ce qui lui avoit appartenu; l'argent comptant que l'on trouva dans ses coffres particuliers se montoit à 500 bourses (250,000 piastres). On le distribua aux troupes à Andrinople même.

Izzèt-Mohammed-Pacha, qui étoit le caïmacam de Mouhsin-Zadé à Constantinople, lui succéda dans la dignité de grand-visir, et

---

(1) Sous les premiers Sultans ottomans, le fisc ne s'emparoit que de la succession des criminels d'Etat, ce qui étoit conforme à la loi; mais cette mesure s'étendit insensiblement à l'hérédité des fonctionnaires publics morts au service. Des mouftis consacrèrent même cet acte illégal en l'appuyant de leurs décisions; ils se fondoient sur ce principe généralement reconnu chez les Mahométans, que tout fonctionnaire public est l'esclave politique du Sultan, et doit être assimilé à l'esclave civil dont la personne et le pécule appartiennent à son patron.

nomma aussitôt pour son caïmacam à l'armée, l'agha des janissaires, Yéyen-Mohammed-Pacha.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

Les troupes demeurèrent quelques jours à Andrinople pour se rafraîchir ; ensuite elles continuèrent leur route et vinrent camper à *Kutchuk-Tchekmè* (Porte-Piccolo), sur la fin de djémazi-ul-akhirè (1). Le nouveau grand-visir alla les y rejoindre, en partit le 1er de rèdjèb (2), et passa la nuit à Indjirli. Le cheikh-ul-islam, le nakib-ul-echraf (3), les caziaskers, les docteurs de la loi s'étoient avancés jusqu'à ce village au-devant de l'étendard du Prophète. Le lendemain matin, le grand-visir, après avoir fait avec eux la première prière du jour, quitta Indjirli, et dirigea sa marche vers la plaine de Davoud-Pacha. A son approche le Sultan, qui attendoit dans le palais de ce nom l'arrivée du drapeau, vint à la rencontre de ce signe révéré, monté sur un cheval d'une blancheur

---

(1) Entre le 20 et le 25 août.

(2) Le 26 août.

(3) Chef des *émirs* ou prétendus descendans de Mahomet.

An de J. C. 1774. de l'hég. 1188.

éblouissante. Il prit quelques instans de repos sous une tente magnifique qu'on lui avoit dressée dans la plaine, et retourna, accompagné de son superbe cortége, au palais impérial (1), *qui est la nacre où se renferme la perle précieuse de son auguste personne*, *et le centre glorieux d'où le soleil de sa puissance répand ses rayons sur l'univers.* On fit ensuite au peuple des distributions de mets délicats préparés dans les cuisines du sérail : bientôt après, le grand-visir fit son entrée dans Constantinople, et se rendit aussitôt au palais de Sa Hautesse, dans la main de laquelle il remit l'oriflamme musulmane.

---

(1) Ce palais, situé sur un promontoire en face de Scutari, a été élevé par Mahomet II qui, par des idées de superstition, ne voulut pas habiter l'ancien palais des Césars près de la porte d'Andrinople. Cette résidence fut embellie et agrandie par Soliman Ier et ses successeurs. Elle occupe un vaste terrain fermé par un mur garni de tours.

ADDITIONS AUX NOTES.

I.

Babadaghi, ville autrefois considérable, est située dans une vallée marécageuse, au 45e degré de latitude, et au 47e de longitude (1). Elle doit son nom à un saint nommé Baba, qui a été enterré au pied de la montagne qui la domine (2), et sur le tombeau duquel il se fait, dit-on, des miracles. Le Sultan Bajazet y a bâti une moqsuée recouverte en plomb; plusieurs visirs y ont aussi fait construire des mosquées et des bains; elle possède un grand caravansérail et de beaux marchés. Les environs sont fertiles et agréables; mais les habitans sont connus pour leur négligence à remplir les devoirs de religion et pour leurs brigandages. Cachés derrière des arbres, ils attendent le voyageur pour l'assassiner et le dépouiller. Ils sont lâches dans le combat, et cinq d'entre eux fuient devant un seul brave.

Près de Babadaghi est un lac fort grand qui com-

(1) Vassif-Efendi, dans un autre endroit, dit que cette ville est à 40 lieues de Bazardjik.

(2) C'est cette montagne même qui s'appelle proprement Babadaghi. Le véritable nom du village est *Babadaghi-Kassabassi* (bourg de la montagne de Baba). Ensuite, par abréviation, on l'a nommé simplement Babadaghi.

munique avec la mer Noire. Autrefois des Cosaques y pénétroient avec des barques, et plusieurs fois ils ont pillé la ville; l'on a depuis fermé l'entrée de ce lac, et mis ainsi Babadaghi à couvert de toute attaque de ce côté. Près du lac étoit une forteresse nommée Yèni-Sala, dont on voit encore les ruines.

La ville de Babadaghi, maintenant presque entièrement ruinée, n'est plus qu'un petit village.

2.

Chumna ou Chumla (car l'on dit l'un et l'autre) est une ville assez importante, située à trois journées de Roustchouk. Elle passa au pouvoir des Musulmans, l'an de l'hégire 787 (de J. C. 1385); sa forteresse se rendit au visir du Sultan Murad (1), Ali-Pacha (2), fils de Khaër-Eddin-Pacha. On y voit une belle mosquée qui a été bâtie en 1159 (de J. C. 1746), par Chérif-Khalil-Efendi.

Sous le château qui domine la ville, est un lieu vaste et découvert nommé Dagh-Bounare (source de la montagne), où les habitans viennent pendant l'été faire des parties de plaisir, et où coule un ruisseau, dont l'eau est fraîche et limpide. Ce ruisseau met en mouvement les

---

(1) Sultan Murad Ier qui institua le corps des janissaires et qui créa les zaïms et les timariotes. Quelques auteurs attribuent néanmoins la formation du corps des janissaires à Orkhan, prédécesseur de Murad.

(2) Ou Kara-Ali; ce fut ce visir qui conseilla à Murad d'ordonner que le cinquième des esclaves qu'on feroit sur l'ennemi appartiendroit au Sultan, et que ces étrangers, ayant embrassé l'islamisme, feroient une milice nouvelle.

roues de plusieurs moulins. Les environs de la ville sont embellis d'un grand nombre de jardins charmans ; l'air y est excellent, le sang du peuple y est beau.

A l'époque où Chumna devint une place musulmane, ce n'étoit qu'un village de 7 à 800 maisons. Les agrémens de sa situation y attirèrent peu à peu des habitans, et sa population augmenta au point qu'on peut y compter actuellement de 4 à 5,000 familles.

3.

Le traité secret conclu en 1771 avec les ministres de la Porte, par l'internonce d'Autriche Thugut, contenoit cinq articles :

Par le premier, les Turcs s'obligeoient à payer à l'Autriche, pour frais et préparatifs de guerre, vingt mille bourses de cinq cents piastres chacune. Quatre mille bourses devoient être envoyées aux frontières aussitôt après la signature, avec toutes les précautions nécessaires pour la sûreté et le secret. Le reste de la somme devoit être payé de quatre mois en quatre mois, en deux paiemens de huit mille bourses chacun. Le même secret est toujours prescrit, et la cour de Vienne se réserve de demander quelques milliers de bourses de plus, si cela est nécessaire à la réussite de certaines vues *très-secrètes*.

Par le second article, la Porte cède à l'Autriche les parties de la province de la Valachie bordées par le Danube, les frontières de la Transylvanie et du Bannat de Temeswar, et la rivière d'Olt.

Le troisième annonce qu'il se fera un nouveau règlement des frontières de la Transylvanie, dans

lequel on s'attachera à satisfaire toutes les prétentions de la cour de Vienne.

Le quatrième assure aux Autrichiens, dans toute l'étendue de l'Empire ottoman, les avantages du commerce, comme en jouissent les sujets de la nation la plus favorisée, et la Porte s'engage à forcer les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoly à respecter le pavillon autrichien.

Le cinquième article contient, enfin, l'engagement que prend la cour de Viennne, et pour prix duquel elle vient d'obtenir les quatre précédens articles : elle s'oblige à retirer des mains de la Russie, par la voie des négociations ou par la force des armes, et à faire restituer à la Porte, les forteresses et territoires envahis par les Russes depuis le commencement de la guerre; elle ne doit pas souffrir que l'indépendance et la liberté de la Pologue, seul objet de la guerre présente, reçoivent la moindre altération; elle éloignera tous les prétextes que la Russie pourroit mettre en avant pour retarder la paix et ne s'occupera que de rétablir la tranquillité générale.

L'Autriche n'effectua point ses promesses, et n'en prit pas moins possession du district dont il est ici question. (*Histoire des Trois Démembremens de la Pologne.*) Il semble, d'après le second article de ce traité, que Vassif-Efendi s'est mépris sur la position géographique de ce territoire.

IMPRIMERIE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

Date Due

Caussin de Perceval
  Précis historique de la guerr
des Turcs contre les Russes

